

Bedi Karthlisa

(Le Destin de la Géorgie)

REVUE DE KARTHVÉOLOGIE

VOLUME
XI - XII

Publiée avec le concours
du Centre National
de la Recherche Scientifique

N° 36 - 37

Paris
1961

DIRECTEUR :

Kalistrat SALJA, 8, rue Berlioz, Paris (16^e).

Téléphone : PASsy 75-35

CONSEIL SCIENTIFIQUE :

Gérard GARITTE, Professeur à l'Université de Louvain, Directeur de la Revue d'études orientales « *Le Muséon* ».

François GRAFFIN, Professeur à l'Institut Catholique de Paris, Directeur de la « *Patrologia Orientalis* ».

René LAFON, Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines à l'Université de Bordeaux.

Joseph MOLITOR, ordentlicher Professor an der phil.-theolog. Hochschule Bamberg, Mitherausgeber des « *Oriens Christianus* », Director der geographischen Abteilung des « *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* ».

Robert H. STEVENSON, de l'Université de Cambridge, philologue.

Michel TSERETHÉLI, ancien Professeur de la langue et de la littérature géorgiennes aux Universités de Bruxelles et de Berlin.

Hans VOGT, Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université d'Oslo, Professeur de philologie Romane.

SOMMAIRE

Hans VOGT. — Remarque sur la préhistoire des langues kharthvéliennes	5
Gérard GARITTE. — Une édition critique du psautier géorgien	12
René LAFON. — Pour faire mieux connaître la langue géorgienne avec la traduction du conte de Vaja-Pchavéla « La source de la montagne »	21
Irène MÉLIKOFF. — Les Géorgiens et les Arméniens dans la littérature épique des Turcs d'Anatolie	27
P. M. TARCHNICHVILI. — Le Dieu Lune Armazi	36
K. SALIA. — Le Tao-Klardjéthie et ses monastères	41
V. V. BERIDZÉ. — Un bilan de l'étude de l'architecture géorgienne paléochrétienne	63
A. M. APHAKIDZÉ. — Les résultats des fouilles archéologiques récentes en Géorgie	70
G. NOSADZÉ. — Aperçu sur l'architecture religieuse géorgienne	77
D. M. LANG. — Lady Wardrop	92
D. M. LANG. — Professor Gerhard Deeters	94
R. H. STEVENSON. — On translating Rust'aveli : II	97
W. E. D. ALLEN — Trivia Historiae Ibericae	104
G. V. TSERETHELI. — The Most Ancient Georgian Inscription in Palestine	111
J. MOLITOR. — Zur Morphologie der altgeorgischen Übersetzung der Evangelien und der Apostelgeschichte	131
J. JEDLIČKA. — Zur Struktur des Altgeorgischen	141
K. H. SCHMIDT. — Sibilanten und Affrikatenkorrespondenzen in den Kartwelsprachen	149
Nino SALIA. — Un portrait inconnu de Chotha Rousthvéli	164
G. TCHOUBINACHVILI. — L'orfèvrerie géorgienne (VIII ^e -XVIII ^e s.)	167
V. BARDAVELIDZÉ. — Un chant sacré svane « Barbal Dolaschi »	188
Publications récentes	191
Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique	192

Comité de Soutien :

Nino SALIA, Michel GATSERELIA, Simon ZAZADZÉ

Abonnements :

N. SALIA, 8, rue Berlioz, Paris (16^e)

Tél. : PASsy 75-35

Compte 45.410 A. Crédit Lyonnais, 61 ter, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Prix du numéro : 12NF.

REMARQUES SUR LA PRÉHISTOIRE DES LANGUES KHARTHVÉLIENNES

Les langues dites caucasiques, pour différentes qu'elles soient entre elles, se distinguent dans leur ensemble d'une façon assez nette des langues voisines qui sont classées dans des familles linguistiques connues, comme les langues indo-européennes, les langues sémitiques, les langues turco-tatares, etc. Mais la question des rapports entre elles des langues caucasiques n'est pas définitivement éclaircie. L'avis qui prévaut généralement aujourd'hui parmi les spécialistes est que toutes ces langues sont apparentées entre elles, c.-à-d. qu'elles représentent les formes prises dans le cours des âges par une même langue, le caucasique commun, dont l'existence est projetée dans un passé très lointain. Cette hypothèse de l'unité fondamentale des langues caucasiques est très séduisante et possède un degré de probabilité assez grand, mais elle est difficile à prouver. En effet, ces langues — avec une seule exception, le géorgien — ne sont connues qu'à une date très tardive; elles ne possèdent aucune tradition littéraire écrite qui puisse nous renseigner directement sur leur histoire passée. Elles ont pu subir, pendant les milliers d'années de développement indépendant, des influences multiples et variables que nous ne connaissons sans doute jamais. Le résultat est, aujourd'hui, un émiettement linguistique extrême (qui d'ailleurs est un fait très ancien) qui rend la reconstruction du caucasique commun, la langue-mère, extrêmement problématique. On peut se demander si nos méthodes comparatives permettront jamais d'atteindre dans ce domaine des résultats comparables à ceux qu'on a obtenus dans le domaine des langues indo-européennes, sémitiques ou finno-ougriennes. Il y a toujours cette autre possibilité que l'unité relative de ces langues et leurs affinités indéniables de structure et de vocabulaire, soient le résultat secondaire de convergences linguistiques dues à la symbiose millénaire de ces peuples.

Quoi qu'il en soit, la parenté de certains groupes de langues caucasiques ne peut faire aucun doute. On peut considérer comme un fait acquis la parenté des langues caucasiques du N.-O., comprenant les langues abkhazes, les langues adyghé et l'oubykh, aujourd'hui disparu au Caucase, et que par conséquent toutes ces langues dérivent d'un ancêtre commun. La situation est encore plus nette pour le groupe du Sud, les langues dites kharthvéliennes. Nous sommes ici dans la situation favorable de posséder dans le géorgien ancien un précieux moyen de contrôle. Le mingrélien et le laze (tch'ane) sont même si proches l'un de l'autre qu'on peut les considérer comme deux dialectes d'une même langue, qu'on a proposé d'appeler

le zane¹. La parenté étroite entre le zane d'une part et le géorgien de l'autre est bien établie. Le svane occupe une position à part et pose des problèmes particuliers, mais il n'en est pas moins évident que le svane s'apparente — d'une façon ou d'une autre — aux langues zane et géorgienne.

On se pose naturellement la question de la date approximative de la rupture de l'unité kharthvélienne primitive, l'époque à laquelle, par suite de migrations ou de bouleversements politico-sociaux, se sont formées les variantes individuelles du kharthvélien commun qui plus tard se présentent à nous sous les noms de mingrélo-laze (zane), de géorgien et de svane.

Nous n'avons pas la prétention, dans ce bref article, de donner une contribution originale à la solution de ce problème; nous voudrions simplement indiquer quelques données essentielles du problème et attirer l'attention sur quelques méthodes qu'on a voulu appliquer pour le serrer de plus près.

Notre premier point de repère est la création de la langue écrite géorgienne aux IV^e et V^e siècles de notre ère. Quelques inscriptions et quelques manuscrits palimpsestes nous reportent au VI^e, peut-être même à la fin du V^e siècle. Grâce à eux et aux plus anciens manuscrits datés du IX^e et du X^e siècle, copiant des textes beaucoup plus anciens, nous pouvons nous faire une idée assez précise du géorgien du V^e siècle. C'est l'époque qui nous livre aussi les premiers textes de l'arménien ancien. Nous pouvons constater que le V^e siècle de notre ère est le *terminus ante quem* de la différenciation des langues kharthvéliennes. Le géorgien de cette époque se distinguait déjà dans ses traits caractéristiques du zane et du svane. Nous avons une preuve directe de cette affirmation: l'arménien ancien contient, dès ses premiers textes, des emprunts nombreux aux langues kharthvéliennes qui révèlent déjà l'existence des différences phonétiques qui aujourd'hui même caractérisent ces langues. Il suffit à titre d'exemple de mentionner l'arm. *čanč* « mouche », qui est pris au mingrélien *č'anč-i* même sens, forme qui correspond régulièrement au géorg. *mc'er-i* « insecte ». Les formes zanes représentent le résultat d'une évolution phonétique secondaire de la forme kharthvélienne qui a dû être à peu près identique à la forme géorgienne. La correspondance phonétique entre l'affriquée sifflante *c'* du géorgien et l'affriquée chuintante *č'* du zane était par conséquent un fait lors de l'emprunt arménien². En plus de cette preuve directe fournie

¹ Arn. Tchikobava, Analyse grammaticale du teh'ane (en géorgien), Tiflis 1936, p. 4-9.

² L'ouvrage fondamental sur les rapports de l'arménien et du kharthvélien est G. Deeters, Armenisch und Südkaukasisch, dans *Caucasica* III et IV, ouvrage que nous avons discuté en grand détail, avec des remarques critiques dans l'article Arménien et Caucasiqne du Sud, publié dans *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, t. IX, (Oslo 1938), p. 321-338.

par l'arménien ancien, nous avons une preuve indirecte, mais tout aussi péremptoire : l'étude de la morphologie du mingrélo-laze montre que le zane ne se laisse pas dériver directement du géorgien ancien — il faut remonter plus haut dans l'histoire que le V^e siècle de notre ère pour trouver le point de départ des développements indépendants qui ont produit les différentes langues kharthvéliennes.

Pour former des hypothèses sur l'époque probable de la différenciation des langues kharthvéliennes il faut avoir recours à d'autres méthodes. En premier lieu, l'utilisation des témoignages fournis par les inscriptions cunéiformes des assyriens, babyloniens, ourartéens et hittites et surtout des historiens et géographes grecs.

Les Grecs ont été en contact direct avec des peuples caucasiens au moins depuis le commencement du dernier millénaire avant notre ère. Les commerçants grecs ont eu des affaires avec les indigènes des côtes de la Mer Noire depuis des temps immémoriaux, et depuis le VI^e siècle les colonies grecques se multiplient. Nos sources littéraires les plus importantes sont Xénophon (fin V^e siècle) et Strabon (fin du dernier siècle avant notre ère), lui-même originaire du Pont. Malheureusement, l'indifférence des Grecs pour les langues « barbares » nous laisse sur notre faim quand il s'agit de langues (que n'aurions-nous donné pour avoir comme informateur Mithridate, qui, selon la tradition, parlait les 24 langues de son royaume!). Si nous pouvons, grâce à ces auteurs et bien d'autres, nous faire une idée assez précise des royaumes de la Colchide (la Géorgie de l'Ouest) et l'Ibérie (la Géorgie de l'Est) dans les derniers siècles avant notre ère, les auteurs grecs n'apportent, à ma connaissance, aucun témoignage qui puisse nous éclairer directement sur les langues qui nous intéressent, et sur les rapports entre elles, leur identité ou leurs divergences — à part les généralités sur le *Kaukasos polyglottos*, lieu commun dans la littérature antique.

Le seule ressource — à défaut de témoignages directs — c'est l'étude des noms propres d'origine caucasique attestés chez ces auteurs, surtout dans le domaine de la toponymie. Pour concrétiser : Si un nom de lieu de la Colchide, attesté dans un auteur grec, pris aux langues indigènes (c.-à-d. aux dialectes zanes) révèle dans sa forme des caractéristiques « mingréliennes », nous avons le droit de conclure que la constitution du système phonétique du mingrélien est antérieur au texte grec en question. Si la méthode est simple en principe, elle est malheureusement d'une application assez difficile, et cela surtout pour une raison purement fortuite. Nous avons déjà mentionné à propos des emprunts arméniens faits au kharthvélien, la correspondance régulière entre les sifflantes du géorgien et les chuintantes du zane, un des traits phonétiques les plus saillants de la différenciation du kharthvélien. Or, le grec ancien ne possède pas de chuint-

le zane¹. La parenté étroite entre le zane d'une part et le géorgien de l'autre est bien établie. Le svane occupe une position à part et pose des problèmes particuliers, mais il n'en est pas moins évident que le svane s'apparente — d'une façon ou d'une autre — aux langues zane et géorgienne.

On se pose naturellement la question de la date approximative de la rupture de l'unité kharthvélienne primitive, l'époque à laquelle, par suite de migrations ou de bouleversements politico-sociaux, se sont formées les variantes individuelles du kharthvélien commun qui plus tard se présentent à nous sous les noms de mingrélo-laze (zane), de géorgien et de svane.

Nous n'avons pas la prétention, dans ce bref article, de donner une contribution originale à la solution de ce problème; nous voudrions simplement indiquer quelques données essentielles du problème et attirer l'attention sur quelques méthodes qu'on a voulu appliquer pour le serrer de plus près.

Notre premier point de repère est la création de la langue écrite géorgienne aux IV^e et V^e siècles de notre ère. Quelques inscriptions et quelques manuscrits palimpsestes nous reportent au VI^e, peut-être même à la fin du V^e siècle. Grâce à eux et aux plus anciens manuscrits datés du IX^e et du X^e siècle, copiant des textes beaucoup plus anciens, nous pouvons nous faire une idée assez précise du géorgien du V^e siècle. C'est l'époque qui nous livre aussi les premiers textes de l'arménien ancien. Nous pouvons constater que le V^e siècle de notre ère est le *terminus ante quem* de la différenciation des langues kharthvéliennes. Le géorgien de cette époque se distinguait déjà dans ses traits caractéristiques du zane et du svane. Nous avons une preuve directe de cette affirmation: l'arménien ancien contient, dès ses premiers textes, des emprunts nombreux aux langues kharthvéliennes qui révèlent déjà l'existence des différences phonétiques qui aujourd'hui même caractérisent ces langues. Il suffit à titre d'exemple de mentionner l'arm. *čanč* « mouche », qui est pris au mingrélien *č'anč-i* même sens, forme qui correspond régulièrement au géorg. *mc'er-i* « insecte ». Les formes zanes représentent le résultat d'une évolution phonétique secondaire de la forme kharthvélienne qui a dû être à peu près identique à la forme géorgienne. La correspondance phonétique entre l'affriquée sifflante *c'* du géorgien et l'affriquée chuintante *č'* du zane était par conséquent un fait lors de l'emprunt arménien². En plus de cette preuve directe fournie

¹ Arn. Tchikobava, Analyse grammaticale du tel'ane (en géorgien), Tiflis 1936, p. 4-9.

² L'ouvrage fondamental sur les rapports de l'arménien et du kharthvélien est G. Deeters, Armenisch und Südkaukasisch, dans *Caucasica* III et IV, ouvrage que nous avons discuté en grand détail, avec des remarques critiques dans l'article Arménien et Caucasiqne du Sud, publié dans *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, t. IX, (Oslo 1938), p. 321-338.

par l'arménien ancien, nous avons une preuve indirecte, mais tout aussi péremptoire : l'étude de la morphologie du mingrélo-laze montre que le zane ne se laisse pas dériver directement du géorgien ancien — il faut remonter plus haut dans l'histoire que le V^e siècle de notre ère pour trouver le point de départ des développements indépendants qui ont produit les différentes langues kharthvéliennes.

Pour former des hypothèses sur l'époque probable de la différenciation des langues kharthvéliennes il faut avoir recours à d'autres méthodes. En premier lieu, l'utilisation des témoignages fournis par les inscriptions cunéiformes des assyriens, babyloniens, ourartéens et hittites et surtout des historiens et géographes grecs.

Les Grecs ont été en contact direct avec des peuples caucasiens au moins depuis le commencement du dernier millénaire avant notre ère. Les commerçants grecs ont eu des affaires avec les indigènes des côtes de la Mer Noire depuis des temps immémoriaux, et depuis le VI^e siècle les colonies grecques se multiplient. Nos sources littéraires les plus importantes sont Xénophon (fin V^e siècle) et Strabon (fin du dernier siècle avant notre ère), lui-même originaire du Pont. Malheureusement, l'indifférence des Grecs pour les langues « barbares » nous laisse sur notre faim quand il s'agit de langues (que n'aurions-nous donné pour avoir comme informateur Mithridate, qui, selon la tradition, parlait les 24 langues de son royaume!). Si nous pouvons, grâce à ces auteurs et bien d'autres, nous faire une idée assez précise des royaumes de la Colchide (la Géorgie de l'Ouest) et l'Ibérie (la Géorgie de l'Est) dans les derniers siècles avant notre ère, les auteurs grecs n'apportent, à ma connaissance, aucun témoignage qui puisse nous éclairer directement sur les langues qui nous intéressent, et sur les rapports entre elles, leur identité ou leurs divergences — à part les généralités sur le *Kaukasos polyglottos*, lieu commun dans la littérature antique.

Le seule ressource — à défaut de témoignages directs — c'est l'étude des noms propres d'origine caucasique attestés chez ces auteurs, surtout dans le domaine de la toponymie. Pour concrétiser : Si un nom de lieu de la Colchide, attesté dans un auteur grec, pris aux langues indigènes (c.-à-d. aux dialectes zanes) révèle dans sa forme des caractéristiques « mingréliennes », nous avons le droit de conclure que la constitution du système phonétique du mingrélien est antérieur au texte grec en question. Si la méthode est simple en principe, elle est malheureusement d'une application assez difficile, et cela surtout pour une raison purement fortuite. Nous avons déjà mentionné à propos des emprunts arméniens faits au kharthvélien, la correspondance régulière entre les sifflantes du géorgien et les chuintantes du zane, un des traits phonétiques les plus saillants de la différenciation du kharthvélien. Or, le grec ancien ne possède pas de chuint-

tantes, seulement des sifflantes, et ne peut, par conséquent, rendre les chuintantes des langues étrangères que par les sifflantes les plus proches. Ce n'est que chez les auteurs byzantins qu'on observe des tentatives, par des artifices de graphie, de rendre ces différences. Ainsi si Strabon mentionne les Svanes sous la forme *Soánes*, il est impossible pour nous de savoir s'il entend rendre par là, la forme géorgienne *swan-* ou la forme mingrélienne *šwan-*.

Ce n'est que dans le cas de certains complexes consonantiques que nous pouvons interpréter les données grecques d'une façon sûre. Nous avons, en effet, dans des cas définis, une correspondance régulière entre le groupe géorgien chuintante — *w* et le groupe zane sifflante (ou chuintante) — *k, k'*. Comme exemples, nous pourrions citer le géorg. *švil-* « garçon » *vašl-i* « pomme », en face du mingr. *skī*, d'un plus ancien *skir-i* « fils », *oškur-i* « pomme ». Ces différences seraient facilement rendues dans une transcription grecque.

Nous pouvons avoir un exemple de ces groupes dans le nom des *Skythinoi*, qui, selon Xénophon (Anabase IV. 7. 8 et IV. 8. 1) qui avait traversé leur pays avant d'atteindre la côte, habitaient au-dessus de Trébizonde, non loin de la ville de *Gymniás* (près de Bayburt actuel), séparés des *Mákroncs* par un des affluents de la rivière *Hyssós* (auj. *Kara su*). Stéphane de Byzance, renvoyant à Xénophon, nous donne la forme *Skythenoí* qui est peut-être la meilleure forme. Diodore de Sicile, probablement avec l'Anabase perdue de Sophénète comme source, les mentionne aussi sous la forme *Skytinoí* (d'autres manuscrits portent *Skoutinoi*). Il y a des raisons précises pour identifier ces Scythènes avec les *Heptacomètes* de Strabon (XII. 3. 8), litt. le peuple des sept villages. La montagne *Skydísēs* de la même région doit contenir le même radical. Si cette identification des Scythènes avec les Heptacomètes est acceptée, il est naturel de voir dans l'appellation strabonienne la traduction grecque d'un nom indigène qui contient le nom de nombre « sept » et de voir dans l'appellation xénophonienne l'adaptation pure et simple en grec du nom dans la langue des indigènes. Or, le mot pour « sept » est, comme on le sait, en géorg. *švid-i*, en mingrélien *škrit-i*. Le radical de Scythènes serait ainsi le mot pour « sept » en mingrélien, le même que celui de Scydise. On voit immédiatement l'intérêt de cette étymologie pour notre question : la différenciation dialectale du kharthvélien commun serait, du moins dans le domaine du consonantisme, antérieure à Xénophon, remontant au moins au V^e siècle avant notre ère³.

³ Le premier à attirer l'attention sur cet exemple est, à ma connaissance, l'historien Ivane Džavakhišvili dans son Histoire du peuple géorgien, que je connais dans sa troisième édition de 1928, t. I, p. 22-23. Je ne vois cependant pas qu'il en ait tiré les conséquences linguistiques, comme j'ai essayé de le faire dans un article : Remarques sur

On pourrait aussi dans le domaine du vocalisme rechercher en grec des témoignages. On connaît les correspondances régulières entre le géorg. *e* et *a* d'une part et le mingrélo-laze *a* et *o* de l'autre — différences que le grec n'aurait aucune difficulté à rendre. Pour ne donner qu'un exemple : la colonie milésienne de Phase (gr. Phâsis) qui semble dater du VII^e (du VIII^e?) siècle avant notre ère, est située sur le fleuve du même nom, là où se trouve aujourd'hui la ville de Poti. Comme le nom de la colonie n'est pas grec⁴, on peut penser que les Grecs ont pris le nom aux habitants indigènes. On hésite naturellement à séparer *Phâsis* et Poti. Dans ce cas, la forme du nom en grec ne s'expliquerait qu'à partir d'une forme indigène **Pati*. Comme le nom est aujourd'hui Poti, on est disposé à conclure que le passage de *a* du kharthvélien commun à *o* en zane est postérieur à la colonisation grecque.

On ne peut certes accepter ces deux étymologies comme sûres — chacune d'elles repose sur des hypothèses qu'il est difficile de vérifier. Il faudrait pouvoir les étayer de beaucoup d'autres exemples.

On pourra exploiter de la même manière les sources en écriture cunéiforme, plus anciennes encore que les textes littéraires grecs, en particulier les inscriptions nombreuses des rois ourartéens de la région du lac de Van. La grande difficulté est ici le déchiffrement de la langue qu'on connaît encore mal, et l'interprétation sûre de la valeur phonétique des signes — domaines où les efforts des savants de Tiflis sont pleins de promesse.

Le problème de la différenciation linguistique et de l'émiettement dialectal n'est cependant pas uniquement un problème linguistique. Les procès linguistiques baignent tous dans un milieu social défini, et, pour arriver à une réelle compréhension de l'évolution, il est nécessaire de tenir compte tout aussi bien des données historiques et sociales : pour l'époque qui nous intéresse, cela veut dire les fouilles archéologiques et l'interprétation qu'en donnent les historiens. L'ouvrage de G. A. Melikišvili que nous avons mentionné ci-dessus dans une note, est un excellent guide pour celui qui veut se rendre compte des magnifiques travaux exécutés dans les dernières années en Transcaucasie par les savants russes, géorgiens et armé-

les noms de lieux du Caucase, dans *Symbolae Osloenses*, fasc. suppl. XI, Oslo 1943, p. 176-184. L'exemple est examiné en détail dans un article de T. K. Mikeladze, *K istorii drevneyšego naseleniya yugovostočnogo Pričernomor'ya* (Skifiny, publié dans *Sobšč. Ak. Nauk Gruz. SSR*, Tiflis 1959, t. XIX, f. 5, p. 633-638, dont les conclusions sont acceptées par G. Melikišvili, *K istorii drevney Gruzii*, Tiflis 1959, p. 81 et 100. M. Mikeladze mentionne que le nom *Kura sebaa* (sept villages) s'est conservé jusqu'à nos jours dans la terminologie administrative turque.

⁴ Voir Pauly-Wissowa, *Reallexikon der klassischen Altertumswissenschaft*, t. XIX, col. 1893.

niers, et qui ont étendu nos connaissances des temps préhistoriques d'une façon vraiment remarquable. Il est intéressant de noter que M. Melikišvili, partant des données archéologiques, arrive à la conclusion que la différenciation du kharthvélien commun que nous avons discutée ici, doit être antérieure au III^e siècle avant notre ère, époque de la naissance du royaume ibérien — résultat qui s'accorde bien avec l'hypothèse présentée ci-dessus.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il semble donc que l'époque probable de la différenciation du kharthvélien commun doive être placée entre le VII^e et le IV^e siècle avant notre ère. On a l'impression que les innovations qui amorcent ce procès, sont surtout à chercher du côté du zane, tandis que le géorgien, du moins du point de vue du phonétisme, semble mieux conserver l'état ancien. Le point de départ des innovations du zane est, sans doute, à chercher dans le contact, sur la côte de la Mer Noire entre Trébizonde et Phase, des Zanes avec les peuples de langues adyghé. La différenciation du mingrélien et du laze est certainement postérieure, se produisant peut-être dans les premiers siècles de notre ère.

La situation est plus complexe quand nous passons du zane et du géorgien au svane. Par sa morphologie et sa syntaxe, peut-être moins par sa phonétique, le svane s'apparente nettement au groupe kharthvélien, mais son vocabulaire se distingue radicalement de celui des autres langues kharthvéliennes. L'établissement de correspondances phonétiques régulières pose des problèmes difficiles que nous nous ne discuterons pas ici⁵.

La raison est certainement les interférences entre le svane et des langues caucasiennes de structures différentes, en particulier les langues adyghé. On pourrait envisager l'hypothèse d'une couche adyghé recouverte d'une couche kharthvélienne, soumise ensuite à de fortes influences des langues zanes, ou bien d'un substrat kharthvélien transformé sous l'influence des langues kharthvéliennes. Le problème de la différenciation dialectale se double donc ici d'un problème d'intégration, comme le dit justement M. Tchikobava⁶.

Le conservatisme relatif du géorgien ne se constate pas seulement pour la période préhistorique; il est resté caractéristique de la langue jusqu'aux temps récents. C'est un fait assez remarquable que, si l'interprétation correcte, dans tous ses détails, d'un texte géorgien ancien suppose des connaissances de spécialiste, il n'en soit pas moins vrai que de tels textes restent intelligibles à un Géorgien de nos jours. Un facteur important dans les 1500 dernières années a sans doute été l'existence d'une tradition litté-

⁵ La publication d'un dictionnaire svauc-géorgien et géorgien-svane est l'un des desiderata les plus urgents de la kharthvélologie.

⁶ Voir son article Kartvel'skie jazyki, ix istoričeskij sostav i drevnij lingvističeskij oblik, dans Iberijskokavkazskoeazykovedenie, II (Tiflis 1948), p. 255-275.

raire ininterrompue. L'existence d'une norme linguistique, s'exprimant dans des textes littéraires jouissant d'un grand prestige, a dû freiner les tendances centrifuges et elle n'a pas été sans influence sur le développement des autres langues kharthvéliennes. Si nous examinons le vocabulaire fondamental de ces langues, on est frappé de constater que, même pour l'expression des concepts les plus élémentaires, c'est souvent la forme géorgienne ou une forme influencée par le géorgien qu'on rencontre. Pour désigner par ex. « l'eau » le mingrélien a *c'q'ari*, le laze *c'k'ari* — forme à moitié géorgienne, au lieu de la forme attendue **č'q'ori*⁷.

Hans VOGT,
Oslo.

⁷ Nous ne dirons rien ici des méthodes dites glotto-chronologiques et de leur application au kharthvélien (voir G. A. Klimov dans *Voprosy jazykoznanija*, 1959, f. 2, p. 120). Pour une critique de ces méthodes nous pouvons renvoyer à un article à paraître dans le journal américain *Current Anthropology*, où les faits kharthvéliens, arméniens, norvégiens, islandais et esquimaux sont présentés par l'auteur de cet article en collaboration avec Kuut Bergsland.

UNE ÉDITION CRITIQUE DU PSAUTIER GÉORGIEN

Quand la critique moderne a commencé à s'occuper (il n'y a guère plus d'un demi-siècle) des versions géorgiennes de la Bible, c'est naturellement à l'étude du Nouveau Testament, et spécialement des Évangiles, qu'elle s'est d'abord appliquée. Les anciennes recensions des Évangiles géorgiens peuvent s'étudier aujourd'hui dans des éditions critiques sûres¹; des Actes des Apôtres, deux éditions indépendantes ont été publiées naguère²; les Épîtres catholiques l'ont été en 1956³, et l'Apocalypse (avec le commentaire d'André de Césarée) vient de paraître cette année même dans les *Travaux de la Chaire d'ancien géorgien* de Tiflis⁴.

Les travaux relatifs à l'Ancien Testament sont beaucoup moins avancés; on ne possédait pratiquement jusqu'ici, en fait d'édition critique, que deux fascicules de la collection *Monuments de l'ancienne langue géorgienne*, où M. A. Šanidze a publié, d'après le cod. géorgien 1 d'Iviron (la Bible d'Oski, copiée en 978), des parties de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Juges, d'Isaïe et de Job, et le livre de Ruth⁵.

Aussi accueillera-t-on avec une faveur particulière le beau volume que vient de publier, dans la même collection, M^{lre} Mzek'ala Šanidze, et qui contient la première édition critique du Psautier géorgien⁶.

Il est naturel que, parmi les livres de l'A.T., le Psautier ait retenu par priorité l'attention des collaborateurs d'une collection qui vise avant tout à faire connaître les plus anciens monuments littéraires du géorgien classique. C'est que le livre des Psaumes doit nécessairement avoir été un des premiers à être traduit en géorgien; il a toujours été la base de

¹ Voir G. GARITTE, dans *Le Muséon*, 72 (1959), p. 443-448.

² Voir *ibid.*, p. 452-454.

³ Voir *ibid.*, p. 456-458.

⁴ I. IMNAIŠVILI (ი. იმნაიშვილი), იოვანეს გამოცხადება და მისი თარგმანება. ძველი ქართული ვერსია (ძველი ქართული ენის კათედრის შრომები, 7, p. 1-205), Tiflis, 1961 [= L'Apocalypse de Jean et son commentaire. Ancienne version géorgienne].

⁵ Voir *Le Muséon*, 72 (1959), p. 450-451.

⁶ Mzek'ala ŠANIDZE (მზექალა შანიძე), ფსალმუნის ძველი ქართული რედაქციები X-XIII საუკუნეთა ხელნაწერების მიხედვით. I, ტექსტი (ძველი ქართული ენის ძეგლები, 11) [= Les anciennes recensions géorgiennes du Psautier d'après des manuscrits des X^e-XIII^e siècles. I, Texte (Monuments de l'ancienne langue géorgienne, 11)], Tiflis, 1960, 029-486 p., 11 planches hors texte (titre russe, p. 02 : *Drevnegruzinskije redakcii Psaltyri po rukopisjam X-XIII vekov*).

la prière de l'Église; étant donné son emploi dans la liturgie, on ne peut douter qu'il ait été tourné dans la langue du pays dès que l'Église géorgienne a commencé à utiliser celle-ci comme langue liturgique et littéraire⁷. Le Martyre géorgien de S^{te} Šušānik († vers 480) suppose qu'au V^e siècle le Psautier existait en géorgien: « Sancta autem Susanik, loco texendi laboris, magna diligentia accepit Psalterium, et post paucos dies centum et quinquaginta psalmos edidicit, quibus die et nocte ad superiorem regem gratam laudationem offerebat eum lacrymis »⁸. Tout ceci porte à croire que la première traduction des Psaumes n'est guère plus récente que celle des Évangiles. Il importait donc, pour l'histoire de la langue, que fussent recueillis les anciens textes du Psautier; l'histoire de la liturgie et de la littérature ancienne avaient également un urgent besoin d'une édition sûre de ces documents vénérables.

En géorgien comme en grec, les manuscrits du Psautier sont relativement nombreux, comparés à ceux du reste de l'A.T.: l'usage liturgique des Psaumes leur a valu d'être copiés à part bien plus souvent que n'importe quel autre livre de l'A.T. L'édition de M^{lle} Mz. Šanidze se fonde sur neuf manuscrits:

1. A: cod. A 38 de l'Institut des Manuscrits de Tiflis (fonds de l'ancien Musée Ecclésiastique), dit « Psautier de Mc'hē't'a », écrit en onciale (p. 013-019; planches 1-5); le ms. n'est pas daté; le traité de comput qui s'y lit aux fol. 237r-246v contient l'indication chronologique suivante: « A principio anni qui praeteriti sunt ita noscuntur: ante crucifixionem Domini nostri Iesu Christi, anni 5534; post crucifixionem usque adhuc, 974 » (fol. 237r; p. 015, 461; pl. 3); la date impliquée dans ce comput a été diversement interprétée; elle correspondrait à 1008 de notre ère (Žordania, Šmerling), ou à 904 (Kekelidze), ou à 1016 (M. Šanidze).

2. B: cod. géorg. 42 du Sinaï, du X^e siècle, en onciale (p. 019-020); voir notre *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï* (CSCO 165, Subs. 9), Louvain, 1956, p. 156-158.

3. C: cod. géorg. 29 du Sinaï, du X^e siècle, en onciale (p. 020); voir notre *Catalogue*, p. 66-69.

4. D: cod. géorg. 22 du Sinaï, du X^e siècle, en minuscule, lacuneux (p. 021); voir notre *Catalogue*, p. 58-59.

5. E: cod. géorg. 2 de la Bibliothèque de l'Université de Gratz (provenant du Sinaï), du X^e siècle, en onciale (p. 021-022); voir notre *Catalogue*, p. 7 (bibliographie).

⁷ Voir K. KEKELIDZE, *K'artuli literaturis istoria*, I (4e éd.). Tiflis, 1960, p. 411-412; M. TARCHNIŠVILI, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur (Studi e Testi)*, 185, Vatican, 1955, p. 319-320.

⁸ *Martyrium S. Susanicae*, ch. XII; éd. I. ABULADZE, *Mart'xobay Šusanikisi*, Tiflis, 138, p. 35 (= éd. S. QUBANEIŠVILI, *Jveli K'artuli literaturis krestomat'ia*, I, Tiflis, 1946, p. 40); cfr trad. P. PEETERS, dans *Analecta Bollandiana*, 53 (1935); p. 34; trad. K. KEKELIDZE, *Pamjatniki drevnegruzinskoj agiograficeskoj literatury*, Tiflis, 1956, p. 24.

6. F : cod. H 1798 de l'Institut des Manuscrits de Tiflis, X^e-XI^e siècle, en minuscule, très lacuneux (p. 022).

7. G : cod. géorg. 161 du Patriarcat grec de Jérusalem, du XIII^e siècle, en minuscule (p. 023-025).

8. H : cod. géorg. 133 du Patriarcat grec de Jérusalem, du XIII^e-XIV^e siècle, en minuscule, lacuneux (p. 025-026).

9. L : cod. B I (*olim* G 116, B 4) de l'Institut Orientaliste de l'Académie, à Léningrad, du XIII^e-XIV^e siècle, en minuscule (p. 026-027).

En 1888, A. Tsagaréli a décrit, dans son catalogue des manuscrits géorgiens du Sinaï⁹, un psautier en papyrus qu'il avait examiné à Sainte-Catherine lors de son voyage de 1883, et qu'il date du VII^e-VIII^e siècle. M^{me} Mz. Š. ne parle pas, sauf erreur, de ce précieux document, probablement parce qu'elle le considère comme disparu, comme le faisait M. Kekelidze en 1955¹⁰; c'est que ni Marr en 1902, ni Blake en 1927 n'avaient pu le voir¹¹. En réalité, heureusement, il se trouve toujours au monastère du Sinaï, car nous l'y avons retrouvé en 1950, et nous l'avons signalé dans notre *Catalogue* (p. 6-7). Lors de notre séjour au Sinaï en 1950, nous n'avions pu le voir que quelques instants, et il n'avait pu être microfilmé, comme les autres manuscrits géorgiens, à cause de son état fort délabré. Au cours de notre second voyage au Sinaï, en 1957, nous avons eu la possibilité de l'étudier tout à loisir, et nous profitons de l'occasion qui nous est donnée ici pour faire savoir qu'il existe toujours et pour faire connaître son état actuel.

Entre 1950 et 1957, les feuillets du manuscrit ont été montés, comme il est d'usage pour les papyrus, entre des plaques de verre, ce qui leur assure désormais une conservation parfaite.

Les feuillets sont aujourd'hui au nombre de 83, numérotés de 1 à 85 (les fol. 44 et 82 manquent; le fol. 85 a perdu sa foliotation), plus 2 plaques contenant des fragments sans foliotation; ils sont faits d'un papyrus épais, et mesurant en moyenne 200 × 140 mm.; le texte, en minuscule, est écrit en une colonne (surface écrite : en moyenne 170 × 120 mm.),

⁹ A. TSAGARELI, *Katalog gruzinskih rukopisej Sinajskogo monastyrja* [appendice II à *Pamjatniki gruzinskoj stariny v Srjatoj Zemlje i na Sinaje* (*Pravosl. Palestin. Sbornik*, IV, 1), St-Petersbourg, 1888, p. 193-240], p. 193-195, no 1.

¹⁰ K. KEKELIDZE, *Etiudebi jveli kart'uli literaturis istoriidan*, III, Tiflis, 1955, p. 121.

¹¹ Voir notre *Catalogue* du Sinaï, p. 4-6. Étant donné qu'il est en papyrus et que son état ne permettait pas de le consulter comme les autres manuscrits, le vieux psautier n'était pas conservé dans les rayons de la bibliothèque, et les Révérends Pères du Sinaï ne tenaient pas beaucoup, semble-t-il, à le faire voir. Quand nous l'avons retrouvé en 1950, il était rangé, enveloppé d'un vieux journal, dans une malle se trouvant dans la bibliothèque.

comptant un nombre variable de lignes, de 15 (p. ex. fol. 57 r) à 25 (p. ex. fol. 10 v); les Psaumes sont divisés en versets; la fin de chaque verset est marquée par le signe : —, et le reste de la ligne est en blanc; chaque verset commence par une grande initiale noire en marge (parfois en carmin pour le premier verset d'un Psaume; p. ex. fol. 15 r, inc. *Ps. XX*); les titres sont en onciale et à l'encre rouge (carmin); des signatures de cahiers, en noir, peut-être de première main, se voient aux fol. 9 r (cahier 2), 25 r (cahier 4?), 39 r (cahier 6), 47 r (cahier 7), 55 r (cahier 8), 59 r (cahier 14), 67 r (cahier 15), 75 r (cahier 16), 85 r (cahier 17); une autre signature, en rouge, est conservée aux fol. 16 v (cahier 1), 17 r (cahier 2), 31 r (cahier 3), 47 r (cahier 4), fragment I. 1 et fol. 66 v (cahier 7), fol. 67 r et 84 v (cahier 8), fol. 85 r (cahier 9?). Au fol. 73 r, resté en blanc (ainsi que le fol. 72 r), se lit une note de Porphyre Uspenski, attestant qu'il a examiné le manuscrit en 1850 : *Razsmatritel siju | drevn-juju knigu Arhimandrit Porfirij | 1850 goda ... | (iz Rossii iz S. Peterburga)*; Uspenski ne s'est d'ailleurs pas contenté d'examiner le manuscrit; selon son habitude, il en a emporté deux feuillets, que Tsagaréli a vus en sa possession en 1883 et qui passèrent ensuite à la Bibliothèque Publique de Saint-Petersbourg¹². La foliotation des feuillets du Sinaï est de la même main que la note du fol. 73 r.

Au fol. 81 v, laissé en blanc par le copiste du psautier, se trouve une note de la main, très reconnaissable, du scribe Jean Zosime, qui a transcrit, complété ou restauré de 973 à 986 toute une série de manuscrits géorgiens du Sinaï¹³; la moitié droite des lignes de cette note est perdue; aux lignes 5-8, se reconnaît une formule fréquente dans les colophons de Jean Zosime¹⁴ :

ლ(ო)ცვ(ა)სა წ(მიდა)სა თქ(უ)ენ(ს)ა...
 ფ(რია)დ ც(ო)დვ(ი)ლი ესე ი(ო)ვან(ე) [...
 და მამანი ჩემნი ს(უ)ლიერნი...
 და თქ(უ)ენცა ქ(რისტ) [ე] შეგიწყალენ...

Cette note fournit un *terminus ante quem* certain pour la date du manuscrit, qui selon M. Kekelidze¹⁵ n'est pas antérieur au IX^e siècle.

Le manuscrit n'est plus complet; il y a une lacune entre le fol. 30 et le fol. 31, et une autre entre le fol. 56 et le fol. 57; de plus, les fol. 44 et 82 manquent; les parties suivantes du Psautier sont conservées :

¹² TSAGARELI, *Katalog*, p. 195; notre *Catalogue* du Sinaï, p. 7, note 26.

¹³ Voir G. GARITTE, *Le calendrier palestinogéorgien du Sinaïticus 34 (IX^e siècle)* (*Subsidia Hagiographica*, 30), Bruxelles, 1958, p. 16, note 10.

¹⁴ Voir notre *Catalogue* du Sinaï, p. 23, 24, 48, 70, 96 etc.

¹⁵ *Etudebi*, III (cité *supra*, note 10), p. 121-122.

- fol. 1 r - 30 v : *Ps.* I, 1 - XLI, 1 ;
 fol. 31 r - 43 v : *Ps.* XLIII, 6 - LXVII, 25 ;
 fol. 45 r - 56 v : *Ps.* LXVIII, 14 - LXXX, 5 ;
 fol. 57 r - 81 r : *Ps.* CXXVIII, 82 - CL, 3 ;
 fol. 83 r - 85 v : *Cant.* I, 12 - II, 37.

Dans les deux plaques de fragments, nous avons identifié les textes suivants :

I (6 morceaux de feuillets) : *Ps.* cxv, 2 - cxvi, 1, et cxvii, 1-9, 17-19 (à placer entre le fol. 56 et le fol. 57) ;

II (deux morceaux d'un même feuillet) : *Ps.* cxviii, 51-68 (à placer également entre le fol. 56 et le fol. 57).

Il est bien regrettable que ce psautier en papyrus, qui est certainement le plus ancien qui existe en géorgien, n'ait pas pu être photographié en 1950 ; si l'on pouvait en obtenir des photographies, il serait désormais très facile, grâce à l'édition de M^{lle} Šanidze, de déterminer les caractères de son texte.

L'éditrice du Psautier distingue, parmi les formes de texte présentées par les manuscrits qu'elle utilise, trois recensions, A, B et C¹⁶ ; la première est représentée par le seul manuscrit A, la seconde par les manuscrits BCDEF, et la troisième par les manuscrits GHI. Suivant un usage très louable, familier à l'école de Tiflis, les recensions A et B sont imprimées toutes deux *in extenso*, la première dans la partie supérieure gauche des pages, la seconde (C, d'après le manuscrit G), dans la partie inférieure (les variantes des autres manuscrits de la recension C sont placées à la fin du volume, p. 479-484) ; la recension B est représentée par ses variantes (pas très nombreuses) par rapport à A, indiquées, non pas en notes au bas du texte, mais en parallèle, dans la partie supérieure droite des pages ; en notes, entre le texte des recensions AB et celui de la recension C, sont indiquées les variantes orthographiques, les formes fautives corrigées dans le texte etc. Cette disposition des textes est extrêmement « parlante » et pratique ; elle entraîne certes un accroissement du volume de l'édition (le Psautier proprement dit emplit 410 pages!), mais tout lecteur reconnaîtra qu'elle est la seule qui permette de saisir d'un seul coup d'œil l'état de la tradition dans un passage donné ; reconstituer une recension à l'aide de variantes imprimées au bas d'une autre recension est un travail souvent irritant et toujours peu sûr, comme le savent bien ceux qui doivent utiliser, par exemple, l'édition des Évangiles géorgiens publiée dans la *Patrologia Orientalis*.

¹⁶ L'auteur emploie les lettres *a*, *b* et *g* de l'alphabet *huc'uri* majuscule ; ainsi, dans le livre géorgien, les sigles des recensions sont différents de ceux des manuscrits (désignés par les lettres de l'alphabet latin).

Dans le cas du Psautier, comme dans d'autres cas parallèles, le terme « recension » (M^{lle} Š. emploie en géorgien le mot *redak'c'ia*) doit se prendre dans un sens fort mitigé; il ne doit pas faire croire à l'existence de trois types de texte entièrement différents, ni de trois versions indépendantes; il s'agit plutôt de trois stades, plus ou moins nettement distincts, dans l'évolution d'un même texte primitif. L'auteur ne s'explique pas dans le présent volume sur la nature ni sur la genèse des trois recensions qu'elle distingue dans ses manuscrits; elle promet (p. 012) de le faire dans un second volume, en préparation, qui contiendra également un lexique complet des trois recensions; elle nous dit seulement pour le moment (p. 028) que « les variantes de la recension B montrent que cette recension est plus proche du grec que la recension A; cette dernière paraît plus proche des versions syro-arméniennes »; ainsi, l'histoire du Psautier géorgien se présenterait en un parallélisme remarquable avec l'histoire du texte géorgien des Évangiles et des Actes¹⁷; nous souhaitons vivement que M^{lle} Š. nous donne bientôt, dans le second volume annoncé, tous les éclaircissements désirables sur ce sujet important, qu'elle est mieux préparée que quiconque à traiter en parfaite connaissance de cause.

La recension C, qui est devenue, à partir du XI^e siècle, la « vulgate » géorgienne, est la seule qui soit le produit d'un travail historiquement attesté; elle est l'œuvre de Georges l'Hagiorite († 1065), successeur et biographe de S. Enthyme¹⁸; l'auteur de sa Vie cite, dans le catalogue des livres traduits par Georges : « Librum psalorum Davidis, omnium librorum decus et coronam »¹⁹; et plusieurs manuscrits de la « vulgate » géorgienne nous conservent une notice où Georges lui-même parle de son travail²⁰; voici une traduction intégrale de ce document, bien connu des historiens dans la littérature géorgienne et plusieurs fois publié, mais non encore traduit, à notre connaissance :

Memoriale Georgii Hagioritae interpretis.

Sancti et theophori patres et fratres qui sanctum hoc psalterium obtinebitis, hoc notum sit (vobis) omnibus, quia multa coactione sanctorum et spiritualium patrum nostrorum interpretatus sum hoc psalterium denuo e graeco in ibericum ego pauper Georgius, indignus hieromonachus, cum multa tribulatione et labore (ipse seit Deus), e multis graecis exemplaribus et Davidis interpretationibus, multa

¹⁷ Voir G. GARITTE, dans *Le Muséon*, 72 (1959), p. 446-447; IDEM, *L'ancienne version géorgienne des Actes des Apôtres* (Bibl. du Muséon, 38), Louvain, 1955, p. 18-20.

¹⁸ Voir K. KEKELIDZE, *Lit. istoria* (cité *supra*, note 7), p. 221-222; TARCHNISVILI, *Geschichte* (cité *ibid.*), p. 161-162.

¹⁹ Trad. P. PERTERS, *Histoires monastiques géorgiennes* (*Analecta Bollandiana*, 36-37, 1923), p. 111.

²⁰ Le texte de la notice de Georges est publié par Melle Š., p. 027, d'après le ms. L (fol. 201v-202r), qui en est le plus ancien témoin.

cum perscrutatione et perquisitione. Nunc vos rogo omnes qui obtinebitis sanctum hoc psalterium, ut pro nobis orationem faciatis. Et qui scribetis, sicut hic invenietis, ita sine mutatione transcribite; ne (quicquam) addideritis neve omiseritis; nos (ipsi) quod opus fuit addidimus et quod opus fuit omisimus, sicut linguae nostrae conveniebat et ordo rei quaerebat; ne *d* (litteram)²¹ omiseritis neve *ramet'u* [= quia]; et hoc sic potest a sapiente intelligi quod *d* (litteram) nos etiam noscebamus, et si alicui (rei) nocuisset, vel illud vel aliud quoddam verbum, non dereliquissemus nec delevissemus. Si quis autem hoc nostrum opera et labore factum et omni veritate plenum opus et scriptum non necesse habet, et *ke* [= *καί*] novit aut *gar* [= *γάρ*] aut *oti* [= *ὄτι*] aut *gmet'i* [= *Deus*] et *up'ali* [= *Domini*], etsi rhetor erit aut philosophus, tunc super nostrum opus sapientiam suam ne exerceat; demum sicut vis interpretetur aliud psalterium: non euro; et si ibericum psalterium transcribet, crucem habet et benedictionem. Qui autem nostrum psalterium memoria discet vel hanc multo sanguine (factam) interpretationem coram (se) ponet, et psalterium corrumpere et pervertere coeperit, iudicium exigit Deus (ab eo) in die tremendi iudicii²². Et qui hoc nostrum psalterium transcribet et hanc meam inscriptionem non transcribet, Deo ille dabit responsum; si ego pauper huiusmodi tribulationem vidi et hanc sine pretio margaritam non pigritatus sum describere ad illuminandos legentes et audientes, ille duo verba describere cur timet? Et sanctum patrem Euthymium ne quis testetur; sanctus pater psalterium interpretatus est et scribae euidam dedit describendum, et ille corripuit (illud) et inutile fecit²³; postea alius non iam interpretatus est, sed ibericum psalterium apud (se) habebant (*leg. eshman*) et ubicumque verbum eis necessarium erat, ex illo mutuabantur (?). Et harum (rerum) veritatis et rectitudinis testem habeo totam Graeciam et omnia graeca psalteria; et qui non eredet, comparet²⁴.

Après l'édition des trois recensions des Psaumes (p. 1-410) vient celle des neuf Cantiques des deux Testaments (p. 411-445), qui font ordinairement suite au Psautier dans les manuscrits géorgiens comme dans les manuscrits grecs; ils sont publiés, comme les Psaumes, en trois recensions, car l'histoire de leur tradition est identique à celle du Psautier, auquel ils sont, pour ainsi dire, incorporés. Par cet appendice, l'ouvrage de M^{lle} Š. touche à la critique textuelle du Nouveau Testament, car le neuvième Cantique (p. 442-445) est constitué, comme on sait, par *Luc.*, 1, 46-55 et 68-79.

²¹ Le texte porte ici დობ[ობ]სა *don[an]sa*, et plus loin დობანო *donani*; *don* est le nom de la lettre დ *d*; mais il semble que Georges veuille signifier par là la conjonction და *da* « et »; la suite montre qu'il s'agit, dans sa pensée, d'un mot, et non pas d'une lettre (vel illud vel aliud quoddam verbum); les mots grecs cités plus loin semblent confirmer cette interprétation, car *καί* correspond à და , et *γάρ*, *ὄτι* à *ramet'u*. Dans le *Pn.* 1, sur 12 variantes de Georges par rapport à la recension A, 7 consistent en l'addition ou la suppression de la conjonction *da*.

²² Cfr KEKELIDZE, *Lit. istoria* (citée *supra*, note 7), p. 221-222; TARCHINIŠVILI, *Geschichte* (citée *ibid.*), p. 161-162.

²³ Cfr KEKELIDZE, *Lit. istoria*, p. 193; TARCHINIŠVILI, *Geschichte*, p. 130.

²⁴ Cfr KEKELIDZE, *Lit. istoria*, p. 194.

Il est intéressant de comparer la forme que revêt ce texte évangélique dans la tradition très particulière du Psautier, avec celle qu'il a dans les anciens tétraévangiles. Cette comparaison révèle d'abord que le texte du Cantique n'est pas une traduction indépendante, différente de celle des Évangiles. En outre, elle fait constater que le texte transmis dans les manuscrits du Psautier, surtout ceux des recensions A et B, conservent quelques anciennes leçons; pour les versets 46-55, des 12 variantes propres au manuscrit d'Adiš (dont le texte est le plus archaïque qui nous soit parvenu), 6 sont conservées dans la recension A (et B) du Psautier (v. 47, 48 [2 var.], 50, 53 et 55); on en retrouve même 3 dans le texte de Georges l'Hagiorite (recension C), dans 3 cas, il est vrai, où le texte d'Adiš correspond au grec (v. 48, 52 et 53). Dans les versets 68-79, on peut relever 24 cas où le manuscrit d'Adiš se distingue de la « protovulgate » des Évangiles; 6 de ces leçons sont attestées dans la recension A (et B) du Psautier (v. 70, 71, 72, 76, 77, 78), et 7 dans la recension C (la plupart en accord avec le grec) (v. 68, 69, 71, 72 [ms. H], 76, 77, 78).

A la fin de son volume, M^{lle} Š. a publié (p. 446-478) quelques pièces qui encadrent les Psaumes et les Cantiques dans le manuscrit A :

1. Un texte intitulé *Sermo beati Athanasii archiepiscopi Alexandriae, quomodo magno desiderio sedulus fuerit persecutari sensum Psalmorum et invenit quemdam senioreum solitariam, plenum gratia Spiritus sancti, et ab illo didicerit sensum Psalmorum Davidis intelligere* (fol. 4r-14r; p. 446-452); opuscule semblable au texte arménien publié dans le volume des œuvres de S. Athanase (éd. I. TAYECI, Venise, 1899), p. 615-635; le texte géorgien ne semble connu que par ce manuscrit; voir K. KEKELIDZE, *Etudebi jveli k'art'uli literaturis istoriidan*, V, Tiflis, 1957, p. 8. Cfr *Epistula ad Marcellinum*, PG 27, col. 12-29.

2. (*Sermo*) *a magistris collectus e Davidis Psalmis et aliis etiam prophetis. Inc. Qui gratia Dei electi e generibus hominum ad enarranda verba Dei et mysteria descripta* (fol. 14r-20v; p. 452-458).

3. *De divisione Psalmorum. Inc. In hebraico libro Psalmorum, sine numeri additione descripti sunt psalmi varie* (fol. 21r-23r; p. 438-460).

4. *Ad noscendum et sciendum vere quod narratum est nobis a magistris orthodoxis* (fol. 237r-246r; p. 461-468); traité de comput conservé dans plusieurs manuscrits; voir notre *Catalogue* du Sinaï, p. 145 (cod. Sin. géorg. 38, de 979); cfr. cod. Sin. géorg. 12, dont un feuillet se trouve dans la Collection Mingana à Selly Oak (voir *Le Muséon*, 73, 1960, p. 251-253) et le traité publié par Brosset dans l'ouvrage indiqué *ibid.*, p. 252, note 1.

5. Notes diverses sur les Psaumes, et *incipit* des 150 Psaumes (cette section est acéphale; fol. 247r-261v; p. 469-478).

Le beau volume de M^{lle} Mz. Šanidze apporte une contribution de haute valeur à l'étude de la langue et de la littérature géorgiennes; le soin et l'acribie qui s'y manifestent dans l'édition des textes en font un modèle

d'exactitude philologique; il fournit la première édition critique des anciennes traductions géorgiennes du Psautier, que l'on n'avait guère jusqu'ici le moyen d'étudier; il permettra d'entreprendre une étude critique des textes géorgiens des Psaumes, étude dont il sera désormais la base indispensable; il rendra en outre les plus grands services aux philologues qui ont à identifier et à critiquer les nombreuses citations des Psaumes qui figurent dans les textes anciens et pour l'examen desquelles ils étaient jusqu'à présent démunis de tout ouvrage de référence.

Nous souhaitons que les autres livres de l'A.T. et les Épîtres de S. Paul trouvent sans tarder des éditeurs aussi consciencieux et aussi compétents que M^{lle} Šanidze.

Gérard GARITTE,
Professeur à l'Université de Louvain.

POUR FAIRE MIEUX CONNAÎTRE LA LANGUE GÉORGIENNE

AVEC LA TRADUCTION DU CONTE DE VAJA-PCHAVÉLA *MTIS C'Q'ARO*

« LA SOURCE DE LA MONTAGNE »

(suite)

Une manière intéressante et vivante d'exposer les traits essentiels du verbe géorgien consiste, croyons-nous, à présenter, classées et analysées, les formes verbales contenues dans un texte qui ne soit pas trop long, tout en étant complet. J'ai choisi un conte du grand écrivain Vaja-Pchavéla (*Važa-Pšavela*) (1861-1915) dont le texte géorgien, accompagné d'une traduction en allemand et précédé d'un vocabulaire et d'une analyse des formes verbales qui y figurent, se trouve dans le t. II (p. 491-498) de *l'Einführung in die georgische Sprache*, de K. Tschenkéli. Je remercie l'auteur de cet ouvrage de m'avoir autorisé à utiliser ces pages de sa chrestomathie. J'ai d'ailleurs procédé à l'analyse des formes verbales dans un esprit différent et parfois d'une façon différente. Je me suis efforcé de rendre aussi fidèlement que possible la simplicité et la grâce de ce récit. Mais il est impossible de faire passer en français, sans alourdir considérablement la traduction, toutes les nuances que les préverbes ajoutent en géorgien à l'expression des actions et des événements. Je dois rappeler enfin que le géorgien ignore toute distinction de genres grammaticaux, tandis que le français possède un masculin et un féminin. Le mot géorgien *c'q'aro* n'a pas de genre. Mais le mot français correspondant, *source*, est féminin. Par conséquent, si une source est censée parler d'elle-même, en français elle doit le faire au féminin, et on se la représente comme un être du sexe féminin.

Le choix de ce texte ne m'a pas demandé beaucoup de recherches ni d'hésitations. Il m'avait plu parce que le style en est simple et élégant. En outre, j'avais constaté qu'il contenait un assez grand nombre de formes verbales personnelles variées. Sur 423 mots il contient en effet 108 formes verbales personnelles. Il faut toutefois en défalquer 4 : *unda* qui est employé trois fois comme outil grammatical pour exprimer l'obligation (« il faut » : deux fois dans le 1^{er} alinéa, une fois dans le 7^e) et *metki* « dis-je », forme réduite qui sert à indiquer les propos que le sujet parlant s'attribue à lui-même. *Unda* employé avec sa signification propre, « il le veut », a été compté au nombre des formes verbales personnelles : ainsi dans *rogorc unda* « comme il veut » (3^e al.).

Le décompte des formes verbales personnelles s'établit alors comme suit :

al.	mots	formes verb. pers.	pourcentage
1	71	18	0,25 par défaut
2	51	8	0,15 " "
3	39	13	0,33 " "
4	40	8	0,20 " "
5	82	17	0,21 par défaut
6	58	16	0,27 " "
7	31	7	0,22 " "
8	26	12	0,45 " "
9	25	6	0,24 " "
	423	104	

Le nombre de 104 formes verbales personnelles sur 423 mots correspond à un pourcentage inférieur de très peu à 0,25. En d'autres termes, les formes verbales personnelles constituent, à peu de chose près, le quart du texte. Il faut remarquer qu'il contient en outre un assez grand nombre de participes.

Traduction du conte de Vaja-Pehavéla *Mtis c'q'aro*

La source de la montagne

1. Je n'ai commis aucune faute dans ma vie. Pas un être, pas même un objet inanimé ne peut parler de mes fautes, de ma méchanceté. Dieu l'a sans doute établi ainsi : il faut que je coule, que je coule; il faut que tout le monde grâce à moi étanche sa soif. Aux jours brûlants de l'été, que de bêtes sauvages viennent et boivent mon eau! que de travailleurs harassés de fatigue viendront et apporteront leur faux et leur faucille pour les aiguïser! Les hommes me boivent, et il y en a peut-être un sur mille qui dit : « Sois hénue, fraîche source de la montagne! Quel vin t'est comparable? » La plupart crachent sur moi. Que faire? Moi, je ne peux cracher sur personne. Soit! Qu'ils continuent à cracher sur moi.

2. Dieu, que je me sens heureuse! Quels bons amis j'ai à côté de moi! Voici, d'abord, ces blocs de pierre couverts d'une épaisse couche de mousse verte. Voici, ensuite, sur ma tête, le rocher jaune qui me regarde au-dessous de lui et qui me coiffe comme un casque. Et ces gigantesques peupliers noirs qui ont poussé jusqu'au ciel et ne laissent même pas un rayon de soleil venir jusqu'à moi! Ils ont inséré leurs épaisses racines, tordues comme des serpents, dans mon sein et mes flancs.

3. Mais je ne suis heureuse et innocente que sur une toute petite distance. Ensuite un énorme fleuve me boit et m'engloutit ; mon nom, ma personnalité se perdent. Il fait de moi son jouet. Lui-même il rugit, se déchaine, se rue d'un côté et de l'autre, désagrège la terre, arrache les arbres et les entraîne avec lui, et il me fait faire à moi aussi la même chose.

4. Mais je ne suis plus alors ce que je suis maintenant, au moment où je commence à sortir du rocher, où je nais. Ah ! j'ai le cœur brisé par ce fleuve. Que de fois, ici, j'entends les cris et les clameurs des gens : « L'eau a fait une victime. Au secours ! » Peu s'en faut qu'on ne m'en accuse moi aussi. Ah ! pauvre être que je suis !

5. Ah ! si le créateur n'en avait pas décidé ainsi ! Si j'avais indéfiniment coulé, arrosé les plantes et le beau cœur de la terre, étanché la soif des hommes et des bêtes ! Que je me sens heureuse toutes les fois que je passe à côté d'un tussilage prêt à se dessécher, et qu'il me fait signe de la tête, me salue et en même temps me coud une robe avec ses feuilles ; puis lorsque je passe en gazouillant au milieu des fougères et qu'elles m'entourent et me crient avec amour : « Vive la source de la montagne ! Vive la source ! » Maintenant j'humecte les racines flétries des noisetiers et des vignes détériorés par l'avalanche, et je leur fais relever leurs regards vers les nues. Oh ! mon Dieu, mon Dieu, pourquoi fais-tu réduire à néant mon activité bienfaisante par ce fleuve insociable, insupportable, qui ne tient pas en place et ne connaît pas le repos ?

6. Quel mauvais rêve j'ai fait la nuit dernière ! Dieu créateur, notre seigneur, notre gardien, fais qu'il se réalise pour moi d'une façon heureuse ! Dans ma vision, ce fut comme si je périssais. La sécheresse, une grande sécheresse régnait. Les herbes et les arbres, mes parents, étaient desséchés ; moi aussi j'étais presque tarie. Un joli petit oiseau descendit en volant d'une branche de tremble. Il voulait se baigner dans ma flaque. Mais il ne put mouiller ses ailes, et il se mit à pleurer. Je le regardais, et mon cœur se mourait. « Où t'en es-tu allée, mon trésor ? » disais-je en murmurant.

7. Les plantes et les arbres desséchés s'agitaient tous à la fois : « Secourons la source en lui donnant de l'eau, qu'elle ne tarisse pas pour nous ! » Il me parvenait de leurs feuilles, de leurs branches et de leurs racines une ou deux gouttes de rosée ; mais ils ne pouvaient plus m'être d'aucun secours. En même temps, il me sembla que la terre avait ouvert la bouche et que j'allais me perdre dans un abîme sans fond.

8. J'eus peur et je me réveillai. Mon cœur palpitait, et mon front était couvert de sueur. Je levai les yeux : le ravin était plein de brouillards. Un peuplier noir me toucha de ses branches, me berça et me dit en murmurant : « N'aie pas peur, petite, tu ne tariras pas, tu ne périras pas. »

9. A ce moment, un cerf à la ramure rejetée sur le dos, animal prudent

et circonspect quand il fait clair, accourut avec hâte, se jeta avidement sur mon eau pure et but jusqu'à satiété. Alors, le cœur en paix, je dis : « Je ne suis pas tarie, non, je ne le suis pas. »

On est frappé, en lisant le texte géorgien de ce conte, par l'importance du rôle que les préverbes y jouent et par l'absence de distinction formelle entre le présent et le futur. Dans *svams čems c'q'alsa* (1) « il boit mon eau » et dans *k'acni msmen* (ibid.) « les hommes me boivent », l'action de boire est considérée dans son développement et sans qu'un terme soit envisagé. On pourrait rendre cette nuance en français en traduisant la première expression par « il boit de mon eau ». Mais l'auteur emploie des formes à préverbe, d'autres racines, pour indiquer que l'action de boire s'accomplit intégralement : *merc damlevs, čamntkams uzarmazari mdinare* (3) « ensuite un fleuve énorme me boit et m'engloutit » ; le préverbe *da-* indique ici l'accomplissement intégral de l'action ; le préverbe *ča-* indique un mouvement de haut en bas ; l'action d'engloutir, d'avalier se fait normalement de haut en bas ; le contexte indique que ces deux actions sont présentées comme ayant lieu au moment où l'on parle et non dans l'avenir. Vers la fin du conte, on lit *dalia da dadzgha* (9) « il but et fut rassasié » : actions présentées comme n'ayant pas occupé de durée et s'étant accomplies intégralement (il but jusqu'au terme qu'il s'était fixé, la satiété, et il fut complètement rassasié). Dans *daik'argeba čemi saxeli, čemi vinaoba* (3) « mon nom, ma personnalité se perdent », l'action de se perdre est exprimée comme s'accomplissant intégralement. Le contexte indique qu'elle est rapportée au présent. La source expose le déroulement de son cours, de sa vie, comme si toutes ses étapes étaient présentes en même temps à son esprit. La plupart des « présents » à préverbe de ce récit expriment le présent, non le futur : les actions s'accomplissent au moment où l'on parle, soit dans une direction déterminée, soit intégralement, soit de ces deux manières à la fois. Mais à la fin de l'avant-dernier alinéa les formes de « présent » à préverbe *ar dašrebi, ar daik'argebi* ont sans doute à la fois valeur de présent et de futur : « tu ne tariras pas, tu ne périras pas », et aussi « tu ne taris pas, tu ne périras pas », quelque chose comme « tu n'es pas destinée à tarir, à périr ». La seconde forme, qui signifie littéralement « tu ne te perds (perdras) pas », est faite comme *daik'argeba* qui, dans un autre contexte (3), signifie, comme nous l'avons vu, « il se perd », mais non « il se perdra ».

Les verbes géorgiens, quand ils possèdent un jeu complet de formes, présentent les trois séries que voici :

1^{re} série, ou du présent

1. Indicatif présent ou futur.
2. Imparfait de l'indicatif ou conditionnel.
3. Premier subjonctif.

2^e série, ou de l'aoriste

1. Indicatif aoriste.
2. Impératif.
3. Deuxième subjonctif.

3^e série, ou du parfait

1. Premier résultatif (parfait).
2. Deuxième résultatif (prétérit du parfait).
3. Troisième subjonctif.

D'autre part, on distingue trois voix : active, passive, moyenne.

Ce texte contient une grande variété de formes. Mais il ne faut pas chercher à apprendre, en le lisant, comment on conjugue un verbe géorgien donné, car la plupart des formes qu'il contient appartiennent à des verbes différents. Les seules racines qui ont fourni plus d'une forme sont les suivantes :

dudun- : *duduneba* (verbe moyen) « murmurer » : indie. imparf. *vdudunebdi* (6) « je murmurais » ; indie. aor. *damduduna* (8) « il me murmura ».

k'ar- : *k'ra* (actif) « appliquer une chose sur une autre, l'approcher d'une autre pour la toucher ou la frapper » : indie. prés. *damik'ra* (5) « il me l'approche », indie. aor. *damik'ra* (8) « il me l'appliqua ».

k'arg- : *k'arva* « perdre » (act.) : deux formes passives, à préverbe : indie. prés.-fut., *daik'argebi* (8) « tu te perds (perdras), *daik'argeba* (3) « il se perd ».

k'al- : *k'la* « tuer, étancher (la soif) » (act.) : subj. aor. *moik'las* (1) « qu'il l'étanche », 2^e résultatif *moek'la* (5) « que je l'eusse étanchée ».

lev- : *leva* « boire » (act.) : indie. prés. *damlers* (3) « il me boit », indie. aor. *dalia* (9) « il but ».

nd- : *ndoma* « vouloir » (moy.) : indie. prés. *unda* (3) « il le veut », indie. imparf. *undoda* (6) « il le voulait ».

sv- : *sma* « boire » : indie. prés. *svams* « il la boit » et *msmen* (1) « ils me boivent ».

purtx- : *purtxeba* « cracher » (act.) : indie. prés. *zed mapurtrebs* (1) 1^{er} résult. *miknia* (1) « je l'ai fait ».

« il me crache dessus », avec préverbe *mivapurtreb* (1) « je crache sur lui », 2^e subj. *mapurtxon* (1) « qu'ils crachent sur moi ! »

kmen- : *k(m)na* « faire » (act.) : 2^e subj. *vkna* (1) « que je le fasse ».

ghup' : *ghup'eba* « périr » (passif) : indic. imparf. *vighup'ebodi* (6) « je périsais », 2^e résult. *davghup'uliq'av* (7) « j'avais péri ».

š. « peur », thème *šin-* « effrayer, avoir peur » : formes passives : présent d'état *gešinia* (8) « tu as peur », indic. aor. *šemešinda* (8) « j'eus peur ».

švel- : *švela* « aider » (act.) : indic. imparf. *mšvelodnen* (7) « ils m'aidaient », imper. *ušvelet* (4) « aidez-le », *mimašvelot* (7) « aidons-la ».

šr- : *šroba* « sécher, tarir » : formes passives : indic. prés.-futur *dašrebi* (8) « tu taris (tariras) », 2^e subj. *dagrvišres* (7) « qu'elle tarisse pour nous », 2^e résult. *davmšraliq'avi* (6) « je me trouvais tarie ».

e'cs- « loi », d'où *e'eseba* « instituer, établir » (act.) : 1^{er} résult. *dau'e'esebia* (1) « il l'a établi », 2^e résult. *dau'e'esebina* (5) « qu'il l'eût établi ».

xcd- : *xedra* « regarder » (act.) : indic. impf. *væcdavdi* (6) « je le regardais », indic. aor. *avixede* (8) « je regardai en l'air ». Causatif : indic. prés. *avaxedvincb* (5) « je les fais regarder en l'air ».

Racines se comportant d'une façon particulière :

Racine *val-/vel-/vl-* (moyen) : « marcher, aller » : indic. fut. *nova* (1) « il viendra », indic. aor. *e'arvel* (6) « tu t'en es allée ». Formes en *vl-* : indic. prés. *čavvli* (5) « je passe à côté de lui ».

La racine *d-* (moyenne) dans l'acception « couler » n'est représentée dans ce texte qu'avec l'élargissement *-en/-in* : 2^e subj. *vidino* (1) « que je coule », 2^e résult. *medina* (5) « que j'eusse coulé ». Elle se trouve sans élargissement dans la forme d'indicatif présent à préverbe *modis* (1) « il vient ». Enfin, *čamadeninebs* (3) « il me le fait faire » est une forme de causatif (suff. *-in-*) tirée de *čadis*. Cette dernière forme a une double signification : « il descend » et aussi « il agit, il travaille ; il le fait (trans.) » (Chanidzé, *Kartulî eni: gramatik'a*, 1955, § 436, p. 276-277). C'est de *čadis* pris dans la deuxième acception qu'est tiré *čamadeninebs*.

(à suivre)

René LAFON.

GÉORGIENS ET ARMÉNIENS DANS LA LITTÉRATURE ÉPIQUE DES TURCS D'ANATOLIE

Aux environs de l'année 1040, l'Asie Occidentale fut bouleversée par l'arrivée au pouvoir d'une force nouvelle, les Turcs Seldjoucides qui, vainqueurs des Ghaznévides et maîtres du Khorassan, allaient élargir leur champ d'action en poussant leurs incursions vers l'Adharbaydjân, la Géorgie, le Vaspouragan, l'Arménie byzantine, en attendant de pénétrer plus avant sur les terres de l'Empire. Les premières incursions turques furent mises à profit par les petites principautés musulmanes du Caucase, notamment par la dynastie kurde des Beni-Şhaddâd, établie à Gandja, qui put ainsi affermir sa position et élargir ses territoires. Mais le principal bénéficiaire de cette puissance naissante qui devait par la suite causer sa ruine, fut l'Empire byzantin à qui elle allait permettre de parachever sa politique d'annexion en Arménie et de réduire à son profit les territoires du roi bagratide de Géorgie, devenu son vassal. L'Arménie, morcellée entre ses seigneurs féodaux, réduite à l'état de vassalité et en partie annexée par la politique de duplicité de Basile II (976-1025), allait voir son dernier roi bagratide, Kakig d'Ani, dépossédé par Constantin Monomaque (1042-1054) et transplanté en Cappadoce. En 1064, ce fut le tour du roi Kakig de Kars qui dut céder son territoire aux Byzantins contre des terres en Cappadoce Septentrionale. Les Arméniens qui avaient dû quitter leur patrie caucasienne pour un établissement sur les terres de l'Empire, furent victimes de la politique de prosélytisme religieux tendant à les soumettre au patriarcat de Constantinople. Les persécutions dont ils furent l'objet ne firent qu'accroître le ressentiment causé par la perte de leur indépendance et attisèrent leur haine à l'égard des Grecs. La politique de Byzance fut toute différente à l'égard des Géorgiens avec lesquels il n'y avait pas d'antagonisme religieux. Plusieurs liens matrimoniaux vinrent resserrer les relations entre les empereurs de Byzance et la famille royale de Géorgie : c'est ainsi qu'une alliance entre les deux pays fut scellée, en 1032-1033, par le mariage de Bagrat IV (1027-1072) avec la nièce de Romain Argyre; puis, ce fut le mariage de Michel Parapinakès (1071-1078) avec la fille de Bagrat IV; plus tard, sous le règne d'Alexis Comnène, la fille de David II (1089-1125) épousa le fils d'Anne Comnène et de Nicéphore Bryenne. Après la défaite de Romain Diogène, lorsque les Turcs purent sillonner à leur guise les campagnes d'Anatolie et que l'Empire, menacé par d'autres dangers, n'eut non seulement aucune possibilité de s'opposer à leurs progrès, mais dû même faire appel à leurs services, les Byzantins se retirèrent des villes et forteresses de

Géorgie, abandonnant le pays aux incursions des nomades. Cependant, David II, ayant unifié les Géorgiens, réussit à repousser l'envahisseur ture, à reprendre Tiflis et à occuper tout le pays du Pont-Euxin jusqu'à la province de Trébizonde farouchement défendue, depuis 1075, par son duc indigène, Théodore Gabras. Dans la lutte qu'allaient désormais devoir mener les Byzantins pour la sauvegarde de leur territoire anatolien, et contrairement aux Géorgiens qui entraient dans la période la plus prospère de leur histoire et qui avaient tout intérêt à ne pas rompre les bonnes relations avec leurs corréligionnaires, les Arméniens devaient accentuer leur hostilité envers ceux par lesquels ils se sentaient frustrés et opprimés. Loin de s'opposer aux progrès des Turcs, ils se sont souvent alliés à eux contre leur ennemi commun et leurs chefs n'ont pas hésité à se servir d'eux pour arriver à une prospérité presque toujours éphémère : tantôt c'est Kakig d'Ani qui, excédé par les vexations des Byzantins, avait formé le projet de rejoindre le sultan seldjouide et de reprendre, grâce à lui, le trône d'Arménie ; tantôt ce sont ses beaux-frères, Adom et Abusahl Ardzrouni, établis à Sébaste, qui se rangèrent du côté des Turcs, en 1070, lors de l'invasion de l'émir appelé Guedridj par Matthieu d'Édesse et Chrysoskoulos par les auteurs byzantins ; tantôt c'est Philarète, arménien converti à l'église grecque, qui réussit à se tailler une principauté dans la région s'étendant entre Méritène et Antioche qu'il occupa en 1078, en collaborant à la fois avec les Turcs et les Byzantins et en agrandissant ses territoires aux dépens des princes arméniens, tels Thornig de Sassoun qu'il fit assassiner par un chef ture qui lui apporta en présent la tête de ce malheureux prince ; tantôt c'est Barsam, le fils de Philarète, emprisonné par son père à Antioche, et qui, en 1085, appelait à son aide Süleymân b. Kutlumîsh¹. Plusieurs historiens, tels Michel le Syrien, Bar Hebraeus ou Ekkehard, ont accusé les Arméniens d'avoir appelé les Turcs contre l'Empire ; cette accusation ne saurait être généralisée, mais nombreux furent les cas où elle trouverait une justification².

¹ L'information historique concernant cette période, a été tirée des ouvrages suivants : M. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, Saint-Petersbourg 1849 ; *Matthieu d'Édesse, Chronique*, trad. Edouard Dulaurier (Bibliothèque Historique Arménienne), Paris 1858 ; Michel le Syrien, *Chronique*, trad. J. B. Chabot, 4 vol., Paris 1899-1910 ; Anne Comuène, *Alexiade*, texte et trad. Bernard Leib, 3 vol. (Collection Byzantine, Guillaume Budé), Paris 1937-1946 ; J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjouides dans l'Asie Occidentale jusqu'en 1081*, Nancy 1913 ; *ibid.*, *Des Grecs aux Croisés. Étude sur l'histoire d'Édesse entre 1071 et 1098*, *Byzantion*, I, 1924, 367-449 ; *ibid.*, *Byzance et Antioche sous le Curopalate Philarète*, *Revue des Études Arméniennes*, IX, 1929, 61-72 ; *ibid.*, *Byzance et les origines du Sultanat de Roum, Mélanges Charles Diehl*, I, Paris 1930, 177-182 ; Claude Cahen, *La première pénétration turque en Asie-Mineure*, *Byzantion*, XVIII, 1948, 5-67 ; *ibid.*, *Le Malik-Naméh et les origines Seljukides, Oriens*, II, Leiden 1949, 31-65.

² Sur l'attitude favorable des Arméniens vis-à-vis de l'invasion turque, cf. J. Laurent, *Des Grecs aux Croisés*, 386 sq.

Quelles répercussions allaient avoir ces événements dans la littérature turque à une époque où l'historiographie était encore inexistante? C'est dans la littérature épique que se retrouveront les échos des temps héroïques de la conquête de l'Anatolie : et, plus particulièrement, dans la première des épopées nationales des Turcs d'Asie-Mineure, qui relate les faits et gestes du premier conquérant ture de la Cappadoce, l'Emir Dänishmend. Apparu en Anatolie vers 1085, ayant occupé, sans coup férir, Sébaste, ville ouverte, ruinée par des saes répétés, et dépourvue de maître depuis la mort des princes Ardzrouni, Adom et Abusahl, disparus vers 1080, Dänishmend conquit également Amasya, Tokat et Komana, ancien apanage du roi Kakig de Kars, mystérieusement disparu à la même époque que les princes Ardzrouni; après s'être rendu maître de la région d'Aukara et de Gangra, Dänishmend établit sa résidence à Néocésarée qu'il avait enlevée à Théodore Gabras, capturé et mis à mort par les Turcs en 1098; ayant acquis un nouveau titre de gloire par la capture du plus valeureux des chefs de la Première Croisade, Bohémond d'Antioche, qu'il prit dans un guet-apens, peut-être avec la complicité du chef-bandit arménien, Kogh-Vasil — Basile le Voleur —, établi dans la région de Keysun, ayant érasé, en 1101, les Croisés Franco-Lombards qui s'aventuraient en Cappadoce pour délivrer le prisonnier, Dänishmend devait ajouter à ses conquêtes celle de Mélitène qui lui fut livrée en 1102; cependant, obligé de faire face à une offensive dirigée par le nouveau duc de Trébizoude, Grégoire Taronite, Dänishmend trouva la mort près de Néocésarée, durant l'été 1104. La tradition épique concernant l'Émir Dänishmend — devenu, dans la légende, Melik Dänishmend — fut transmise oralement dans les milieux turcomans de Cappadoce; elle se perpétua en dépit des événements historiques et survécut même à la chute de la dynastie dänishmendite, lorsque les territoires conquis par leur ancêtre furent passés sous l'autorité des sultans seldjocides de Rûm. Ce fut un de ces princes, 'Izzeddin Keykâvus II, qui fit rassembler, vers 1245, la tradition épique orale concernant le conquérant de Cappadoce: cette vieille geste aujourd'hui perdue, où les événements du XI^e siècle, déformés par la légende, se mêlaient au souvenir de faits contemporains de son auteur, fut refaite en 1360, par 'Ârif 'Alî, commandant de la citadelle de Tokat. C'est à travers cet ouvrage qui a fait l'objet d'une étude récente³, que nous allons rechercher des échos des événements historiques dont nous venons de parler.

Comme dans toute littérature épique, ce serait une erreur de chercher à reconnaître des personnages historiques précis dans les noms déformés des

³ Cf. Irène Mélikoff, *La Geste de Melik Dänishmend*, 2 vol. (Bibliothèque Archéologique et Historique de l'Institut Français d'Archéologie d'Istanbul, X et XI), Paris 1960.

ennemis de Dānīshmend; tout au plus peut-on chercher à dégager une ambiance historique. Il ressort ainsi de l'examen de la geste que les Géorgiens et les Arméniens sont constamment cités comme alliés des Grecs. Bien que, dans l'histoire, les tendances politiques des deux peuples aient souvent été opposées, la tradition épique turque garde le souvenir de peuples frères et les associe toujours dans le récit : à l'arrivée des Géorgiens succède toujours celle des Arméniens. Cependant, parmi les Chrétiens convertis qui se rangent du côté des Turcs, il y a une grande majorité de noms arméniens : parmi les fidèles compagnons de Dānīshmend, on trouve mentionnés un nommé Serkīs, deux frères de Tokāt, vassaux du seigneur du fort de Migirdīlj, le neveu et la fille de ce même seigneur; il y a également beaucoup de noms arméniens parmi les Chrétiens qui feignent une conversion à l'Islam et qui se retractent aussitôt qu'ils se croient hors de danger, tel un nommé Khatchatour qui sert dans l'armée grecque; faits épiques, certes, mais dont l'histoire abonde dans cette période de troubles où des ambitieux, tels Philarète, Gabriel de Mélitène ou Thoros d'Édesse, cherchaient à faire fortune en se rangeant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon qu'ils espéraient trouver le plus d'avantages. Cependant, le chapitre le plus intéressant pour nous est celui qui relate l'offensive où Dānīshmend perdit la vie et où la victoire finale fut aux Grecs et aux Géorgiens. Avant de nous arrêter plus en détails sur ce dernier chapitre, nous reproduirons quelques scènes de combat où les Grecs, en déroute, sont secourus par les Géorgiens et les Arméniens.

..... « Soudain, du côté des Mécérants, on vit apparaître un nuage de poussière. Le nuage se rapprocha, le vent, soufflant dessus, le déchira et mille Géorgiens apparurent. Leur chef s'appelait Shūdīṭ. L'armée en déroute se rassembla aussitôt et attaqua les trois chefs⁴... Pendant ce temps là, les seigneurs grecs se rendirent auprès de Nestōr⁵ qui se plaignait aux Géorgiens. Le seigneur géorgien Shūdīṭ jura que le lendemain il tirerait vengeance de ces trois là!... Cette nuit, on s'en tint à ces mots. Le lendemain, l'armée de Nestōr se mit en selle, se rendit sur le champ de bataille et se rangea avec l'armée géorgienne... Soudain, Melik entra en lice, fit caracoler son cheval, tourna en rond..., il invita ce peuple à prendre l'Islam, mais personne ne fit de réponse. Alors, il éperonna son cheval et réclama un adversaire. Il y avait parmi les Géorgiens, un Mécérant du nom de Avkāṣ : il était redoutable, le mandit, c'était un guerrier plein de prestance! Il entra aussitôt en lice et attaqua Melik à l'épée. Melik parait tous les coups. Quand ce fut son tour, il cria : « Au nom de Dieu, par la pure lumière de Muḥam-

⁴ Il s'agit de Melik Dānīshmend et de ses deux compagnons, Artukhī et l'amazone Efromiya.

⁵ Chef de l'armée grecque.

med-Muştafâ! » Et à ces mots, il tira son épée et en frappa Avkās. Avkās reçut le coup sur son bouclier, l'épée fendit le bouclier et coupa Avkās en deux jusqu'à l'arçon de la selle. Des cris s'élevèrent dans l'armée géorgienne, Melik fut encerclé.⁶ »

..... » Soudain, dans la mêlée, Melik Dānīshmend se trouva en face de Shūdīt : « Hé là, Maudit! lui cria-t-il, je vais te montrer ce qu'est le courage! » Et il s'élança sur lui, Shūdīt para le coup. Ils joutèrent, mais sans aucun résultat. Melik se mit à jurer, il donna un coup d'épée à son destrier, l'animal bondit comme un aigle, arriva sur le maudit et Melik lui porta un tel coup sur la tête que la cervelle lui jaillit par les narines et son âme s'envola en Enfer! Des cris s'élevèrent du côté des Géorgiens, on porta la nouvelle à Nestōr qui se crut perdu... Soudain, du côté des Mécéréants, s'éleva un nuage de poussière : le vent souffla sur le nuage, il se déchira et laissa paraître bannières et étendards. Malgré la tombée du soir, l'armée attaqua. On courut prévenir Nestōr de l'arrivée de Mīhrān, le sultan arménien. Nestōr se réjouit et l'armée mécréante reprit courage... Shattāt⁷ et Nestōr allèrent à la rencontre de Mīhrān et se plaignirent des trois chefs. « Que demain arrive, assura Mīhrān, j'en tirerai vengeance et je vous en débarrasserai! »... Vers l'aube, Melik Dānīshmend attaqua les soldats de Nestōr, les mit en déroute et ils s'enfuirent vers les tentes. A l'aube, dans la mêlée, Melik Dānīshmend Ghāzi se trouva soudain en face de Mīhrān : le maudit prit la fuite et Melik le laissa partir...⁸ »

..... « Yahya⁹ vint dire (à Melik) que les Géorgiens étaient en train de piller les bagages. Revenant vers les tentes, Melik trouva les Géorgiens occupés au pillage. Poussant aussitôt un cri, il se jeta sur eux. Behmen le Géorgien envoya deux hommes dire à Nestōr et Shattāt : « Pourquoi fuyez-vous? » En apprenant l'arrivée de Behmen le Géorgien, ils tournèrent bride et l'armée vaincue se rassembla et revint combattre les Musulmans... (Les Ghāzis) crièrent aussitôt : « Dieu est grand! » se jetèrent dans le combat du plus profond de leur cœur et se battirent corps et âme contre les Mécéréants. En une heure, ils laissèrent à terre sept mille Géorgiens. Soudain, dans la mêlée, Melik Dānīshmend abattit sa masse d'armes sur le beg des Géorgiens, Behmen le maudit. Celui-ci tomba de cheval, mais ses hommes lui en amenèrent aussitôt un autre et, tournant bride, ils s'enfuirent. Les Géorgiens vaincus furent repliés sur Nestōr. »¹⁰

⁶ Cf. Irène Mélikoff, *La Geste de Melik Dānīshmend*, I, 230-231.

⁷ Chef de l'armée grecque.

⁸ Cf. Irène Mélikoff, *op. cit.*, I, 235-237.

⁹ Espion au service de Melik Dānīshmend.

¹⁰ Cf. Irène Mélikoff, *op. cit.*, I, 338-340.

La tradition populaire turque a gardé le souvenir d'un revers de fortune qui coûta la vie à Dänishmend et qui fut causé par une offensive dirigée par le duc de Trébizonde allié aux Géorgiens et aux Arméniens. Ceci mérite d'autant plus l'attention que la fortune du duché de Trébizonde, du fait même de sa position géographique, était liée au destin de la Géorgie et que les Géorgiens avaient effectivement des visées sur cette région¹¹. Dans la Geste de Melik Dänishmend, le but de l'offensive était la reconquête de Néocésarée. Le récit épique trouve sa confirmation historique dans les lettres adressées au duc de Trébizonde, Grégoire Taronite, par Théophylacte, archevêque d'Achrida¹². Grégoire Taronite ou Thornig qui fut nommé duc de Trébizonde vers 1103, probablement en récompense de succès militaires remportés sur Dänishmend dans la région du Pont, appartenait à la branche arménienne de la famille des Bagratides qui régna, depuis le début du IX^e siècle jusque vers 900, sur la principauté de Taron; cette famille fut la première victime de la politique byzantine à l'égard de l'Arménie : dépossédé par Léon le Sage, Grégoire, prince bagratide de Taron, reçut, en compensation de sa principauté, le don de titres, pensions, vastes propriétés en Cappadoce et un palais à Constantinople¹³; mais tout cela ne valait pas la pourpre royale et la famille Taronite allait le montrer en donnant naissance à une nichée de rebelles. Mais en cette année 1103, le nouveau duc de Trébizonde ne méritait encore que des louanges que l'archevêque d'Achrida ne manquait pas de lui prodiguer dans ses lettres, pour avoir, en une seule victoire, écrit-il dans sa lettre XXVI¹⁴, renversé « la tour de la folie perse (c'est-à-dire 'turque') », pour avoir « tranché avec son glaive les mains avides de Dänishmend, accoutumé à ramasser le tribut des

¹¹ Pour l'histoire de Trébizonde et ses relations avec la Géorgie, cf. F. I. Uspenskij, *Vydelenie Trapezunta iz Sostava Vizantijskoj Imperii, Seminarium Kondakovianum*, I, Prague 1927, 21-34; et aussi, J. P. Fallmerayer, *Geschichte des Kaisertums Trapezunt*, Munich 1827.

¹² Théophylacte, archevêque d'Achrida, en Bulgarie, de 1090 à 1118, a laissé des *Lettres* qui sont une source précieuse et très peu utilisée, pour l'histoire de la Cappadoce Septentrionale; ces lettres ont été éditées par J. P. Migne, *Patrologia Graeca*, t. 126, 1864, colonnes 308-557. Pour les relations de Théophylacte avec Grégoire Taronite, voir N. Adontz, *L'Archevêque Théophylacte et le Taronite, Byzantion*, XI, 1936, 577-588; A. Leroy-Molinghien, *Les lettres de Théophylacte de Bulgarie à Grégoire Taronite, ibid.*, 589-592.

¹³ Sur la famille Taronite, voir N. Adontz, *Les Taronites à Byzance, Byzantion*, IX, 1934, 715-738; X, 1935, 531-551; XI, 1936, 21-42; V. Laurent, *Alliances et Filiation des premiers Taronites, Princes Arméniens Médiatisés, Échos d'Orient*, XXXVII, 1938, 127-135.

¹⁴ Cf. P.G., t. CXXVI, col. 409-419; cette lettre a été traduite en russe par F. I. Uspenskij, *Melik Ghazi i Dzul-Nun Danyämenly, Zapiski Imperatorskago Odesskago Obščestva Istorii i Drevnostej*, XI, Odessa 1879, 241 sq.

villes grecques du Pont depuis le Tanaïs jusqu'au Paulus Méotide, ainsi que de la Colchide, de la Petite Arménie touchant à la haute montagne, de toute l'Arménie, sans parler des Maryandènes, des Galates et des Cappadoeciens, et qui était repu de butin; il avait dû mettre fin à ses incursions, renoncer à venir amasser le tribut et abandonner les villes populeuses dont il venait de s'emparer ». L'archevêque espère que la belle Néocésarée sera délivrée, elle aussi, par les soins de Grégoire qui a déjà fait plier jusqu'à terre le Turc impie qui hier encore rêvait d'anéantir terre et mer et qui préfère maintenant demander la paix et rechercher l'amitié de celui en qui il trouva un invincible ennemi. Dans la lettre XXXVII¹⁵, écrite après le retour de Grégoire de Colchide, l'archevêque déplore pour les villes du Pont le départ du Taronite, car elles devront revenir à l'état chaotique où elles étaient avant son arrivée, personne ne pouvant le remplacer, tant par son talent militaire que par ses vertus. Voyons comment est décrite, dans la tradition épique turque, cette coalition qui fit mourir, sous les murs de Néocésarée en flammes, celui que Matthieu d'Édesse appelle « le grand émir du pays des Romains », « homme bon, bienfaiteur des populations, très miséricordieux envers les Chrétiens », et dont la perte fut, au dire de l'historien arménien, vivement ressentie par tous ceux qui dépendaient de lui¹⁶.

..... « Or, ceci parvint aux oreilles du beg de Ṭarabūzūn, le maudit Pūtkhīl, qui fut très ennuyé. Il fit aussitôt écrire des lettres qu'il envoya de tous côtés, afin de lever une armée et de marcher au combat. La première lettre fut reçue par le beg géorgien Ahrōn qui répondit aussitôt à l'appel avec trente mille hommes. Puis Bedrōs qui était beg d'Akhilāt, arriva à son tour avec vingt mille hommes. Ensuite, le maudit Iklīs qui était sultan d'Ermen, vint se joindre à eux. A Ṭarabūzūn, près de Pūtkhīl, ils s'adonnèrent à la boisson. Le banquet fut préparé et Pūtkhīl se mit à leur raconter les exploits de Melik Dānishmend. Alors Ahrōn le Géorgien leur dit : « Si seulement nous avons un champion pour couper la tête de Melik Dānishmend et nous l'apporter ! »¹⁷ Soudain, Pūtkhīl, Iklīs et Ahrōn firent une attaque nocturne à l'armée de Melik, par quatre côtés... Dans la mêlée, Melik rencontra Iklīs et, d'un seul coup d'épée, il le fendit en deux. Puis le maudit Ahrōn arriva sur Melik Dānishmend quand il ne s'y attendait pas et l'attaqua à la lance. Melik fut pris au dépourvu, la lance lui entra dans la cuisse et lui fit une grave blessure¹⁸..... D'autre part, Pūtkhīl et Ahrōn le

¹⁵ Cf. P.G., t. CXXVI, col. 437-440.

¹⁶ Cf. Matthieu d'Édesse, *Chronique*, CLXXXIII, 256.

¹⁷ Cf. Irène Mélikoff, *La Geste de Melik Dānishmend*, I, 442-443.

¹⁸ *Ibid.*, 445.

Géorgien apprirent le retour de Melik. Les Mécéréants se mirent aussitôt en selle et allèrent se mettre en embuscade dans le défilé. Quand Melik et son armée arrivèrent dans le défilé, les Mécéréants sortirent de leur cachette, surgirent derrière le dos des Musulmans et se mirent à faire tapage et vacarme. En les voyant, Melik s'élança sur les Mécéréants, tel un dragon! Il plongea dans les rangs des Mécéréants et, en brandissant son épée, il ressortit de l'autre côté, tu l'aurais pris pour un lion se jetant dans un troupeau de moutons! Il déehirait les rangs et dispersait les Mécéréants. Ce jour-là, Melik déploya beaucoup de bravoure. Mais, ce jour-là, par le décret de Dieu, la blessure que Melik Dānishmend avait reçue dans la cuisse, se rouvrit et le sang se mit à couler. Dans l'ardeur du combat, Melik ne s'en aperçut pas... Des elameurs se firent entendre du côté des Mécéréants et l'armée géorgienne fit pleuvoir des flèches sur Melik Dānishmend. Melik fut blessé en dix-sept endroits et beaucoup de Musulmans furent martyrs. Alors Melik jeta un regard sur ses soldats et vit qu'il n'était resté qu'un millier d'hommes. Le sultan de Djānik¹⁹ avait placé à cet endroit-là un serviteur nommé Mānū'il. Le Mécéréant faisait marcher une arbalète. Par malheur, une flèche atteignit Melik au côté. Melik vit que l'affaire avait dépassé les bornes, que l'eau avait débordé du vase. Melik Dānishmend se soumit alors à la Fatalité et s'éroula sur le cou de son cheval..... »²⁰

Enhardi par sa victoire sur Dānishmend, Grégoire Taronite voulut exploiter ses succès et le prestige qu'il avait acquis, pour se révolter contre l'empereur et se rendre indépendant à Trébizonde. Sans doute espérait-il l'aide des Géorgiens auxquels était liée la fortune du duché de Trébizonde, et des Arméniens auxquels il appartenait par ses origines. Anne Comnène²¹ raconte que, dans la quatorzième année de l'Indiction, c'est à dire en 1105-1106, Alexis I, mécontent de la conduite de Grégoire, envoya contre lui son cousin, Jean Taronite; le duc de Trébizonde, se voyant cerné par les troupes de l'empereur et sans secours aucun, essaya de faire appel au successeur de Dānishmend, Emir Ghāzi, mais il fut pris par son cousin et emprisonné à Constantinople. Ce n'est qu'un siècle plus tard, sous le règne de Thamar (1184-1211), que la province de Trébizonde qui était visée par les Géorgiens depuis l'avènement de David II, fut érigée en empire par elle et donnée à son parent, Alexis, fils d'Andronie I Comnène, réfugié près

¹⁹ Djānik est le nom donné par les Turcs à la région située à l'ouest de Trébizonde et au nord de Sébaste. Le « sultan de Djānik » et le « beg de Tarabūzūn » ne forment qu'un seul personnage; c'est celui qui est appelé Pūtkhīl.

²⁰ Cf. Irène Mélikoff, *op. cit.*, 447-448.

²¹ Cf. *Alexiade*, t. III, L. XII, ch. 7.

d'elle²². Les Turcs qui disputèrent les villes du littoral pontique à Alexis et à son frère, David, auquel ils reprirent Sinope en 1214²³, sous le règne du sultan seldjocide 'Izzeddin Keykāvus I, eurent alors à livrer de nombreux combats contre les Géorgiens, mais à partir de cette époque, l'historiographie vient suppléer aux informations romancées et souvent fabuleuses de l'épopée.

I. MÉLIKOFF,

Chargée de Recherches au C.N.R.S.

²² Cf. A. A. Vasiliev, *The foundation of the Empire of Trebizond (1204-1222)*, *Speculum* (A Journal of Mediaeval Studies published by the Mediaeval Academy of America), XI, Cambridge (Mass.), 1936, 3-37.

²³ Cf. Ibn Bibi, dans Th. Houtsma, *Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjocides*, IV, Leiden 1902, 54 sq.

LE DIEU LUNE ARMAZI

Le Professeur Iv. Djavakhievili a mis en évidence, toutefois sans preuves formelles, que le culte de Saint-Georges perpétué dans les mœurs populaires et dans les traditions géorgiennes, représente la survivance de l'adoration de la lune divinisée dans le paganisme antique de ce peuple¹. Dans de nombreux coins de la Géorgie on célèbre encore les fêtes consacrées à la lune —, conservées jusqu'à nos jours, — de nuit ou à la tombée du jour. On rattache la célébration de ces fêtes aux dates déterminées, répartie tout au long de l'année, mais surtout au mois d'août, comme par exemple la fête connue de St. Georges (« Georges le Blanc ») au village d'Atskhourî, ou le « Ghérithoba » à Arbo. Ces dates correspondent aux phases de la lune, depuis la nouvelle lune et jusqu'à la pleine lune, c'est-à-dire les 7/8, 14/15, 21/22 et 28/29 août (ou aux mêmes dates de tout mois lorsque l'énumération des jours suit un calendrier lunaire).

La tradition géorgienne exprimée dans les mœurs populaires et dans nombre de légendes a mis en évidence également que la lune était considérée comme la principale divinité du paganisme géorgien, et que le culte de la lune primait celui de tous les autres dieux.

Si, maintenant, l'on essaie de confronter cette donnée historique indubitable avec les renseignements tirés des sources écrites géorgiennes, nous ne trouvons dans celles-ci, à première vue, aucune indication concernant la divinisation de la lune, ni la prédominance de ce culte dans les croyances païennes géorgiennes. En effet, aussi bien « la Conversion au Christianisme de la Géorgie » que la « Chronique de Léonti Mroveli » indiquent comme divinité principale des Géorgiens l'idole ARMAZI, qui était érigée et adorée au sommet du mont de même nom. Mais cet Arnazi était considéré par les historiens géorgiens comme correspondant, du moins par son nom, à Ahouramazda, divinité iranienne. De ce fait, on se trouvait en présence de deux opinions contradictoires des deux traditions géorgiennes concernant la divinisation de la lune : une seule d'entre elles pouvait être historiquement vraie. Iv. Djavakhievili, qui considère avec méfiance quelques-uns des monuments écrits géorgiens de l'époque la plus reculée, donna nettement sa préférence aux conclusions historiques tirées des mœurs populaires et de la tradition orale géorgienne, et refusa absolument le témoignage écrit de « la Chronique » et de la « Conversion de la Géorgie ». Le Professeur Michel Tseretelli essaya bien de réhabiliter et de justifier les sources

¹ Histoire du peuple géorgien. Tome I. Tbilissi 1928, pages 45 et suivantes.

écrites géorgiennes « si souvent décriées par de multiples critiques »² mais en vain... Le Prof. Iv. Djavakhichvili, tout en qualifiant cette tentative de réhabilitation de « recherche ingénieuse » n'en accepta pas les conclusions et préféra garder sa précédente position de prudente réserve.

Puisque cette confrontation de deux témoignages tirés de deux sources n'aboutit pas à faire jaillir la vérité, toute la connaissance concernant la mythologie et la religion païenne géorgiennes semblait présenter un aspect inachevé et confus. Elles ne pouvaient pas être convenablement classifiées et mises en un système ordonné de cosmologie, semblable aux mythologies greco-romaine ou germanique païenne. Mais ici également, soudain, selon l'expression du Poète : « les ténèbres s'éclairèrent, le ciel se découvrit, la porte s'ouvrit... »

L'assyrologue allemand A. Götze publia une série de textes : « Hattusilis. Der Bericht über seine Thronbesteigung... Leipzig 1825 », et « Neue Bruchstücke zum grossen Texte des Hattusilis, Leipzig 1930 ». Dans ces textes est mentionné un certain fils du roi « d. Sin d. Uas ». Ce nom est d'essence « théophorique », c'est-à-dire associé au nom d'une divinité. Il figure dans ces textes au moyen de l'idéogramme assyrien SIN, accompagné d'un « as » hittite. Mais en quatre autres endroits du texte — le même nom est représenté non plus par l'idéogramme assyrien indiqué plus haut mais par un signe cunéiforme hittite : « Arma d. U-as ». Par conséquent, le « Arma » hittite doit indubitablement correspondre au SIN assyrien, et, partant, doit signifier « la lune », comme « SIN », le signifie lui-même. D'ailleurs, Götze le confirme lui-même : la variante supposée Arma d'U remplaçant « d. Sin d. U- » est très importante pour lire le nom de la divinité hittite de la Lune³.

Donc, puisque les Hittites eux-mêmes ont trouvé possible d'employer le nom Arma comme substitution de SIN, cet « Arma » hittite doit être le même SIN sémitique. De nombreux noms sont dérivés de « Arma », tels que p. ex. « Armash », « Armas », « Armatanshash », « Armavalis », « Armasvas » etc... A notre avis le « Armazi » géorgien doit être évidemment le même « Arma » hittite.

Arma est déjà rentré dans l'histoire du peuple et de la littérature hittites, comme nom proto-hittite. Entre autre il est mentionné par Forrer, ainsi que par G. Furlani dans son ouvrage « La Religione degli Hittiti » Bologne 1936, pages 39-40. Selon Furlani, les noms « théophoriques » dérivés de Arma, que les Hittites aimaient utiliser particulièrement, se rencontrent rarement dans le néo-hittite; il semble que le culte de la lune

² Le Pays des Hittites. Constantinople 1824, p. 104.

³ A. I. Baltunov, K voprosu ob Armazi (Vestnik drevnej Istorij, t. 2, 1949), p. 237.

n'était plus aussi répandu dans cette période plus tardive, sa place étant prise par d'autres divinités. On peut en conclure que la lune comme divinité principale et particulièrement importante doit appartenir à l'époque la plus reculée de l'histoire des proto-hittites, époque où les Géorgiens leur ont emprunté ce culte avec le nom même du dieu.

Si ARMAZI des sources écrites géorgiennes est la même divinité « lune », la fête d'Armazi décrite dans la « Chronique » et dont Sainte-Nino aurait été témoin, doit en quelque mesure ressembler à celle de St. Georges (équivalent de la lune) décrite par le Prof. I. Djavakhiévili. On constate que c'est bien le cas. Les deux sources, soit Leonti Mroveli et la « Vie de Ste Nino » mentionnent trois faits certains : la fête d'Armazi fut célébrée par le roi Mirian, 1^o au mois d'août, 2^o le jour de la Fête de la Transfiguration, c'est-à-dire le 6 août et, enfin, 3^o dans la soirée. Tout cela s'accorde remarquablement avec ce que l'on sait de la façon dont sont célébrées dans divers coins de la Géorgie les fêtes de St. Georges.

Le mois d'août est indiqué explicitement dans la « Chronique » et n'est mis en doute par personne. La même remarque s'applique à la date du 6 août, plutôt le 7, cette date correspondant comme l'on sait à la nouvelle lune. A l'origine c'était probablement bien la date du 7 qui était désignée pour la célébration de cette fête; ce n'est que plus tard, dans la transcription par les chroniqueurs chrétiens, que la fête de la transfiguration a exercé certainement une « attraction » et fit avancer la date indiquée. La célébration de la fête dans *la soirée* n'est pas indiquée explicitement. Mais il est dit très clairement : « le lendemain seulement le roi Mirian avec tout le peuple sortirent pour chercher leurs dieux, et ils ne les retrouvèrent pas »⁴. Par conséquent : les Géorgiens sortirent pour chercher leur dieu Armazi, renversé par Ste-Nino non le jour-même où l'idole fut abattue et brisée, mais le lendemain seulement. Ce fait est une preuve évidente et irréfutable de ce que la célébration de la fête en l'honneur de Armazi commença seulement dans l'après-midi ou le soir, au moment de l'apparition de la nouvelle lune.

Puisque Armazi n'a rien de commun avec Ahoura-Mazda et que les textes des monuments écrits géorgiens nous donnent avec une telle exactitude et précision la description des fêtes en l'honneur de cette divinité, nous sommes conduits à tirer de ces indications les conclusions suivantes :

Primo : la découverte faite par l'intermédiaire de l'histoire des Hittites, au sujet de Armazi, éclaire différemment le paganisme géorgien et lui

⁴ « Chronique de la Géorgie — de la reine Anne ». Tbilissi 1942, p. 56.

donne un aspect nouveau, enrichissant sa substance même. Maintenant seulement il devient possible de l'étudier scientifiquement, de le classer et de l'ordonner. La connaissance de l'identité d'Armazi donne un éclairage nouveau, clarifie et explique les vestiges et survivances païennes dans les mœurs populaires géorgiennes.

Deuxièmement : Si Armazi n'est iranien ni par son nom, ni par son contenu, il devient nécessaire de réviser et de ré-évaluer nos idées sur les influences du culte du feu d'origine iranienne sur la Géorgie. Iv. Djavakhichvili explique, p. ex. par une profonde influence du Mazdéisme le fait relaté par Apollon de Rhodes (III^e siècle avant J.-C.) — si le renseignement fourni par cet auteur est digne de foi, — que les habitants de la Colchide exposaient les corps des hommes défunts enveloppés dans des peaux de bêtes, en les accrochant aux arbres hors des villes, au lieu de les inhumer ou de les incinérer. Les Khevsours ont conservé pendant longtemps un rite funéraire similaire : le corps du défunt est sans tarder déposé dans une espèce de tour où on le laisse jusqu'à ce qu'il en reste seulement les os desséchés. Bien qu'il soit possible que les us funéraires des Khevsours soient des vestiges des rites mazdéens de l'époque des Arsacides ou des Sassanides, l'on ne peut en dire autant du rite de Colchide qui est de beaucoup antérieur à l'époque des Arsacides, et encore plus de celle des Sassanides et remonte aux temps des Acheménides qui furent vaincus par Alexandre-le-Grand. Et dans cette Perse des Acheménides, la non-inhumation des morts était totalement inconnue. A cette époque, les Perses eux-mêmes ensevelissaient leurs morts, à l'exception des mages qui abandonnaient aux animaux les corps des défunts et n'enterraient ensuite que les ossements⁵. Les autres « preuves » d'influence de Mazdéisme en Géorgie, signalées par Djavakhichvili⁶ peuvent être trouvées également partout ailleurs et ne peuvent d'aucune façon être considérées comme caractéristiques pour le culte du feu. La même observation s'applique à l'explication donnée par Djavakhichvili de la coutume de la femme géorgienne d'entourer le bas du visage d'un linge avant d'enfourner le pain dans le four appelé « Thorné » (creusé verticalement dans le sol, les portions de pâte étant pour la cuisson collées aux parois du four) : elle fait cela non pour éviter de « souiller la pureté » du feu, mais tout simplement pour ne pas respirer les gaz de combustion remplissant le four. Sinon, comment expliquerait-on qu'elle ne protège pas sa bouche de la même façon en mettant cuire la marmite dans l'âtre ou en cuisant du pain dans un four à pain du type horizontal habituel ? Il est vrai que le culte du feu a bien été répandu en Ibérie,

⁵ C. Huart, *La Perse antique*, Paris 1925, p. 101-102.

⁶ *L'Histoire du Peuple Géorgien*, ibid. pp. 162-163.

mais son apparition chez nous se situe vers la fin de l'époque des Arsacides en Perse et sa propagation était due surtout à la manière brutale dont les Sassanides tentèrent de l'imposer en Géorgie.

Troisièmement : puisque Armazi était une divinité hittite, on peut penser que les Géorgiens étaient à l'origine suffisamment proches des Hittites, peut-être même apparentés, et qu'ils en ont emprunté non seulement Armazi, mais encore beaucoup d'autres choses, et surtout certains éléments de leur Panthéon.

D'après les recherches du Professeur Michel Tseretelli, c'est des Hittites, soit d'Asie Mineure, qu'est venu chez nous, par exemple, le culte des arbres qui était tellement répandu dans la Géorgie antique. D'après lui, sont également hittites ou d'Asie Mineure, Ažahara des Abkhases (ou Ašahara Išhara Hittite), probablement aussi le « Tarosi » des Géorgiens (Tāro en hittite), Zaden (Sandon, Santas en hittite), Gatzj au Gati (Atar-Gati grec), Ga (Išhara), Aïnina et Nina ou Nana etc...⁷ Djavakhievili pense que Vobi pourrait être Thešub des Hittites et Džibag'i, Hermes-Mercure des inscriptions cunéiformes. Kopala peut correspondre à Kibèle et Tharkho ou Tharkhoni est le dieu de la guerre des Hittites — Tarkho ou Tarkhoni, connu chez les Étrusques sous le nom de Tarquin. Ardadegui géorgien (Ardi-Degui) correspond, dans l'opinion de Djavakhievili, à Ardi ou Ardini chaldéen, signifiant le Soleil; Michel Tseretelli parle également de la Trinité des Ourartiens, dont les trois membres seraient : « Chaldi », « Theishba » et « Ardini ». Toutefois, ultérieurement le savant allemand I. Friedrich démontra que « Ardini » était une interprétation erronée et qu'en langue d'Ourartou le Soleil s'appelait « Shiuini » (= Shivini) (cf. Bedi Khartl. N° 8, 1950, p. 25).

Est également de source hittite le nom géorgien encore inexplicé « Thoulephia » (Mélia-Thoulephia). Le Thouléphia géorgien, comme forme et comme contenu correspond exactement au « Thélephinou » hittite (ou Téléphinou) qui était la divinité de la fécondité, et, en général, de l'abondance (Furlani, *La Religione*, ibid. p. 82)⁸.

† R.P. M. TARCHNICHVILI.

⁷ M. Tseretelli, *Le Pays des Hittites*, pp. 77-106.

⁸ En tout cas, les idées de M. Tseretelli concernant la valeur réelle des sources géorgiennes écrites, ainsi que celles établissant l'origine hittite d'une partie du panthéon géorgien, se sont avérées exactes.

LA TAO-KLARDJÉTHIE ET SES MONASTÈRES

(Notice historique) *

I

L'histoire de la Tao-Klardjéthie — et en général celle de la Géorgie du Sud-Ouest — constitue un assez important terrain de recherches archéologiques, ethnographiques, historiques et hagiographiques. Le petit nombre de savants qui se sont intéressés à cette contrée ne l'ont pas toujours étudiée de manière approfondie ni objective, ce qui n'a pas facilité la connaissance de l'histoire de la Géorgie et des peuples du Proche-Orient.

Avant d'aborder le sujet propre de cette étude, les monastères géorgiens de Tao-Klardjéthie, nous allons tenter de donner un bref aperçu de l'histoire de cette contrée. Cet aperçu nous semble d'autant plus nécessaire que, depuis plus d'un siècle et demi, il est procédé à la déformation systématique de la vérité historique afin de pouvoir proclamer la totalité du territoire de la Géorgie du Sud-Ouest comme « non géorgien ». Ce qui est d'autant plus regrettable qu'il en résulte une interprétation complètement faussée des problèmes fondamentaux de l'histoire de Géorgie, en tout premier lieu celui de sa culture en général, car — nous le verrons plus loin — la Géorgie du Sud a joué un très grand rôle dans la vie historique du pays tout entier.

En 1954, l'éminent savant géorgien Pavlé Ingorokva a publié une étude capitale sur l'écrivain du X^e siècle *Ghiorgi Merçulé*¹ dont l'œuvre « La Vie de Grégoire de Khandztha » est considérée comme l'une des sources essentielles de la compréhension de l'histoire des régions de Meskhéthie durant les VIII-X^e siècles. P. Ingorokva a consacré la plus grande partie de son ouvrage à l'histoire de la Géorgie Méridionale et en a rétabli la vérité grâce à une étude approfondie de l'œuvre monumentale de *Ghiorgi Merçulé*.

Il convient de mentionner ici les travaux de l'académicien E. Takaïšvili, qui organisa trois expéditions. La première eut lieu en 1902, et les résultats en furent publiés par la Société d'Archéologie de Moscou². La seconde fut organisée en 1907; les plans et les schémas des monuments étudiés figurent dans l'ouvrage du professeur Takaïšvili. *Album de l'architecture géorgienne*, édité par l'Université de Tbilissi (1924); les textes descriptifs

* Cet article est publié dans un but strictement documentaire (N.D.L.R.).

1 P. Ingorokva, *Ghiorgi Merçule*, Tbilissi, 1954.

2 E. Takaïšvili, *Matériaux pour les études archéologiques du Caucase*, t. XI, 1907.

ne furent cependant publiés qu'en 1938 à Paris³. La troisième expédition, en 1917, vit ses résultats publiés (avec 151 illustrations) par l'Académie des Sciences de Géorgie, en 1960⁴.

Notons également les œuvres de l'académicien S. Džanašia sur la Géorgie du Sud, particulièrement son étude sur Tao-Klardjéthie, publiée en 1947 et intitulée « Sur un exemple de déformation de la vérité historique »⁵. *L'Introduction à l'histoire de la nation géorgienne* de I. Džavakhišvili parue en 1950, contient aussi de précieuses informations sur le sujet qui nous intéresse, ainsi que l'important ouvrage du professeur V. Bérizé consacré à l'architecture géorgienne de Meskhéthie⁶.

C'est donc sur la base des travaux de ces dernières années, travaux dont les auteurs font autorité de manière incontestable, que nous allons retracer les grandes lignes de l'histoire de Tao-Klardjéthie.

Autrefois, tout le bassin du Tchorokhi se composait de trois provinces : la *Klardjéthie*, le *Tao* (ou *Taoni*) et l'*Ispiri*.

A une époque reculée de l'histoire il existait dans la vallée du Tchorokhi les localités géorgiennes suivantes : *Tao*, *Thortoumi*, *Ispiri*, *Klardjéthie*, *Nigali*, *Charchéthie* et *Imerkheri*; dans la vallée du Mtkvari (Kour) : *Phosso*, *Tchrdži*, *Artahani*, *Erouchthi*, *Kola* et *Photskhovi*. Le Tao et la Klardjéthie étaient les plus importants et c'est pourquoi toute la vallée du Tchorokhi se nommait *Tao-Klardjéthie*. A l'origine, les autochtones de cette vallée étaient des Tehanes-Lazes-Mégrétiens, qui représentaient une partie des habitants de l'Ispiri-Klardjéthie. L'autre partie, le Tao-Thortoumi était constituée par une autre branche géorgienne, les Meskhi⁷. Xénophon, au IV^e siècle av. J.-C., traversant cette contrée avec ses dix mille guerriers, en nomme les habitants « Taokhiens » (Taokhi), c'est-à-dire habitants du Tao⁸.

A la même époque, ces mêmes autochtones sont mentionnés par Sophai-

³ E. Takaïšvili, *Expédition archéologique à Kola-Oltchissi*, 1917.

⁴ E. Takaïšvili, *Expédition archéologique de 1917 en Géorgie du Sud*, Tbilissi, 1960.

⁵ S. Džanašia, *Lettre-réponse à N. Tokarski, qui avait exclu du panthéon de l'architecture géorgienne les plus grands monuments de cette architecture pour les relier artificiellement à l'architecture arménienne. (Voprosi Istorii, No 5, Moscou, 1947).*

⁶ V. Bérizé, *L'Architecture de Samtskhé des XIII^e-XVII^e siècles*, Tbilissi, 1954.

⁷ G. Melikišvili pense que les Klardjis, qui peuplaient dès l'antiquité les territoires de la Géorgie du Sud, se sont assimilés par la suite aux tribus géorgiennes de Meskhéthie (*K istorii drevnej Grousi*, p. 137, Tbilissi, 1960).

⁸ Xénophon, *Anabase*, l. IV, ch. VI, § 5; ch. VII, §§ 1-14, 17; l. V, ch. V, § 17 (SC, I, p. 71-73, 83).

netos de Stymphale, qui les appelle « Taokhi » ou « Taoli »⁹. Les Lazes et les Tchanes occupaient le haut et le moyen cours du Tehorokhi, et les deux versants de la chaîne du Ponto, allant de la Mer Noire au Tehorokhi; leur installation s'étendit ensuite d'Ispiri jusqu'à Trézibonde et ses environs.

La Klardjéthie (ainsi qu'il ressort d'anciennes annales géorgiennes) comptait non seulement la province même de Klardjéthie de la contrée d'Artanoudji, mais aussi la *Charchéthie* (jusqu'au Mont Arsiani), le *Nigali*, le *Speri inféricur*, le *Bas-Tao* et la *Klardjéthie maritime*. Aux VIII^e-IX^e siècles « Klardjéthie » ne s'applique plus à l'ensemble de ces provinces, mais uniquement à la région d'Artanoudji.

Dans les sources anciennes sont mentionnées, comme centres de population de la Klardjéthie : *Merc*, le grand *Sklobani*, *Gariklobissa*, *Tbethi* (où plus tard l'Eristav des Eristavi Ashot Koukh construisit la cathédrale et institua l'épiscopat; où *Saba Mtbevari* édifia la forteresse *Svcti*), *Gounathy*, la forteresse de *Zepis*, les villages de *Norquiali*, *Midjnadzori*, *Tskaros-Thari* et *Barothelta*, ainsi que *Antcha* (où fut édiflée par la suite l'église épiscopale); *Opiza*, *Djmerki*, *Bertha*, *Daba*, *Doliskhana*, *Berthisa Parckhni* et *Chalberthi*, où fut construite en 782 une laure célèbre de même nom, par Grégoire de Khandztha¹⁰.

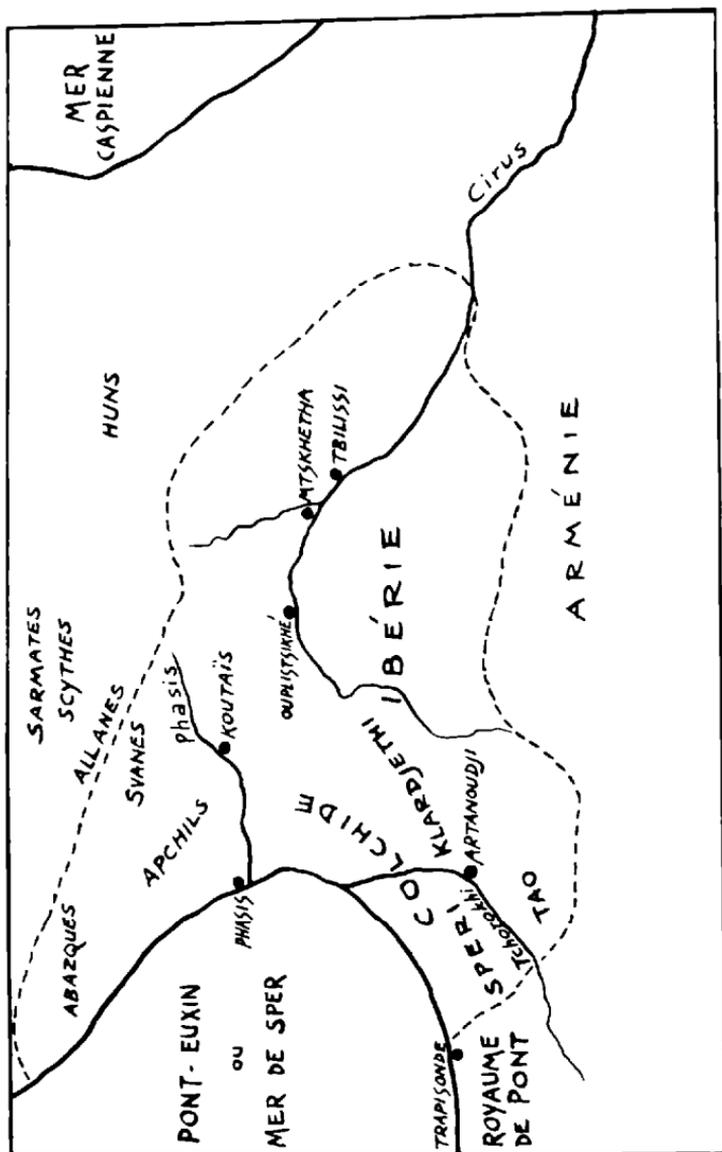
Le Tao (ou Taoni) s'étendait au sud de la Klardjéthie et se divisait en deux parties : le Bas-Tao (d'en deçà) et le Haut-Tao (d'au-delà) séparés par la rivière Bana-Oltlisi. Comme nous l'avons noté plus haut, le Tao était autrefois peuplé de tribus géorgiennes dénommées Taokhi ou Taoli. Cette dénomination est de même nature que les noms des autres tribus géorgiennes : Meskhi, Djavakhi, Kolkhi etc...¹¹. Les limites du Tao ne figurent pas dans les anciennes sources géorgiennes. Nous savons seulement qu'il englobait : *Taos-Kari*, *Vachlovani*, les villes d'*Oltlisi* et de *Bana* (avec sa célèbre église rouge, construite ultérieurement par Adarnase, fils de David Curopalate, qui la transforma en évêché), les forteresses de *Kalmahi*, de *Phanaskerti*, *Qortha* et *Thouharisi*. Dans le Tao se trouvaient également *Ichkhani*, *Ochki* et *Hahouli* (devenus célèbres par la suite grâce à leur magnifique exemple de l'art architectural géorgien).

D'après Strabon, les régions de Meskhéthie et de la vallée du Tehorokhi étaient, au début du I^e siècle, partagées entre les deux royaumes existant à l'époque, l'Ibérie et la Colchide. L'Ibérie comprenait dans ses limites la

⁹ S. de Stymphale, *Anabase*, Frg. 4 (SC, I, p. 266).

¹⁰ I. Džavakhišvili, *Histoire de la nation géorgienne*, t. II, p. 60-64, 1948.

¹¹ I. Džavakhišvili, *Histoire de la nation géorgienne*, t. II, p. 64.



Les royaumes d'Ibérie et de Colchide, du 11^e siècle av. J.-C. au V^e siècle ap. J.-C.

partie orientale du défilé de Tchorokhi, jusqu'à la ligne des montagnes Mosxi (entre autres le Tao Oriental, avec la ville Idé, ou Idesi, placée dans la vallée du fleuve Oltisi). Dans les limites de la Colchide se trouvait seule la partie occidentale c'est-à-dire le Tao Occidental, le Bas-Speri et le Nigali, jusqu'à la mer¹². Quant à la Klardjéthie, elle se trouvait entre les deux royaumes, sans que nous sachions auquel des deux elle appartenait à l'époque.

Dans le deuxième tiers du premier siècle, au temps du roi Pharsman d'Ibérie, la vallée du Tchorokhi était entièrement incluse dans les frontières de ce royaume¹³. Plinius Secundus (24-79)¹⁴, décrivant les rivages de la mer des Lazes, note que sur l'autre versant de la montagne Ponto se trouve l'Ibérie et que la vallée du Tchorokhi en fait partie.

À la fin du premier siècle, l'Ibérie comprend également la partie de Lazique voisine de la Klardjéthie : les côtes du Pont-Euxin, du début de la zone d'Arkhabi-Vitse (Bitzé), jusqu'à la vallée d'Aphsari, (Sarphi) (id. la région *Zwdreli*, anciennement *Bizer*).

Flavius Arrianus (134) dans son périple a noté que la région de *Zwdreli* sur les bords du Pont-Euxin, constituait le domaine du roi Pharsman (Pharsman II d'Ibérie)¹⁵.

Aux I^e-II^e siècle, l'Ibérie constitue un état assez puissant, puissance qui trouve son expression dans l'élargissement de ses frontières. Elle avait, déjà, à cette époque, reconquis les territoires perdus au I^e siècle avant notre ère, écrit l'académicien G. Melikišvili¹⁶. « Même d'après les sources arméniennes, la Géorgie orientale avait rétabli ses anciennes frontières dans le courant du III^e siècle en les portant jusqu'à la ligne de défense naturelle » note I. Džavakhišvili¹⁷.

Le christianisme se répand en Klardjéthie en même temps que dans les différentes régions d'Ibérie. L'historien Moïse de Khorène, parlant de l'apostolat de Sainte Nino, mentionne la Klardjéthie comme une des provinces de l'Ibérie¹⁸.

Les anciennes annales géorgiennes contiennent d'intéressantes indications sur les constructions religieuses d'une ville de Klardjéthie, Touharisi, constructions édifiées au IV^e siècle par le roi Mirdat d'Ibérie. L'on trouve, dans les mêmes annales de nombreuses précisions sur les grands travaux entrepris dans la deuxième moitié du V^e siècle par le roi Vakhtang Gorgasal

12 Strabon, *Geographia*, XI, 2, §§ 17-18; I, 3, § 21 (SC, I, p. 137-138, 98).

13 P. Ingorokva, *Ghiorghi Mercule*, p. 438-439.

14 Plinius Secundus, *Naturalis historia*, SC, II, p. 178.

15 G. Melikišvili, *K istorii drevnej Grousi*, p. 137-138.

16 Flavius Arrianus, SC, p. 222.

17 I. Džavakhišvili, *Histoire de la nation géorgienne*, t. I, 1928, p. 251.

18 Moïse de Khorène, *Histoire*, II-86.

(449-499). Ce roi élève une ville forteresse, Artanondji, qui devient le centre de la Klardjéthie. D'après les renseignements de Constantin Porphyrogénète¹⁹ Artanondji constitua, par la suite, un grand centre commercial, où se concentraient les marchands de Karthlie, d'Arménie, d'Abkhazie, de Trébizonde et même de Syrie, et où les échanges s'opéraient sur une vaste échelle. La forteresse d'Artanoudji était en même temps le rempart de la Géorgie.

C'est à l'époque de Vakhtang Gorgasal qu'est édifiée (V^e siècle) l'église d'Opiza, qui représente le plus ancien monastère, non seulement de Klardjéthie, mais de toute la Géorgie. Les constructeurs en seraient André, Amon, Pierre et Macaire d'Opiza²⁰. À la même époque sont construites les églises de Daba, Méré, Chindobui (cette dernière en Chavéthie)²¹. Dans la deuxième moitié du VI^e siècle, un autre monastère, Parekhui est fondé par Michael Parekheli, disciple de Chio Mgvimeli²². Cette province voit également se développer aux V^e et VI^e siècles les activités littéraires et bibliographiques. Les animateurs culturels de Klardjéthie propagent intensément leur activité dans les différentes régions de Meskhéthie. Dans la deuxième moitié du V^e siècle, en même temps que l'institution à Mtskhetha du siège du Catholicos, est fondé en Klardjéthie l'évêché d'Akhiza. Plus tard (du V^e au VIII^e siècle) le nombre d'évêchés augmente : Phortha, Antchi, Tambouri (en Lazica ibérique) qui sont placés sous la juridiction du Catholicos de Mtskhetha²³.

D'après les sources géorgiennes, la Klardjéthie et les régions voisines de la Meskhéthie étaient, du VI^e au VIII^e siècle, la possession de deux grandes dynasties féodales de Géorgie : a) la branche cadette de la famille de Vakhtang Gorgasal (Gorgasal-Mirdat) ; b) la branche de la famille des Bagratides de Klardjéthie, qui portait le titre de « pitiakeh »²⁴.

Dans la première moitié du VI^e siècle, l'Iran entreprit contre l'Ibérie une longue guerre qui s'acheva par la conquête du pays et l'abolition de la royauté d'Ibérie. Les annales géorgiennes nous rapportent que seules deux régions échappèrent à l'occupation iranienne : la partie montagneuse de Kakhéthie et la Klardjéthie. Cette dernière est mentionnée dans les annales comme « refuge » du peuple géorgien sous la domination iranienne. Vers les années 70 de ce VI^e siècle, une insurrection éclata contre la tyrannie

¹⁹ Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, cap. 46, ed. Bonnae, p. 207-208.

²⁰ P. Ingorokva, *op. cit.*, p. 340.

²¹ P. Ingorokva, p. 323, 343, 345.

²² P. Ingorokva, p. 445.

²³ I. Džavakhišvili, *Histoire*, t. I, p. 278.

²⁴ Džouancher, *Vie de Vakhtang Gorgasal*, p. 399/184-185 ; 77-79.

des Iraniens; ceux-ci furent chassés et le pouvoir national restauré. L'on trouve alors à la tête du pays Gwaram I^{er}, puis son héritier Stephanoz I^{er}.

Dans cette lutte pour l'indépendance de l'Ibérie, la Klardjéthie avait joué un rôle très important, de même que les autres contrées de Meskhéthie. Nous en trouvons confirmation dans le fait suivant : lors de la réunion des chefs de l'ensemble de la Karthlie fut élu comme supérieur Gwaram le Grand, membre de la famille des Bagratides, seigneur de Klardjéthie²⁵.

De 591 à 604, l'Ibérie se trouve sous l'influence de Byzance, mais à partir de 605 elle retombe sous la domination iranienne. En 620, après la campagne de l'empereur Héraclius, cette domination est abolie et, jusqu'en 650, c'est de nouveau l'hégémonie byzantine qui se manifeste. A cette époque, Byzance annexe deux contrées voisines : le Bas-Spéri et la partie maritime de la Klardjéthie. A l'intérieur des frontières de l'Ibérie restaient donc : la Klardjéthie proprement dite, le Nigali, la Chavchéthie et le Tao. Le Bas-Spéri est repris par l'Ibérie au début du VIII^e siècle, tandis que Lazique et Chaldée voisine avec la ville de Trébizonde sont conquis dans la deuxième moitié du VIII^e siècle par le royaume de Géorgie occidentale, l'Abkhasie.

Pendant le milieu du VII^e siècle voit à nouveau se modifier la situation politique, tant au Proche Orient qu'en Géorgie. De cette époque date d'apparition des Arabes (643-645) qui instaurent leur domination jusqu'au VIII^e siècle.

C'est dans les années 30 du VIII^e siècle que s'abattit sur la Klardjéthie une grande catastrophe : l'expédition punitive des Arabes conduits par Mourvan le Sourd. Tout fut saecagé et anéanti : villages rasés, couvents, églises et châteaux brûlés. Pour comble de malheur, la peste acheva de ravager la population. En Klardjéthie se trouvait alors un représentant de la branche principale de la famille des Bagratides de Karthlie, le prince Adarnasé, père du célèbre Achot I^{er}. Adarnasé était le fils de l'éristavi de Karthlie Nersé I^{er} (on le trouve mentionné avec le titre de Nersé le Grand), qui régna dans le deuxième tiers du VII^e siècle et mena de grands combats contre les Arabes : ayant vaincu leur chef Baraba, il les chassa d'Ibérie. Cependant lorsque les Arabes envahirent plus tard en force le territoire, Nersé I^{er} fut obligé de quitter l'Ibérie et émigra à Byzance²⁶. Son fils Adarnasé débuta donc son activité à Byzance : il fut nommé gouverneur dans les provinces orientales, mais il se trouvait déjà en Géorgie quand survint l'invasion de Mourvan le Sourd. Lorsque fut reconstitué le royaume d'Ibérie, sous le règne du roi Artchil, Adarnasé devint son vassal

²⁵ Soumbat Davithisdzé, *Chronique*, p. 569/339.

²⁶ I. Džavakhišvili, *Histoire*, t. II, p. 74.

et fut nommé gouverneur des provinces de Choulaveri et d'Artahan. Adarnasé-Mthavari étend peu à peu sa zone d'influence en Meskhéthie. Il est mentionné dans les annales géorgiennes²⁷ qu'Adarnasé-Bagratiou s'empara de la Klardjéthie, de la Chavchéthie, de l'Adjara, du Nigali, de l'Asis-Phori, d'Artahan, du Tao inférieur et des forteresses que détenaient les petits-fils du roi Vakhtang Gorgasal. Sa résidence était en Klardjéthie; il y mourut dans le dernier quart du VIII^e siècle.

Ainsi l'héritier d'Adarnasé, Achot I^{er} le Grand put-il, lorsqu'il s'enfuit de Karthlie, chassé par les Arabes en 813, s'installer dans le domaine paternel. La population qui avait échappé au massacre des envahisseurs le reçut avec enthousiasme. Achot montra de remarquables capacités d'organisateur et d'homme d'état. Il reconstruisit la forteresse d'Artanoudji, à l'intérieur de laquelle il fit édifier l'église de Saint Pierre et Saint Paul; à l'extérieur se développa une grande ville. Les villages dévastés furent également reconstruits.

Avant Achot I^{er}, le centre politique d'Ibérie était la Karthlie centrale (région d'Armazi, Mtskhetha, Tblissi), de l'antiquité jusqu'à l'invasion arabe. Mais Achot transféra le centre politique du pays en Meskhéthie. Même par la suite, de 815 à 826, lorsqu'il réintégra la Karthlie intérieure, il ne voulut pas déplacer le centre politique de Tao-Klardjéthie dévastée vers les centres traditionnels. En effet, la Meskhéthie, particulièrement les communautés montagnardes, étaient difficilement accessibles aux Arabes; de plus, cette région était proche de Byzance, alliée naturelle de l'Ibérie. Le nouveau centre culturel et politique de l'Ibérie était ainsi particulièrement bien protégé. C'est l'une des raisons pour lesquelles les Arabes ne purent aisément soutenir la lutte contre un royaume d'Ibérie restauré, possédant un centre politique reconstitué et la nouvelle capitale Artanoudji, transformée en véritable bastion de défense de l'état rénové. Artanoudji demeurera durant ce IX^e siècle la résidence d'Achot I^{er} et de ses héritiers.

Dans la deuxième moitié du IX^e siècle se fonde dans la province du Tao un autre centre politique, Bana, qui le restera jusqu'à l'unification de la Géorgie. Nous devons ici noter un fait important souligné par les historiens: la continuité de la conception politique de la royauté géorgienne, conception qui guide Achot le Grand comme elle a guidé ses prédécesseurs. Achot ne considère pas son royaume comme un quelconque état provincial, doué d'une simple unité régionale, mais comme l'héritier de la tradition politique de l'ancienne Ibérie, état indivisible. C'est ainsi que, durant tous les IX^e et X^e siècles, la Tao-Klardjéthie n'est pas mentionnée seulement comme telle, mais son appellation officielle est « État d'Ibérie,

²⁷ Džouancher, p. 441, 218-219.

Royaume Géorgien », et ses souverains portent le titre de « Roi des Géorgiens » et de « Curopalate ». Cette conception s'impose même à l'étranger : tous les auteurs des IX^e-X^e siècles ne mentionnent la Tao-Klardjéthie que selon son appellation officielle, « Royaume Géorgien » « État d'Ibérie »²⁸.

Achot I^{er} reçut son titre de roi dès le début (804-813), lorsque les pays d'Ibérie furent pour la première fois libérés du joug arabe, et lorsqu'il agrandit son influence en réoccupant ses anciens territoires jusqu'à la vallée du Ksani (il était précédemment eristavi de Karthlie). Mais il ne reçut le titre de Curopalate que dans les dernières années de son règne. (Il fut tué sur l'autel d'une église, en 826, d'un coup d'épée porté par des Arabes). A la majorité des fils d'Achot, l'empereur de Byzance décerna le titre de Curopalate au deuxième, Bagrat, et ses frères Adarnasé et Gwaram devinrent ses vassaux. Gwaram († 882) (il portait le titre de « Mamphali »)²⁹ se révéla particulièrement actif et mena sans répit une lutte acharnée contre les Arabes, conquérant Djavakhéthie, Trialéthie, Tachiri, Abotzi et Artahan.

De l'époque d'Achot le Grand date la colonisation religieuse et civile qui se répand à travers toute la Tao-Klardjéthie à partir de Karthlie, dont les Arabes chassent la population. Celle-ci trouve en Tao-Klardjéthie un asile où règne la paix et la tranquillité; elle peut ainsi, sous la protection des Bagrations, travailler librement dans toutes les branches de l'activité humaine. A la tête de cette colonisation religieuse se trouve un moine qui devait par la suite se rendre célèbre par son intense activité, Grigol Khanzheli (759-861). A son arrivée, il n'avait trouvé en Klardjéthie qu'un seul monastère géorgien, Opiza, presque en ruines. Il devint par la suite archimandrite de douze monastères, dont cinq édifiés par lui-même et les autres par ses disciples. (La vie et l'œuvre de ce remarquable promoteur ont été décrites par l'écrivain du X^e siècle Ghiorgi Merçulé, dont l'ouvrage selon N. Marr, E. Takaišvili, C. Kekelidzé et P. Ingorokva constitue un chef-d'œuvre, non seulement de l'ancienne littérature géorgienne, mais de toute l'hagiographie chrétienne)³⁰. La Tao-Klardjéthie se couvre d'églises et de monastères, qui sont autant de centres culturels géorgiens. Chaque monastère possède une école-séminaire où sont enseignés, outre les éléments de la langue, les lettres, le catéchisme, la théologie, la philosophie, les langues étrangères — dont le grec — le chant, la calligraphie, le dessin, l'orfèvrerie, etc... Ce sont ces monastères qui nous ont conservé les plus anciens écrits de la littérature géorgienne. De là sont issus Serapion de Zarzma, Michael Parekhéli, Arsen le Grand, Saba Ichkhuéli, Hilarion de

²⁸ P. Ingorokva, *op. cit.*, p. 112-113.

²⁹ *Annales de Karthlie*, 442, p. 220.

³⁰ E. Takaišvili, *Tao-Klardjéthie (Karthlossi)*, No 19, 1939, Paris); C. Kekelidzé, *Histoire de la littérature géorgienne*, t. I, 1960, p. 53.

Jérusalem, Jean-Zosime de Sinai, Michel Modrékili, Ghiorgi Merçulé, tant de noms illustres de l'église, de l'hymnographie, de la littérature et de l'art.

Dans ce pays, qui avait subi de telles dévastations que les emplacements même des centres culturels étaient introuvables, le travail acharné des infatigables colonisateurs ressuscita le passé des cendres et transforma les lieux de désolation en pays florissant. On peut juger du haut degré de culture atteint en Tao-Klardjéthie par les vestiges matériels : système d'irrigation, canaux, voies de communications, etc... qui étonnent le monde encore de nos jours; et surtout par les œuvres d'art comme les monuments de Bana, Oehki, Hahouli, Iekhani, Egeqi, Kalmahi, Taos-Kari et tant d'autres, dont nous parlerons dans notre prochain article consacré à l'étude propre des monastères de Tao-Klardjéthie. Signalons, toutefois, l'appréciation que porte l'académicien C. Kékélidzé sur le rôle historique de cette contrée. « Les monastères de Tao-Klardjéthie revêtent une grande importance dans l'histoire de notre littérature. C'est là que fleurissait l'activité littéraire, et la plus grande partie des richesses que nous possédons, les manuscrits des IX^e et X^e siècles, y furent créés. C'est là, également, que l'on assista à la naissance et au développement d'une école littéraire, éclos sur le sol national, qui élabora sa grammaire propre, perfectionna la langue et inspira une littérature nouvelle. L'énergie créatrice des Géorgiens se développa à ce point dans ces monastères qu'elle franchit, telle un torrent sortant de son lit, les limites de la Tao-Klardjéthie pour se répandre en Asie Mineure, atteignant la péninsule d'Athos et y créant un nouveau centre culturel, le monastère d'Iviron, dont le cercle de savants et d'écrivains représentait un rameau du grand arbre monastique de Tao-Klardjéthie. Ce monastère du Mont Athos fut dès l'origine nourri des traditions issues de Tao-Klardjéthie », écrit C. Kékélidzé³¹.

Mais la Tao-Klardjéthie ne fut pas seulement un centre culturel; elle devint aussi le centre politique d'unification de la Géorgie, sous l'impulsion de la dynastie des Bagratides.

La Géorgie était à l'époque divisée en plusieurs parties indépendantes. Aux confins orientaux du pays s'était créé l'état de Kakhéthie, dont les gouvernants portaient le titre de Khorepiscopos (Régent).

Quelque temps auparavant s'était constitué en Géorgie occidentale le royaume d'Abkhazie. Son fondateur avait été Léon Eristavi, qui jouait précédemment en Abkhazie le rôle de gouverneur de Byzance. Mais celle-ci étant affaiblie par l'iconoclasme, Léon Eristavi en profita, avec l'aide des

³¹ C. Kekelidzé, *Histoire de la littérature géorgienne*, t. I, 1960, p. 97.

Khazares pour se proclamer roi de l'Abkhazie indépendante (746-791), avec Koutaïssi comme capitale.

La Géorgie du Sud, comme on l'a vu, appartenait à Achot Curopalate et à ses descendants.

Les émirs des Arabes, installés à Tbilissi, voulaient se libérer du khalifat de Bagdad et fonder un émirat indépendant; ils réalisèrent ce projet quand s'affaiblit la puissance de Bagdad.

En Arménie, au sud de la Géorgie, apparaissent quelques principautés. Au IX^e siècle l'un de ces princes, possesseur de la province d'Ararat, Achot le Bagratide (885-890) devient — avec le consentement du calife de Bagdad et de l'Empereur de Byzance — roi d'Arménie. Les Arméniens aussi tentent d'agrandir leur pays aux dépens de leurs voisins. Ainsi, chacun de ces états désirant s'agrandir et unifier le pays sous sa domination, il s'ensuit une lutte qui se prolongera deux siècles durant³².

C'est le Khorepiscopos de Kakhéthie qui prend momentanément le dessus, mais les rois d'Abkhazie acquièrent par la suite une grande puissance, sans toutefois parvenir à la réunification de la Géorgie, but qui est finalement atteint par les Bagratides de Tao-Klardjéthie. Cela s'explique d'abord par leur énergie et leur clairvoyance, ensuite par le degré de culture, auquel parvient la Tao-Klardjéthie aux IX^e et X^e siècles.

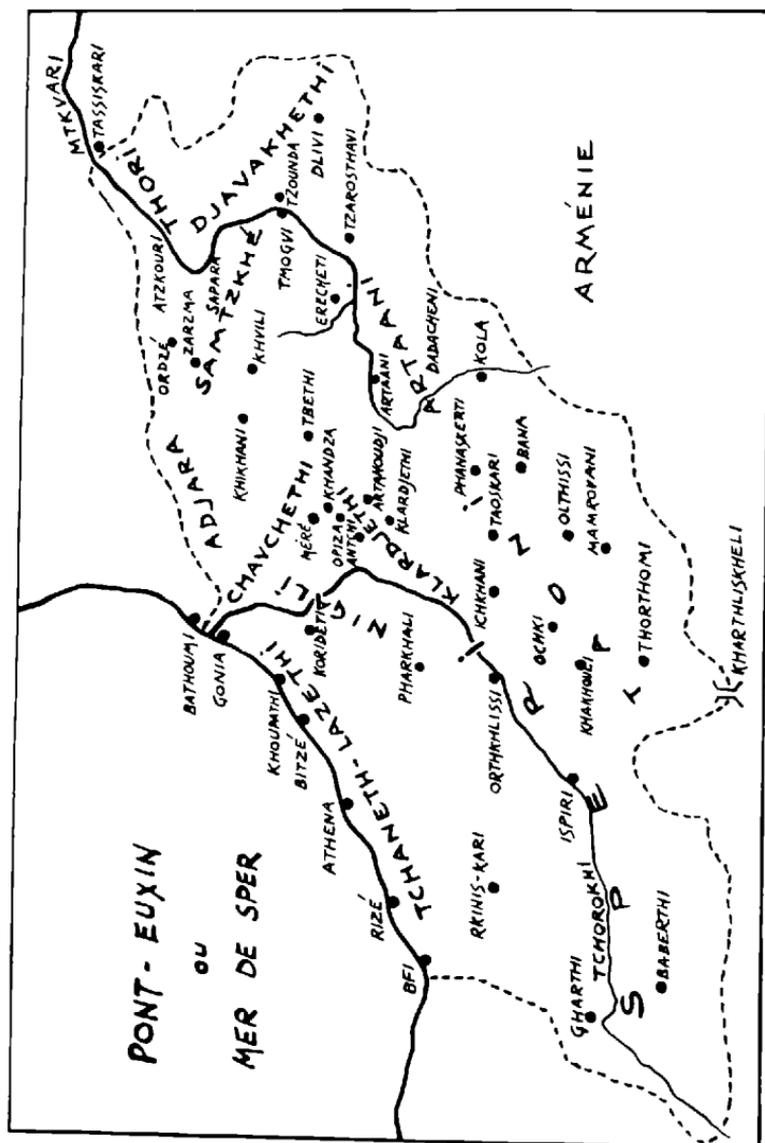
Les Bagratides de Tao-Klardjéthie appartenaient à la nombreuse descendance d'Achot le Grand Curopalate où l'on distingue deux branches. La première est celle des « rois » de Klardji, issus d'Artanoudji. Si nous nous penchons sur l'origine des ancêtres des derniers rois de Klardjéthie, nous voyons que les membres de cette branche se nomment précisément « artanoudjiens ». En outre, eux seuls pouvaient porter le titre de « mamphali »³³.

À la deuxième branche appartenaient les rois « taotiens » dont le représentant le plus illustre fut David Curopalate († 1001). Cette branche, reconnue comme branche principale, comprenait les descendants de Bagrat Curopalate, lui-même fils d'Achot I^{er} Curopalate. Les membres de cette branche avaient acquis le droit de royauté : Adarnasé (888-923), David Curopalate (923-937), Bagrat Regvéni (937-994) et le roi des rois Gourguen (994-1008).

David le Grand Curopalate fut célèbre, tant en Géorgie qu'en Arménie, à Byzance et chez les Arabes, par sa puissance et ses hautes qualités intellectuelles et morales. Tous les historiens de l'époque le mentionnent avec force éloges; le chroniqueur arménien Asoghik rapporte qu'on lui doit

³² I. Džavakhišvili, *Histoire*, t. II, p. 91.

³³ Id., p. 110-111.



La Meskhétie (Géorgie méridionale), VIII-X siècles.

« la paix et la prospérité : il avait vaincu les états voisins, dont tous les souverains l'avaient reconnu comme leur suzerain »³⁴. Sauf le sud du Tao (qui lui revenait par héritage, le nord appartenant au roi des rois Gourguen) David reçut de l'empereur de Byzance un grand nombre de territoires en récompense de la victoire remportée par lui sur Bardas Scléros (977). Ces possessions étaient : Kelassouri, Tchortnaïri, Karini, Basiani, les forteresses de Sevoutch, Harki et Ahahouni³⁵. Doné d'une volonté de fer, guerrier magnifique, homme intelligent et sage politique, David le Grand conquiert l'estime générale et vit son nom glorifié partout. Il s'efforça sans répit d'élargir les frontières de son royaume. Dès qu'une circonstance favorable le lui permettait, il arrachait aux émirs musulmans les territoires qu'ils avaient occupés pour les peupler de Géorgiens et d'Arméniens. Mais le plus grand acte politique de son règne fut l'unification de la Géorgie. Étant sans enfant, il adopta comme héritier un proche parent, Bagrat, fils du roi des rois Gourguen et petit-fils du roi Ghiorghi d'Abkhazie.

Le trône d'Abkhazie était à l'époque occupé par l'oncle de Bagrat, Théodose, aveugle et débile et incapable de veiller aux affaires du royaume. Si Bagrat obtenait le trône d'Abkhazie, il devenait alors roi de tous les territoires de la Géorgie unifiée, (à l'exception, toutefois, d'une partie de la Kakhéthie et de l'Héréthie). C'est précisément ce qui advint. A la réalisation de ce projet contribua fortement un célèbre homme d'état géorgien : Jean Marouchidzé. Grâce à David Curopalate, et sous sa direction, Bagrat III devint en 978 roi de toute la Géorgie (avec Koutaïssi comme capitale, Tbilissi étant encore aux mains de l'émir des Arabes).

La dynastie des Bagratides réunit ensuite à ces territoires la Kakhéthie et l'Héréthie puis, sous le règne de David le Constructeur (1089-1125), Tbilissi, qui redevient capitale de la Géorgie, après que les Arabes en eussent été chassés et l'émirat aboli (1122).

On sait que la deuxième moitié du XI^e siècle est l'époque qui voit la grande migration des Turcs-Seldjoucides aux confins du Caucase et vers l'Anatolie. La marée des Turcs déferle sur les frontières de la Géorgie. En 1080, la ville de Kars est conquise ; peu avant était tombée l'ancienne capitale d'Arménie, Ani.

L'invasion turque est arrêtée en Géorgie : les hordes arrivées au Tao jusqu'à Basiani et au mont Carniphor se heurtent en 1116 aux troupes de

³⁴ Asoghik, *Histoire du Monde*, p. 275 (traduction française, Paris, 1883-1917); Aristakes Lastivert, *Histoire*, éd. Tbilissi, 1912, p. 3.

³⁵ I. Džavakhišvili, *Histoire*, t. II, p. 126.

David le Constructeur, qui leur fait subir une sévère défaite. En 1121, après la célèbre bataille de Did-Gori (400.000 Turcs sont vaincus par 60.000 guerriers du roi David)³⁶, la puissance des Turcs-Seldjoucides est brisée. En 1123, David nettoie les provinces de Djavakhéthie et de Kola (en Meskhéthie) ainsi que Basiani et Carniphor; la même année, la région d'Ani est réunie à la Géorgie.

La puissance géorgienne s'étend alors jusqu'aux districts turcs : les émirats de Karnou (Erzroum) et d'Esinki (Erdzidjan) deviennent vassaux de la Géorgie. 1206 voit l'annexion de l'émirat de Kars, avec le canton de Carniphor (cet acte revêt une grande importance : c'était là le dernier rempart turc au Caucase du sud-ouest). Lorsque l'armée géorgienne entre dans Kars, en 1206, la reine Thamar, accompagnée du prince héritier Georges Lacha, s'y rend en personne pour régler les questions touchant la ville et toute la contrée.

A l'époque de la Reine Thamar (fin du XII^e et début du XIII^e siècle) les frontières de la Géorgie comprennent tout le Caucase et les provinces limitrophes d'Iran et d'Anatolie.

Par la suite, les invasions mongoles et les expéditions dévastatrices de Timour-Leng vont briser la puissance géorgienne. Les grands seigneurs féodaux reprennent le mouvement de séparatisme politique arrêté sous le règne de David III. La Géorgie est divisée en trois royaumes : Karthlie, Kakhéthie, Iméréthie, et en principautés : Gourie, Megrélie, Abkhazie, Svanéthie et Samtskhé (Meskhéthie) dont fait partie la Tao-Klardjéthie. A partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle, cette dernière principauté est gouvernée par des princes devenus semi-indépendants de la famille des Djakéli, plus tard Atabeghs. Les territoires de la principauté de Samtskhé-Saathabago comprennent une partie de Lazique (sauf Trézibonde), Tao-Klardjéthie, Chavchéthie, Djavakhéthie et la ville d'Artahan.

Profitant de la faiblesse de l'état géorgien, les Turcs-Osmanlis lancent de grandes attaques. En 1543, l'armée turque envahit le sud du Saumtskhé et dévaste le Tao. Lors de la grande bataille de Qaragaq les Géorgiens font subir une terrible défaite aux Turcs mais, deux ans plus tard, en 1545, le sultan de Turquie envahit avec une importante armée la région de Basiani et remporte une victoire qui règle le sort de la Meskhéthie. En 1550, les Turcs occupent toute la région du Tao, en 1552 Artahan-Kola, jusqu'à la chaîne de Klardjéthie-Chavchéthie-Arsiani, et s'emparent de toute la Meskhéthie. Cette province n'est réunie au territoire géorgien que bien plus tard, lors des guerres menées contre la Turquie par les Russes en

³⁶ M. Defremery, *Fragments des géographes et historiens arabo-persans inédits relatifs aux anciens peuples du Caucase*, Paris, 1924, p. 478-480, 484-486.

1828-29 et 1877-78. La Meskhéthie est incorporée dans les districts administratifs que les Russes ont établis : Bathoumi, Artvin, Olthïs et Ardahan.

Après la première guerre mondiale, les Turcs réoccupent en 1918 et 1921 la plus grande partie de Meskhéthie. Ainsi la Tao-Klardjéthie se trouve-t-elle de nos jours en territoire turc.

**

Nous avons dit, au début de cette étude, que les péripéties traversées par la Géorgie du Sud n'ont jamais reçu d'éclaircissement véridique. Dans la littérature historique des XIX^e et XX^e siècles se propage l'opinion erronée, selon laquelle la majeure partie de la Tao-Klardjéthie et le sud de la Karthlie faisaient historiquement partie de l'Arménie et que ce n'est qu'au VIII^e siècle que ces territoires furent conquis par la Géorgie et « géorgianisés ».

Cette conception communément admise par l'école des Mekhitaristes, s'est peu à peu répandue dans les milieux arménisants d'Europe.

Le premier arménologue européen connu, Vivien de Saint-Martin, fit connaître à l'Europe le passé de l'Arménie, à travers son ouvrage : « Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie » (1811-1819). D'un seul trait de plume, il attribuait à l'Arménie toute la vallée du Tchorokhi, toute la vallée du Haut-Mtkvari, la Meskhéthie et toute la Karthlie méridionale. Sur la base de cette fausse idée, le cartographe H. Kiepert publie une carte historique connue, sur laquelle les frontières de l'Arménie figurent selon ces indications.

Suivant l'exemple du professeur Kiepert, on publie encore de nos jours des cartes historiques du monde avec une frontière arméno-géorgienne complètement fautive, ce qui ne facilite guère l'étude de l'histoire de ces deux nations et des peuples voisins. Cette opinion erronée fut partagée au XX^e siècle par J. Marquart³⁷ et H. Hübschmann³⁸. D'après Hübschmann, toute la basse Karthlie et les provinces de Meskhéthie (Djavakhéthie, Artahan, Klardjéthie, Taoni et Speri) auraient été incluses dans les frontières arméniennes à l'époque de la fondation d'un état arménien indépendant (II^e siècle avant J.-C.) et ce n'est qu'au IV^e siècle après J.-C., après la décadence de l'Arménie et sa division en deux états, que les Géorgiens auraient acquis la basse Karthlie et une partie des provinces de Meskhéthie (Djavakhéthie, Artahan et Klardjéthie), et le restant (Taoni et Speri) au VIII^e siècle seulement.

³⁷ J. Marquart, *Eranšahr nach der Geographic des ps. Moses Chorenacci*, Abhandlungen der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Phil. Hist. Klasse, N. Folge, Band 2, Berlin, 1901.

³⁸ H. Hübschmann, *Die altarmenischen Ortsnamen, mit Beiträgen zur historischen Topographie Armeniens*, 1904.

Dans la déformation de la réalité historique sur les frontières arméno-géorgiennes, une grande part revient aussi à l'académicien N. Marr. Nul n'ignore que celui-ci a été considéré comme une autorité incontestée en matière d'histoire des peuples du Caucase. Ces conceptions ont donc naturellement recueilli une large audience auprès des historiens européens et russes.

Afin de soutenir sa thèse, selon laquelle la population originelle géorgienne de Tao-Klardjéthie a été remplacée par une population arménienne et la domination de l'Arménie s'est prolongée jusqu'au VIII^e siècle, Marr cite le nom d'*Artanoudj*, qu'il a relevé dans la version arabe de la vie de Grégoire de Parthe, et mentionné dans cette version comme résidence des *pitiakehes*, faisant partie du royaume d'Arménie de l'époque du roi Trdat (début du IV^e siècle). Or, nous savons qu'*Artanoudji* était le centre principal de Klardjéthie. N. Marr en conclut que la Klardjéthie faisait partie de l'Arménie.

Mais la thèse de Marr repose sur une fausse interprétation. Le professeur G. Garitte³⁹ a découvert la première source, la version grecque dont il a été fait une traduction arabe de la « Vie de Grégoire ». Cette première version mentionne non pas *Artanoudji* (comme l'indique Marr) mais une toute autre province *Arzanene*. Le professeur Adontz⁴⁰ également, à qui il a été donné de voir les photographies des manuscrits, a corrigé l'interprétation de Marr : d'après Adontz, ce nom est écrit *Arzanoukh* ou *Arzanokh*, écriture déformée du nom géographique *Arzanen*.

Nous devons mentionner aussi une grave erreur, de caractère anachronique, de N. Marr : *Artanoudji* n'existait pas en tant que centre au début du IV^e siècle, car elle ne fut fondée que dans la deuxième moitié du V^e. C'est Thouharisi qui était à l'époque le centre de Klardjéthie. Marr cite encore⁴¹ la chronique de Mamikonian concernant le VII^e siècle dans laquelle seraient, selon Marr, mentionnées les mouvements migrateurs des Arméniens vers la Tao-Klardjéthie⁴². P. Ingorokva, analysant cette même chronique indique que l'auteur n'a rien dit de tel. Bien au contraire, il ressort du texte d'Ioanné Mamikonian que la Klardjéthie, au VIII^e siècle, représentait bien la contrée des Géorgiens. N. Marr donnait du texte en question une expli-

³⁹ G. Garitte, *Documents pour l'étude du livre d'Agathange* (Studi et Testi, 127). Vatican, 1946, p. 200-202, 314-349.

⁴⁰ N. Adontz, *L'Arménie à l'époque de Justinica*, p. 293.

⁴¹ N. Marr, *Arkaoun, mongolskoe nazvanje kristian v sciazj s voprosom of armianakh khalkedonitakh*, 1905, p. 16-17, 6, 22.

⁴² N. Marr, *op. cit.*, p. 11-111.

cation parfaitement tendacieuse, de même que, sous la plume, *Arzanen* s'était transformé en *Artanoudji*⁴³.

Il convient de signaler maintenant les principaux documents qui ont servi de base aux arménologues européens pour attribuer aux Arméniens, à des époques déterminées, d'antiques parties historiquement géorgiennes.

Le document principal pour prouver que la Tao-Klardjéthie se trouvait autrefois dans les frontières de l'Arménie est la Géographie de Claudius Ptolémée⁴⁴, dans laquelle figurent parmi les provinces faisant partie de l'Arménie au II^e s. de notre ère, celle de *Katarz*, *Katarzene*. Le professeur Kiepert émet l'opinion que cette dénomination est déformée et doit s'écrire *Kalarz*, *Kalarzene* et que celle-ci est l'équivalent de Klardjéthie. C'est pourquoi son atlas du monde antique inclut la Klardjéthie dans le territoire arménien. Cette opinion de Kiepert fut facilement admise par les autres arménologues, Hübschmann, Marquart et Marr. L'assimilation de *Kalarzene* à *Klardjéthie* était tout de même trop artificielle! Le professeur Adontz, le premier, l'avait mise en doute⁴⁵.

Nombre de savants, cependant, notèrent que le nom de la province arménienne *Katarz-Katarzene* indiqué par Ptolémée s'identifiait justement avec les dénominations *Katarza-(Katarza-ni)* que l'on trouve dans les textes ourartéens⁴⁶. En foi de quoi un arménologue connu, l'académicien Gr. Gaphanzian, pouvait déclarer erronée l'hypothèse selon laquelle la province arménienne « *Katarzene* » mentionnée par Ptolémée était la Klardjéthie⁴⁷.

« Pour établir une conclusion définitive à propos de cette question, écrit P. Ingorokva⁴⁸, essayons d'analyser cette mention de Ptolémée, puisque ce texte passe pour être fondamental, servant de base à Kiepert et Hübschmann pour en déduire que la Klardjéthie était dans l'antiquité une contrée arménienne. » Et Ingorokva, étudiant ce texte en détail, poursuit : « Dans la Géographie de Ptolémée sont énumérées sept contrées situées dans les vallées de l'Euphrate, de l'Arax et du Kour. Le *Katarzene* ne pouvait donc, en aucun cas être la Klardjéthie, celle-ci n'étant dans aucune des trois vallées en question, mais dans une toute autre région, la vallée du Tehorokhi, dont Ptolémée ne dit mot.

⁴³ P. Ingorokva, *op. cit.*, p. 406. Les Arméniens chalcédonites persécutés par les Arméniens monophysites cherchaient le refuge en Tao-Klardjéthie géorgienne.

⁴⁴ Cl. Ptolémée, *Geographia*, I. V, ch. XII, § 9.

⁴⁵ N. Adontz, *Dionisi Frakiiski i armianskije tolkovateli*, p. CLXXII.

⁴⁶ B. Piotrovski, *Istoria i Kultura Ourartou*, p. 66, 77, 1944.

⁴⁷ Gr. Gaphanzian, *Istoriiko-linguističeskoe značenie toponimiki drevnej Armenii*, p. 19, 1940.

⁴⁸ P. Ingorokva, *op. cit.*, p. 428-430.

D'autre-part, toujours d'après les indications de Ptolémée, le *Katarzene* se trouvait près des montagnes *Mosxi* au-dessus de l'endroit dénommé *Boxa* (*Boxha* — id. Bolkhar) habitée par les tribus *Boxa*. Ce n'est donc pas la Klardjéthie, qui n'est pas située près des montagnes *Mosxi*; de plus, elle n'est pas voisine du territoire de *Boxa* (entre les deux se trouve un ensemble d'autres territoires). Enfin, la Klardjéthie n'est pas au-dessus, mais au-dessous du territoire de *Boxa* ⁴⁹.

Katarzene, mentionné dans la Géographie de Ptolémée, doit être cherchée non pas dans la vallée du Tehorokhi, mais dans le cours supérieur de l'Euphrate oriental, dans la zone des montagnes de *Bingueli*, puisque ce territoire se trouve précisément au-dessus de *Boxa*, près des montagnes de *Mosxi* ⁵⁰.

J. Marquart, à l'idée erronée qu'il avait admise et selon laquelle *Katarzene* mentionné par Ptolémée est la Klardjéthie, ajoute encore : « Nous savons que la Géographie de Strabon indique, parmi les régions constituant le territoire arménien au II^e siècle un pays dénommé *Xorzene* » ⁵¹, et il émet l'hypothèse suivante : 1) Les versions connues de la Géographie de Strabon doivent comporter une orthographe estropiée; l'original comportait probablement *Xo(l)arzene* et non *Xorzenc*. 2) *Xo(l)arzene* est probablement le *Katar-zene* mentionné dans la Géographie de Ptolémée, écriture également déformée: l'original de Ptolémée devait indiquer *Ka(l)arzene* ou *Ko(l)arzene* ⁵². 3) Le *Xorzenc-Xo(l)arzene* de Strabon et le *Ka(l)arzene* de Ptolémée sont certainement la Klardjéthie.

D'après P. Ingorokva, les suppositions de Marquart sont fausses. « Il faut d'abord reconnaître, qu'il n'existe aucun original de la Géographie de Strabon où l'on puisse lire une seule fois *Xo(l)arzene* ou *Ka(l)arzene*. Dans tous les originaux l'on trouve : *Xorzenc*. De la même façon il n'existe pas un manuscrit de la Géographie de Ptolémée où l'on puisse trouver *Ka(l)arzene* ou *Xo(l)arzene*. On ne peut rien prouver avec de telles transformations ou 'restitutions' de noms. Nous avons plutôt affaire ici à des dons de voyance qu'à une argumentation scientifique », dit Ingorokva.

La Géographie de Strabon, où sont décrites les frontières de Géorgie et d'Arménie témoigne elle-même de ce que *Xorzenc* n'est pas et ne peut pas être la Klardjéthie.

⁴⁹ I. Džavakhišvili, *Introduction à l'histoire de la nation géorgienne*, p. 261, Tbilissi, 1950.

⁵⁰ P. Ingorokva, *op. cit.*, p. 430.

⁵¹ Strabon, *Geographia*, l. XI, ch. XIV, § 5, 47.

⁵² J. Marquart, *op. cit.*, p. 116, 168-169.

a) D'après les indications de Strabon⁵³, la vallée du Tehorokhi, Tao inclus (jusqu'à la ville d'Idé ou Idesa) était incluse dans les frontières d'Ibérie et Colchide. (Idé ou Idesa se trouve dans le Tao, dans la vallée supérieure du fleuve Olhisi, affluent du Tehorokhi). La Klardjéthie s'étendait au nord du Tao et c'est pourquoi il est impossible qu'elle se soit trouvée dans les frontières de l'Arménie⁵⁴.

b) Toujours d'après Strabon, la frontière entre l'Arménie et l'Ibérie suivait la chaîne de Moszi, et la Klardjéthie, située au nord de cette chaîne, ne pouvait donc se trouver en territoire arménien.

En réalité, le *Xorzene* mentionné par Strabon est loin d'être un pays inconnu; il est souvent mentionné dans les anciens documents arméniens et grecs et se trouvait à la source du fleuve Gaïli (affluent de l'Euphrate) dans le secteur de la ville de Coloberdi. Les provinces de *Kariani*, *Deschani* *Akilisen*, région d'Antitavros (Mudzuri) mentionnées par Strabon se trouvaient toutes dans la vallée de l'Euphrate, ainsi que *Xorzene*⁵⁵.

Nous voyons donc qu'il n'y avait aucune nécessité de transformer en *Ka(l)arzene* le *Xorzene* de Strabon, ce dernier pays existant réellement sous cette dénomination et n'ayant rien de commun avec la Klardjéthie.

C'est également grâce à une fausse interprétation d'autres indications de Strabon⁵⁶ que l'on attribue le Tao et le Spéri à l'Arménie, au début du Moyen-Âge et même au II^e siècle avant J.-C. Strabon, comme on le sait, note que l'Arménie a annexé au II^e siècle les versants du Mont *Parihedros* ou *Pariadres*. Kiepert, Hübschmann et Marquart considèrent qu'il s'agit là du Mont *Parkhali* touchant au sud-ouest au Tao et au Spéri, et concluent que ces deux pays, se trouvant sur le versant du Mont *Parihedros*, étaient donc annexés par l'Arménie. Mais il a été prouvé par la suite que Strabon parle de la chaîne du Mont *Parkhali* ou *Parkhari* sous le nom de *Mont Skydisés* et non de *Parihedros*⁵⁷.

En ce qui concerne le Mont *Parihedros*, il ressort de la comparaison des textes de Strabon et d'un autre auteur de l'antiquité, Apollodore, que la frontière entre la Géorgie et l'Arménie passait, au II^e siècle av. J.-C. (après la conquête par l'Arménie des versants du Mont *Parihedros*) par le fleuve Arax⁵⁸. Le Mont *Parihedros* est donc situé au sud, dans la zone des sources de l'Arax; ce nom *Parihedros* correspond par conséquent par-

⁵³ Strabon, *Geographia*, XI, 2, 17-18, I, 3, 21 (SC, I, p. 137-138, 98).

⁵⁴ P. Ingorokva, *op. cit.*, p. 432-433; I. Džavakhišvili, *op. cit.*, p. 260-261.

⁵⁵ P. Ingorokva, *op. cit.*, p. 433.

⁵⁶ Strabon, *Geographia*, l. XI, ch. XIV, § 5 (SC, I, p. 155).

⁵⁷ P. Ingorokva, *op. cit.*, p. 486.

⁵⁸ Strabon, SC, I, p. 98.

faitement à cette contrée, se trouvant à l'ouest dans le voisinage des régions montagneuses des *Aklissena*, *Karin-Derdjani*, limitrophe au sud de la province *Xorzene*, mentionnée par Strabon et constituant le prolongement direct des régions montagneuses du Parihedros⁵⁹.

P. Ingorokva cite encore différents documents de source arménienne (Moïse de Korène, Faustus de Byzance) et des textes de la Géographie de Strabon, selon lesquels il apparaît nettement que le Bas-Tao a toujours constitué une partie intégrante de la Géorgie. Mais, en même temps, il ressort de l'étude de ces documents que le Haut-Tao a été lié à l'Arménie du IV^e au VIII^e siècle.

Les sources géorgiennes mentionnent toutes, systématiquement la Tao-Klardjéthie comme l'une des parties fondamentales de la Géorgie, ethniquement et politiquement liée à elle. Ainsi en est-il question dans les chroniques géorgiennes, dans les ouvrages de Basile Zarzneli et dans maints autres documents.

« Si la Tao-Klardjéthie avait été séparée de la Géorgie durant plusieurs siècles (jusqu'à l'époque de Grégoire de Kandztha), écrit P. Ingorokva⁶⁰, comment se fait-il alors qu'on n'en trouve aucune indication, aucune réminiscence, aucune trace enfin dans les documents historiques géorgiens, alors que, dans d'autres cas, il est toujours fait mention de telle ou telle partie du territoire géorgien séparé de la mère-patrie? »

« Il est évidemment incroyable qu'un événement de telle importance n'ait été mentionné nulle part. D'autre-part, l'étude de maintes sources historiques des plus sérieuses, indique que la Klardjéthie a toujours constitué pour l'Arménie un pays étranger. Aucun document arménien n'indique la Klardjéthie comme ayant joué un rôle quelconque dans l'histoire de l'Arménie, et il n'est jamais fait mention d'un promoteur social ou politique arménien de Klardjéthie. Aucune de ces sources ne signale Artanoudji (capitale de la Klardjéthie), ni Akhisa, ni Phortha, ni Antehi, ni les édifices religieux d'Opiza, Khandztha, Parekhni, Chatberthi, Méré, Daba, et tant d'autres. Comment cela peut-il se concevoir, si la Klardjéthie avait réellement été incluse dans les frontières de l'Arménie — non pas durant un court moment, mais pendant, paraît-il, près de dix siècles? »

La même observation peut être faite au sujet du Tao, continue Ingorokva⁶¹. Nul document historique arménien ne mentionne les cantons du Bas-Tao, comme faisant partie du territoire arménien, comme par exemple Taos-Kari, Bana, Phanaskerti, Olthisi, Kalmahi, Ochki, Iekhiani, Hahouli

⁵⁹ P. Ingorokva, *op. cit.*, p. 487; I. Džavakhišvili, *op. cit.*, p. 259-260.

⁶⁰ P. Ingorokva, *op. cit.*, p. 418.

⁶¹ Id., p. 497.

et Mamrovani. L'Arménie, durant la période des IV^e et VIII^e siècles, ne comprenait que le Haut-Tao. Les documents historiques arméniens⁶² de l'époque s'étendant jusqu'au VIII^e siècle, mentionnent fréquemment les cantons du Haut-Tao comme liés à l'histoire de l'Arménie, mais aucun de ces documents ne parle des cantons mentionnés plus haut.

On trouve également, dans les sources d'origine arménienne, une nomenclature des évêchés compris dans les limites du territoire arménien des V^e et VIII^e siècles (années 451, 506, 555, 606-607, 644 et 726). Mais aucune nomenclature ne mentionne les évêchés de Klardjéthie, ni ceux de Djavakhétie et du Sauntskhé. C'est aussi l'un des arguments qui permettent de conclure que la Tao-Klardjéthie, au début du Moyen-Âge aussi, constituait une partie intégrante de la Géorgie.

Quant au Haut-Speri, il fut lié à l'Arménie à la même époque que le Haut-Tao. À la fin du IV^e siècle (387) lors de la division en deux parties de l'Arménie, la région du Speri qui y était attachée fut adjointe à Byzance, la royauté abolie, et avec d'autres districts arméniens, cette contrée fut transformée en province byzantine.

À partir du IX^e siècle, le royaume de Géorgie étend son influence sur toutes les régions riveraines du Tchorokhi et reprend alors possession de ses anciennes provinces, le Haut-Tao et le Haut-Speri.

K. SALIA.

⁶² Faustus de Byzance, Lazare de Pharbe, Moïse de Khorène, etc...

UN BILAN DE L'ÉTUDE DE L'ARCHITECTURE GÉORGIENNE PALÉOCHRÉTIENNE *

Il y a déjà plus d'un siècle que l'architecture géorgienne du Moyen Âge a attiré l'attention de la science européenne. A cette époque, les premiers renseignements sur les monuments d'architecture géorgienne étaient très insuffisants pour que l'on pût se faire une idée exacte de leur caractère, de leur valeur artistique, et à plus forte raison pour déterminer leur place dans le développement général de l'art médiéval. Pendant presque tout le XIX^e siècle, l'accumulation et l'étude des données sur l'architecture géorgienne ancienne eurent un caractère passager et ne furent nullement systématiques, ou bien encore se bornèrent à la description et à l'examen de certains monuments, qui n'étaient que géographiquement liés les uns aux autres. Les rares tentatives de généralisation à partir de ces matériaux, généralisations où apparaissaient parfois des observations justes, ne présentèrent pour la plupart qu'un tableau complètement faux; cela s'explique tout d'abord par l'étude insuffisante des faits, ensuite par le niveau même de la science de l'histoire de l'art au XIX^e siècle.

Les savants avaient peu à peu fini par considérer l'art géorgien comme un des reflets de l'art byzantin, sans prendre en considération son caractère spécifique. Ce n'est qu'après la révolution de 1917 que l'on procéda d'après un plan rigoureux à une étude suivie et méthodique de l'art géorgien, à l'interprétation de son développement du point de vue des problèmes de l'histoire de l'art. De cette époque date le changement de conception sur l'origine de l'art chrétien (auquel se rattache aussi l'art géorgien) et sur son développement au cours des premiers siècles de notre ère. Au début du XX^e siècle, l'attention se porta sur l'apport de la culture chrétienne des peuples d'Asie et d'Afrique au développement de l'art de Byzance, jusqu'alors considérée comme unique inspiratrice de la culture et de l'art de tout l'Orient chrétien.

Pour établir un tableau authentique de l'évolution de l'art du Moyen Âge en Europe et en Asie Mineure, pour résoudre maints problèmes obscurs sur l'histoire de l'art, il est devenu nécessaire d'étudier soigneusement l'art de différents peuples dont la vie spirituelle fut très intense au Moyen Âge. Il va sans dire que la Géorgie, déjà étroitement liée — à la veille

* Communication faite par le professeur V. V. BÉRIDZÉ au XXV^e Congrès International des Orientalistes à Moscou, 1960.

de notre ère — au monde méditerranéen et aux pays de l'Asie Mineure par des rapports politiques et culturels, et qui fut des premières, dans la première moitié du IV^e siècle, à adopter le christianisme comme religion officielle, pouvait à bien des égards fournir des matériaux importants.

Une certaine contribution à la révélation de la place qu'occupe l'architecture transeucasienne dans le développement général de l'architecture médiévale a été apportée par l'ouvrage de Strygowski sur l'architecture arménienne¹. Mais d'une part Strygowski avançait une théorie et des schémas de développement trop audacieux que ne confirmaient pas les faits, d'autre part il niait complètement le rôle particulier de la Géorgie, dont il ne connaissait que fort superficiellement l'architecture.

Il n'y a guère plus de 40 ans, lorsque furent créés à l'Université de Tbilissi une chaire et un cabinet pour l'étude de l'art, qu'on se consacra à de vastes recherches sur l'histoire de l'art géorgien. L'une des tâches principales fut la définition de la place de cet art dans le développement général de l'art chrétien du Moyen Âge et la reconstitution de son caractère national spécifique.

Cette étude fut fondée sur une méthode nouvelle, selon laquelle on considérait l'art géorgien comme un ensemble organique dont le développement régulier avait été étroitement lié au pays et à son peuple, à ses besoins, à sa situation économique, sociale et culturelle. Car il est hors de doute que l'art de chaque peuple ne peut être expliqué et compris seulement par des influences et des emprunts : l'art d'un peuple qui s'est développé au cours de plusieurs millénaires ne peut être l'annexe d'un autre art.

Dès le début des travaux, l'étude fut strictement systématisée. La première place fut réservée à l'architecture qui, au Moyen Âge, occupait déjà une place prépondérante en Géorgie; comme dans les autres pays, les monuments de l'architecture religieuse géorgienne ont à l'époque médiévale plus d'importance que les constructions civiles, de plus ils sont mieux conservés. C'est d'après ces monuments que l'on réussit à relever les étapes essentielles du développement de l'architecture géorgienne.

Au début des années vingt, on ne pouvait guère parler de l'histoire de l'architecture de la Géorgie féodale, les monuments de cette époque étant encore très peu connus. Pourtant l'examen des constructions les plus anciennes de l'architecture chrétienne érigées en Géorgie au IV-V^e siècles, à l'époque de la naissance du féodalisme, permit de conclure qu'elles furent le résultat d'une longue évolution de l'architecture monumentale préchrétienne et d'anciennes traditions de l'art de construire.

Ces conclusions sont aujourd'hui étayées par les découvertes archéo-

¹ Strygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Bd. 1-2, Wien, 1918.

logiques de plusieurs monuments remarquables, mais, au début des recherches, on ne pouvait en juger que d'après quelques renseignements épars d'auteurs anciens. D'autre part, il a été prouvé que, par son origine, l'architecture monumentale géorgienne est étroitement liée à l'architecture populaire; ainsi, elle présente une grande parenté avec l'architecture des habitations rurales dont plusieurs modèles, décrits par Vitruve², et dont on trouve des homologues dans d'autres pays du Proche-Orient, se sont conservés jusqu'à nos jours.

En ce qui concerne les procédés et les formes de construction de l'architecture géorgienne, on a constaté que, dans les principales régions, toutes les constructions religieuses étaient revêtues de pierre taillée. Les récentes découvertes ont montré que l'usage de la pierre taillée remonte à l'époque préchrétienne. L'emploi des arcs, des piliers (et non pas des colonnes), des voûtes d'arêtes, des voûtes en berceau et des coupoles caractérise l'architecture géorgienne médiévale, dès ses débuts et pendant toute son existence³.

En ce qui concerne la composition des formes de construction, il a été démontré que la solution centrique était la plus traditionnelle; c'est en particulier là que l'on note l'influence de l'architecture populaire.

L'adoption du christianisme comme religion officielle et le début de l'édification de nouvelles constructions religieuses change l'état des choses. C'est alors qu'apparaît la basilique, nouveau type architectural, qui n'est pas originaire de Géorgie, mais est implanté par l'Église à l'imitation de constructions célèbres des lieux de la vie terrestre du Christ⁴.

Ces basiliques forment le groupe de monuments d'après lesquels on commença l'étude de l'architecture géorgienne du Moyen Âge. A l'époque, l'ancienne conception de l'origine commune et unique de la basilique chrétienne avait déjà perdu son sens, et son intérêt se voyait supplanté par celui que l'on portait aux basiliques de divers pays, édifices qui fournissaient de très riches renseignements, montrant toute la complexité de la genèse et la diversité des développements de ce thème. C'est là que l'on comprendra l'attention qui retinrent les basiliques géorgiennes⁵.

Les recherches montrèrent qu'en Géorgie aussi, l'on pouvait suivre une évolution indépendante du thème de la basilique. Les plus anciennes con-

² Voir les albums « Darbasi de Karthli » par G. Tchoubinachvili (édition de l'Académie des beaux-arts de Géorgie, 1923 et 1927). Plusieurs études sur Darbasi sont publiées par l'architecte L. Soumbadzé.

³ Il est intéressant de noter qu'on a découvert récemment en Géorgie une très belle voûte dans une tombe du II^e s. de notre ère.

⁴ G. N. Tchoubinachvili, *Sion de Bolnisi*, Tbilissi, 1941, p. 193.

⁵ *Ibid.*, p. 194.

structions religieuses constituent un singulier exemple du croisement du thème de la basilique avec la construction centrique traditionnelle. Dans les petites églises des IV-V^{es} siècles, le profil extérieur seul — une haute nef centrale avec un toit à deux pentes et des nefs latérales avec un toit à une pente — est emprunté à la basilique; l'axe longitudinal, avec suite de piliers, n'est pas encore nettement exprimé, aussi n'y a-t-il pas encore de vraie nef. On a l'impression que les architectes géorgiens n'avaient pas vu de véritables basiliques et qu'ils s'adaptaient difficilement à ce nouveau thème, qu'ils ne connaissaient que d'après quelques descriptions. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du V^e siècle, lorsque la nouvelle religion se répandit plus largement et que les constructeurs acquirent déjà une certaine expérience dans la construction des édifices religieux, qu'apparurent en Géorgie de véritables basiliques dont l'architecture se rapprochait des formes généralement admises. L'une des plus importantes, qui occupe une place considérable dans l'histoire de l'architecture géorgienne, est SION DE BOLNISSI, élevée dans les dernières décades du V^e siècle. Son examen, et celui d'autres constructions semblables du VI^e siècle, permet d'affirmer que les basiliques géorgiennes forment, avec celles de Syrie, de Mésopotamie, d'Arménie, d'Asie Mineure et de Byzance un groupe distinct où se manifestent de façon évidente les divergences de leur architecture d'avec les moyens artistiques et techniques des basiliques chrétiennes romaines et hellénistiques. Voûtes, piliers, arcs, trois nefs sous un toit à deux pentes communes, fenêtres pratiquées seulement dans les murs transversaux — voilà les éléments les plus caractéristiques de ce groupe. L'absence de narthex et la présence, dans plusieurs cas, de galeries le long des façades longitudinales, servant peut-être en même temps de narthex, est également typique. Les points communs que l'on retrouve dans les basiliques géorgiennes et celles des pays du Proche-Orient n'excluent guère la différence de leurs formes concrètes et des détails.

La Géorgie est un de ces pays où il apparaît à l'évidence que la construction des basiliques n'est pas limitée aux IV-VII^{es} siècles, première époque du christianisme dans ce pays. On continue d'en construire jusqu'à la fin du X^e siècle, mais elles occupent alors une place secondaire, reflétant la grande influence des normes d'édifices à coupole⁶. Ce sont habituellement des constructions d'une longueur modeste, le plus souvent avec deux paires de piliers, et dans plusieurs cas avec des voûtes en berceau au centre des nefs latérales perpendiculaires à l'axe longitudinal.

Enfin, il convient de noter qu'en Géorgie a été créé un type tout à fait spécifique d'église sans coupole, que le professeur Tchoubinachvili a

⁶ Ibid.

dénommé « basilique à trois églises ». De l'extérieur, ces églises ont l'aspect d'une basilique à trois nefs, mais à l'intérieur la nef centrale et les bas-côtés sont séparés par des parois. Ce type, répandu au début de l'ère chrétienne, ne possède pas en dehors de Géorgie de parallèles directs, bien que des motifs semblables apparaissent dans l'architecture de l'Europe occidentale, avant et pendant la période romane⁷.

Le thème de la basilique, importé en Géorgie, a beau subir un développement particulier, il ne peut cependant faire disparaître longtemps une autre tendance, liée aux anciennes traditions du Proche-Orient; dès le VI^e siècle déjà, nous assistons à d'intenses recherches pour une solution dans les formes de coupoles, aboutissant vers la fin du siècle à la création d'une œuvre dont la composition est d'une valeur artistiques exceptionnelle et qui détermine en même temps la ligne toute particulière du développement ultérieur de l'architecture géorgienne⁸. Il s'agit de l'église de Djvari (Sainte-Croix) à Mtskhéta (568/87-604). Mais, avant d'atteindre ce degré, l'architecture géorgienne doit passer par maintes étapes dans la recherche de solutions artistiques et techniques d'édification d'un temple assez vaste pour contenir un grand nombre de fidèles, et répondant par ses fonctions à des exigences croissantes.

Pour déterminer la tendance à laquelle obéissent les constructions avec coupole, il est d'une importance fondamentale de préciser que, dans les églises géorgiennes (certaines constructions postérieures sont des exceptions rares), la coupole repose sur un carré, et qu'à l'époque paléochrétienne seules les trompes sont utilisées en Géorgie, alors qu'à la même époque Byzance ne connaît que le pendentif. Plus fréquent devient le thème de la tétraconque qui, au cours de son évolution, passe de la solution élémentaire en simple quatre-feuilles (Dzveli Gavasi) au plan non encore définitivement coordonné, mais déjà compliqué de pièces supplémentaires (cathédrale de Ninotsminda, milieu du VI^e siècle), jusqu'à Djvari de Mtskhéta où, sur un plan tant technique qu'artistique, est atteinte une parfaite harmonie. Djvari de Mtskhéta⁹ — tétraconque à 4 pièces (une à chaque angle de l'édifice), liées à l'espace sous la coupole par quatre niches angulaires — est une œuvre originale de l'architecture géorgienne, qui n'a de parallèle qu'en Arménie. C'est justement à ce type de construction, dont la date d'érection fut faussement établie, qu'est liée l'interprétation exacte du développement de l'architecture géorgienne et de sa corrélation avec l'archi-

⁷ Sur les « basiliques à trois églises » voir les ouvrages : G. N. Tchoubinachvili, Histoire de l'art géorgien, t. 1, 1936; Architecture de Kakhetie, Tbilissi, 1959. Cf. J. Baltrusaitis, Églises cloisonnées en Orient et en Occident. P., 1941.

⁸ G. N. Tchoubinachvili, *ibid.*

⁹ G. N. Tchoubinachvili, Monuments de Djvari, Tbilissi, 1948.

teecture des pays voisins. Grâce à l'étude approfondie des monuments et des sources écrites, grâce à une confrontation stylistique scrupuleuse, on a réussi à déterminer les dates exactes de la construction d'une série de monuments qui, avec Djvari de Mtskhéta, ont formé une étape très importante du développement. L'examen d'autres monuments identiques à Djvari et de leurs liens avec d'autres types plus anciens de constructions à coupole est également d'une grande importance pour la reconstitution du développement organique de l'architecture géorgienne.

Le type de Djvari de Mtskhéta représente le bilan, nous dirons la synthèse de tout le développement précédent. Pourtant, jusqu'au VII^e siècle, l'architecture géorgienne à coupole passe encore par plusieurs stades. Le plus beau monument du stade suivant est l'église du village de Tsromi (premier tiers du VII^e siècle). Sa composition se distingue considérablement de celle de Djvari : la coupole ne repose pas sur des murs, mais sur quatre piliers. Il s'agit ici du type de croix inscrite avec une seule abside, l'abside d'autel. A Tsromi apparaissent pour la première fois dans leur forme définitive plusieurs éléments qui deviendront plus tard très fréquents : du côté ouest, des chœurs, qui aident beaucoup à la création d'un intérieur majestueux ; sur la façade est, des niches triangulaires, marquant la limite entre l'abside d'autel et les deux absides semi-circulaires avoisinantes. En dégageant le mur d'une masse superflue et en marquant sur la façade, à l'aide des niches, la partie la plus importante de l'église, l'architecte de Tsromi offre ainsi de nouvelles possibilités de composition et trouve la solution la plus rationnelle d'un problème qui se posait également en Syrie, où l'abside était enclose dans le mur rectiligne. Par son plan et sa structure, l'église de Tsromi est à l'origine du développement ultérieur de l'architecture géorgienne.

La troisième étape importante du développement de l'architecture avec coupole dans la première période du christianisme est représentée par les églises d'Ichkhani et de Banna : ce sont toujours des tétraconques, mais entourées d'un collatéral sur lequel s'ouvrent des absides en arcades supportées par des colonnes. Ce type de construction ne se développe complètement qu'en Géorgie et en Arménie. La confrontation d'Ichkhani, de Banna et des monuments arméniens du même type (Zvartnots) avec le temple de Bosra, où l'on avait découvert grâce aux fouilles de Crowfoot des absides similaires autour d'un espace central, montre à quel point peuvent être différents par leur structure des monuments dont les plans sont presque identiques. La présence de ce type de coupole dans les monuments géorgiens et arméniens, et son absence dans l'église de Bosra est le phénomène le plus important par lequel s'explique peut-être le fait que la construction des premiers est beaucoup plus compliquée.

A part les types principaux d'édifices à coupole, il en avait été élevé d'autres en Géorgie, moins importants, comme par exemple les églises du type croix libre. Certes, il ne suffit pas seulement de déterminer et de grouper les monuments. Pour montrer la véritable valeur et la maturité de l'architecture géorgienne, il était indispensable de prouver la présence à cette époque même de grands problèmes artistiques et d'un style complètement formé. Si la tâche principale de l'architecte de Sion de Bolnissi ou de la cathédrale de Ninotsminda était la création et la décoration d'un intérieur imposant, à partir de l'édification de Djvari apparaît nettement un nouveau problème, qui devient le plus typique pour toute la période suivante de l'existence de l'architecture géorgienne ancienne : celui de la façade, conçue comme une partie achevée du point de vue artistique, le problème de l'équilibre stylistique de l'intérieur et de l'extérieur du monument religieux, la détermination d'un système de décor de la façade. On sait bien que ce n'est pas une tâche qui se concevait de soi-même : les premiers monuments byzantins, qui en fait n'avaient pas de véritable façade, en sont autant de preuves.

Il est en même temps important de constater que la confrontation avec les monuments byzantins fait apparaître la différence et le développement indépendant de l'architecture géorgienne, non seulement dans les détails, mais aussi dans la solution générale du style. On peut affirmer que la symétrie, l'équilibre de la construction, la rigueur des formes et des détails, la grande réserve du décor, autrement dit l'« esprit classique » évident de Djvari, de Tsromi et d'autres monuments de l'époque les distinguent des monuments byzantins de la même période et surtout de Sainte-Sophie de Constantinople, où s'est incarné le plus nettement l'esprit de l'art byzantin.

Les recherches de ces dernières années nous ont aussi enrichis de découvertes de monuments de l'architecture civile et militaire du début de l'époque féodale. Mais les données qui nous sont fournies par les monuments religieux, restent toujours les plus complètes et les plus significatives pour la compréhension du processus essentiel du développement de l'architecture du Moyen-Âge. C'est pourquoi nous nous sommes bornés à leur examen.

V. V. BÉRDZÉ,

Académie des sciences,
Institut d'Histoire de l'art
géorgien, Tbilissi.

LES RÉSULTATS DES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES RÉCENTES EN GÉORGIE *

Des progrès remarquables ont été réalisés au cours des dernières vingt cinq années, dans les études archéologiques de la Géorgie.

Les résultats des récentes fouilles, qui ont permis la découverte de matériaux anciens considérables, éclairent sous un jour nouveau l'histoire de la culture matérielle des époques les plus reculées de l'histoire géorgienne et revêtent en outre une grande importance pour l'étude de l'histoire des pays voisins.

La brièveté de cette communication nous oblige à nous limiter aux problèmes essentiels de la vie des races et des peuples, qui habitaient jadis, les territoires de la Géorgie contemporaine.

L'un de ces problèmes, exploré avec succès par nos archéologues concerne l'histoire de la *métallurgie ancienne* et se rapporte aux découvertes des vestiges d'ateliers et d'anciennes fabrications métallurgiques. Depuis plusieurs années déjà, des études étaient consacrées aux habitations et aux tombes de l'époque du bronze et particulièrement à la période du bronze ancien, et d'une façon plus générale à la première apparition du métal.

L'étude de ces monuments, qui est liée aux questions de la naissance de la métallurgie ancienne et aux découvertes des plus anciens centres de production métallurgique, avait donné des résultats tout à fait remarquables, mais les découvertes, faites par l'expédition aux sources du Rioni l'ancien *Phâse* ou *Phâsis* (où, au cours de ces dernières années, ont été mis à jour des vestiges d'habitats de producteurs de métaux) ont dépassé toutes les espérances et ont permis d'étudier des anciennes mines et des produits de minerais ferreux (expédition de G. F. Gobedjichvili).

Parmi les matériaux découverts dans ces anciennes mines se trouvent plusieurs centaines d'outils de pierre de toutes sortes : marteaux, pics, enclumes et moules destinés à la production en série et au coulage de pièces et d'armes de bronze. Il est difficile d'évaluer la véritable portée de cette découverte; d'autant plus qu'on se trouve en présence d'une grande quantité d'objets de bronze avec alliages d'antimoine et de cuivre arsénifère.

* Communication du professeur A. M. Aphakidzé au XXV^e Congrès International des Orientalistes à Moscou, 1960, traduite par le colonel N. Tokhadzé.

Des fouilles d'habitats de la période énéolithique et du bronze ancien, mis à jour en Géorgie et au Caucase en général, se révèlent non moins fructueuses.

Les découvertes touchant aux cultures énéolithiques et du bronze ancien sont particulièrement intéressantes à l'heure actuelle, car il n'existait guère jusqu'à ce jour de matériaux de quelque importance de cette époque et c'est seulement grâce aux découvertes des dernières années qu'on est parvenu à disposer des matériaux extrêmement divers de l'époque énéolithique et de ceux de la période initiale de la métallurgie ancienne.

Des nombreux habitats énéolithiques ne différant guère entre eux ont été découverts en Géorgie Orientale; ces habitations occupent une surface rectangulaire ou légèrement arrondie, parfois même en forme de cercle. En plus de différentes sortes de céramiques, particulièrement intéressantes, on y trouve des objets métalliques : des demi-spirales, des petits couteaux, des kinjals plats, des épiugles d'aspects divers, des bracelets, des outils en forme de faucille, et surtout des moules en terre glaise pour coulée du métal.

L'étude de ces vestiges montre que parmi les produits métallurgiques de l'époque énéolithique se trouvent des objets travaillés à froid; la micro-structure des pièces explorées est caractéristique des métaux forgés par battage. De plus l'examen chimico-métallographique de ce groupe révèle que les métallurgistes de cette époque connaissaient déjà des composés assez complets de cuivres arsénifères polymétalliques, d'origine naturelle, semblables par leurs qualités et leurs propriétés au bronze fondu et coulé.

L'exploration d'habitats énéolithiques de Géorgie et l'examen des monuments analogues du Caucase et de l'Asie Antérieure posent aux archéologues l'important problème de la précision à apporter à la détermination des périodes d'appartenance des monuments, de la première apparition du métal et de l'apparition des traits caractéristiques locaux.

Après avoir élargi l'étude de l'histoire de l'ancienne métallurgie du cuivre en Géorgie, nos archéologues n'avaient pas jusqu'à ces derniers temps accordé l'attention nécessaire à l'étude de l'ancienne métallurgie du fer mais, au cours de ces dernières années, ils ont réalisé des progrès sensibles et l'étude des monuments de l'époque de fer ancien, découverts à Mtskhéta et en autres lieux de la Géorgie Orientale, prouve que les tribus qui habitaient ces lieux 3.000 ans avant notre ère connaissaient déjà la production du fer, et qu'ils étaient même passés maîtres en la matière.

Les dernières découvertes démontrent d'une façon convaincante que ces maîtres de forges utilisaient avec succès des traditions hautement développées dans la métallurgie du bronze.

Vers le milieu du I^{er} millénaire avant notre ère, la production du fer

était très florissante. On peut citer comme preuve des fouilles de Sarkiné (1954-1956) où, sur une étendue assez restreinte on a découvert une quantité impressionnante de scories de fer, de morceaux de fer à demi fabriqués, des pièces de fonte, une pelle spéciale à manche de fer pour râclage de fours à minerai, des ruines de ces fours et d'autres vestiges caractéristiques d'une région productrice de fer, qui devait être d'une grande importance pour la puissance économique de la capitale de l'Ibérie et même pour l'ensemble du royaume.

Les fouilles d'habitat de l'époque féodale de la Géorgie montrent que l'accroissement de l'extraction de minerais de fer et l'amélioration des fonderies ont joué un rôle déterminant dans l'établissement d'une puissante monarchie féodale.

Les récentes fouilles dirigées par Mr. J. A. Gzélihvili, ont mis à jour de nombreuses mines et des vestiges de production qui témoignent de l'extraction et de la production, aux XI^e et XII^e siècles, de plusieurs milliers de tonnes de minerai de fer.

Parmi les problèmes mis en lumière par les dernières fouilles se situe l'Histoire des Villes et la Vie Citadine de l'ancienne Géorgie relevée par les monuments de Mtskhéta, d'Ourbnissi, de Khovlé, Tbilissi, Oudjarna, Roustavi, Vani, Pitsounda, Koboulétie, Phitchvari etc...

Les fouilles de Mtskhéta ont été menées sur une assez grande échelle et nous disposons, au terme de 25 années de prospection, une telle richesse et d'une telle variété de monuments de la culture matérielle et d'épigraphies, que l'histoire de l'ancienne capitale de Karthlie, l'une des plus anciennes villes de tout le Proche Orient, s'ouvre devant nous dans toute sa plénitude et dans toutes ses formes.

Mtskhéta était une grande cité située au confluent des vallées, sur les rives des fleuves Mtkvari (Koura) et Aragvi. Elle se composait de deux parties importantes : la ville de la rive d'Armazi sur la rive droite du Mtkvari et la ville de la rive Moukhrani sur la rive gauche. Mtskhéta devint une grande cité par la réunion d'antiques agglomérations conservant toute leur importance économique et militaire en tant que secteurs particuliers (Oubani) d'une grande capitale.

Les fouilles ont mis à jour nombre de ces quartiers de l'ancienne capitale, dénommés Dzvéli-Mtsekhéta, Tsitsamouri, Armaztsikhè, Sarkiné, Sapitiakheho, etc., en même temps qu'elles ont résolu des problèmes de localisation de certains lieux historiques notamment Garmosiki, Sissamori et Sarkiné, mentionnés dans la géographie de Strabon, ainsi que dans les anciens écrits géorgiens.

On constate que la capitale était située sur la grande voie commerciale unissant la Bactriane, les Indes et autres contrées d'Orient à l'Occident ;

elle comprenait les résidences des rois et des grands dignitaires, des quartiers de commerce et d'artisanat, les villes intérieures des divinités Armazi et Zadéni, ainsi que de grandes étendues agricoles et en particulier des vignobles transplantables, placés à l'abri d'un mur d'enceinte et de puissantes tours érigées sur des fondations carrées en pierre de taille.

De nombreux « Oubani » tout en conservant leurs diversités particulières, possédaient des traits de caractère commun. Les bâtiments d'habitation étaient situés sur les hauteurs : Baguinéthie, Tsitsamouri, Kodmani, Savané etc... les cimetières se trouvaient au pied des hauteurs et des constructions destinées aux cultes sur des pitons dominants : Zédazéni, Mt-khetis-Gora, Karthlis-Qédi, Djvaris-Bortsvi etc... Dans les fonds se trouvaient également des bâtiments agricoles et des ateliers artisanaux, etc...

« Oubani » étaient protégés par un système de forteresse, et les secteurs des deux rives opposées du Mtkvari et de l'Aragvi étaient réunis entre eux par des ponts solides.

Le processus de la naissance et de la croissance d'une ville ancienne, comme le démontrent les fouilles, était caractéristique pour l'ensemble de l'Ibérie.

On pourrait prendre comme exemple Tbilissi, située sur une importante voie de transit et de commerce, qui s'est développée à la suite d'accroissements d'anciennes agglomérations disposées sur les deux rives du Mtkvari. Des découvertes archéologiques prouvent que de telles agglomérations, réunies en une seule cité, étaient : Didoubé sur la rive gauche du Mtkvari, où existaient des habitats de l'époque du bronze ancien, Navtlougui avec ses habitations de l'époque du bronze tardif et des objets caractéristiques de la culture dénommée culture géorgienne orientale du bronze.

Issani, Sabourthalo, Délissi, Védzissi et tout un groupe d'habitations (non encore suffisamment étudiées, réunis sous l'égide de Tbilissi, dont le quartier était situé au voisinage des sources sulfureuses chaudes et se distinguait dès le début par son fortin, dominant les gorges du Mtkvari, devinrent par la suite l'acropole de la nouvelle capitale.

On peut relever les mêmes constatations à Ourbnissi, devenue une ville par la réunion d'Ourbnissi, Rouissi, Khisanaauth-Gora, Kvartzéla etc... Le même processus est observé à Gori et Ouphlis-Tsikhé, où furent découverts des vestiges d'installations défensives du type de celles de Mtskhéta.

Ainsi le mécanisme des naissances des villes et de l'apparition de la vie citadine, étudié d'après les données archéologiques de Mtskhéta, se révèle le même pour toute l'Ibérie.

En tenant compte des résultats de récentes fouilles, on peut affirmer qu'un rôle déterminant avait été joué dans la prolifération des villes d'Ibérie

par le haut degré du développement interne de la société au cours du premier millénaire avant J.-C.

Pour étayer une telle affirmation, on pourrait citer les fouilles de Khovlé-Gora où, sous la direction de M. A. Berdzénichvili, ont été mises à jour une grande agglomération avec des maisons à plusieurs couches (étages) groupées autour des ouvrages fortifiés au sud-est du mamelon (des quartiers résidentiels), les vestiges de fours destinés à la cuisson de céramiques (dans les quartiers de production), les cimetières dans les fonds et des ensembles de défense et du culte sur des pitons. Ainsi donc nous sont révélés des éléments essentiels d'agglomérations importantes des époques du bronze tardif et du fer ancien, qui se sont par la suite transformées en villes de l'ancienne Ibérie.

Des constatations analogues sont faites à Bolnissi et Khovlé où on voit se dévoiler, au fur et à mesure l'avancement des fouilles, des contours d'habitations, avec tous les éléments de base d'une ville future.

Par contraste avec les villes d'Ibérie et même les villes de l'intérieur de Colchide, Dioskonria était une ville située au bord de mer, près de la zone côtière où des tribus se rencontraient dans un but d'échange et de commerce; les ouvrages défensifs étaient ici destinés à protéger les places de marché et les ateliers d'artisans, les fortifications étant situées au bord de mer.

Des fouilles offrent un matériel précieux pour l'étude de l'histoire des villes et des hameaux de l'époque féodale. Oudjarma et Rousthavi appartiennent à cette époque (fouilles G. A. Lomtadzé). Là encore, l'on découvre le même processus de fondation d'une ville, basé sur l'existence initiale d'une petite agglomération de l'époque du fer ancien, qui s'est transformée en citadelle au début de l'époque féodale.

On a pu suivre le développement progressif des hameaux comprenant des bâtiments d'habitations, des complexes de production et des ateliers artisanaux de céramiques, de verroterie, de joaillerie, et se faire un tableau des rapports sociaux aux époques moyenne et tardive du féodalisme (fouilles de I. A. Gzélihvi). Aux premiers siècles avant notre ère, on peut observer une nouvelle tendance en Géorgie, d'après les monuments mis à jour à Mtzkhèta, Vani, Ourbnissi, Soukhouni et Pitehnari, où il n'est pas difficile de constater l'augmentation du nombre d'objets, montrant la prédominance du goût gréco-hellénique et romain.

Ces objets provenaient sans doute en partie des pays sous l'influence de ces cultures. A partir du I^e siècle avant J.-C., on peut suivre des importations massives en Géorgie d'objets d'origine gréco-romaine, ce qui témoigne de l'inclusion des villes géorgiennes dans le commerce international.

Les découvertes faites aux sources du Rioni nous mettent en présence

des liens commerciaux entre le monde antique et les populations des régions de la haute montagne du Caucase. Parmi les marchandises importées, une place importante revenait aux parures et ornements en argent, gemmes, verroterie d'Égypte en pâte bleu ciel, scarabées et pierreries de l'Asie Mineure et de Syrie. L'entrée dans le commerce international des grandes villes d'Ibérie et de Colchide est parfaitement illustrée par l'abondance des pièces de monnaie que l'on découvre dans les grands centres.

La monnaie romaine, paflagonne, les dinars d'Auguste et les *Drahms* de Gotarze, ainsi que leurs imitations locales abondent dans les fouilles de Bitchvinta et Soukhoumi et nous offrent un tableau fort intéressant de l'ampleur de la circulation monétaire étrangère. On y découvre, à côté des nombreuses pièces romaines et byzantines, la monnaie de Khersonèse, de Bosphore, du royaume du Pont ainsi qu'une grande quantité de monnaies de Trébizonde stockées à Bitchvintha, ce qui démontre clairement l'existence des liaisons économiques importantes entre Pitiunta, Dioscourie et Trébizonde et révèle l'ampleur de la circulation de la monnaie de Trébizonde.

En outre, une large circulation des pièces de monnaie locale, les plus anciennes « Colchik » au VI^e siècle avant J.-C., des pièces d'or « Statèr » Aki, Savlaka, ainsi que des staters frappés à l'imitation de ceux d'Alexandre de Macédoine et de Licimackhe, l'abondance de toutes ces monnaies étrangères, en même temps que l'accroissement des marchandises importées prouvent bien l'élargissement des relations entre la Géorgie, le monde antique et le Proche Orient.

Les villes importantes d'Ibérie et de Colchide, traversées par les voies de transit et de commerce, acquéraient une grande importance et exerçaient naturellement une influence sur le développement économique et social du pays.

Les anciennes villes devenaient des grands centres commerciaux et d'artisanat.

Les dernières découvertes nous permettent de constater l'existence dans les villes des groupements par métiers : potiers, charpentiers, orfèvres, tailleurs de pierre, forgerons, mouleurs, fondeurs, souffleurs de verre et d'ouvriers en bois travaillant dans les ateliers royaux (arsenaux) ou chez des propriétaires privés, possesseurs d'esclaves et produisant des produits d'échange et des marchandises pour l'exportation.

On peut observer l'existence, dans les villes d'Ibérie et de Colchide, d'une couche sociale de gens de métiers et d'artisans jusqu'à au moins six siècles avant J.-C.

Parmi les nouvelles découvertes, celles des monuments épigraphiques sont les plus remarquables. A Mtskhèta se trouve un groupe important d'épigraphes; parmi elles, il faut mentionner les épitaphes du grand maître

peintre et architecte de Mtskhéta, la célèbre bilingue d'Armazi, l'épithaphe en arméen du Pitiakheh Chargaz, les inscriptions sur les plateaux et plats du Pitiakheh Bermsoumi, les embellissements de Zévakhos et de Karpaki, les inscriptions sur des coupes d'argent d'Armaziskhèvi et de Baguinethie.

Ces épithaphes, déchiffrées, traduites et commentées avec leurs significations historiques, ont fait l'objet de remarquables études de G. V. Tsere-theli et d'autres savants, nous offrant ainsi des témoignages précieux sur l'organisation politique du royaume ibère au premier siècle de notre ère.

Grâce à ces travaux, nous savons maintenant que les rois des Ibères (Pharsmane, Mitridat, Khséfarnong) portaient le titre de Grand Roi, « le Grand Roi des Ibères »; la répétition fréquente de ce titre, remarque le Prof. S. N. Djanachia, « témoigne que nous avons affaire à une forme légalisée d'appellation : 'Roi des Ibères, le Grand Roi' ».

Après le roi, d'après les inscriptions, les plus hauts dignitaires du royaume étaient des *Pitiakhches* et des *Karismoouranni* (Officiers ou Marchaux de la Cour) — les Pitiakhches appartenaient à la haute noblesse — « ouphali » (seigneur), ils possédaient des esclaves, des domestiques et des sujets, comme nous le montrent les travaux de G. V. Tséretheli.

L'analyse des inscriptions de Mtskhéta révèle que, dans les rapports avec les états étrangers, on se servait des langues grecque et arméenne et que ces langues étaient employées dans des documents officiels du royaume des Ibères. Ceci est confirmé par des inscriptions arméennes à Bori, Baguinéthie et Ourbnissi.

A. M. APHAKIDZÉ,
Tbilissi.

APERÇU SUR L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE GÉORGIENNE

Rares dans le monde sont les pays qui, telle la Géorgie, voient sur un territoire relativement restreint se dresser autant de monuments anciens.

Maintes fois occupé par l'ennemi, sa population souvent décimée, ses œuvres d'art détruites ou même rasées au cours d'une existence deux fois millénaire, ce pays a fait les plus grands sacrifices pour conserver son indépendance, son caractère national, sa langue et sa culture.

On dénombre actuellement quelques milliers de monuments de construction ancienne sur l'ensemble du territoire. Il est évident que ce n'est là qu'une mineure partie des œuvres artistiques créées par le peuple géorgien. Un grand nombre d'entre elles a été anéanti par les envahisseurs et le temps. Les édifices religieux, probablement plus solidement construits, sont les mieux conservés et ont été moins touchés que les habitations privées, les palais et les forteresses¹.

Ces œuvres d'art, d'une grande variété dans des divers domaines, possèdent leur signification nationale et religieuse. Elles démontrent la valeur de la civilisation qui les a créées et sont susceptibles de jouer un rôle important dans l'étude de la civilisation universelle, à la mesure de l'importance de l'art géorgien dans l'évolution de l'art en général. Nombreux sont en effet les monuments géorgiens qui, par la perfection de leur réalisation artistique, sont dignes d'être comparés aux chefs-d'œuvre du génie humain.

Les origines du peuple et la formation de la nation géorgienne appartiennent aux âges les plus reculés de l'histoire.

De récentes fouilles archéologiques à Thrialéthi, Samgori, Mtskhetha, ont mis au jour différents objets artistiques de 3 et 2 millénaires, dénotant le haut degré de civilisation de cette époque.

Mille ans environ avant notre ère existaient déjà sur le territoire de la Géorgie actuelle deux états géorgiens : l'Ibérie et la Colchide.

¹ Durant des siècles, le peuple géorgien a protégé ces monuments historiques (légés par les aïeux), les considérant comme lieux saints et richesses nationales. Après la Révolution ils furent abandonnés à leur sort ou détruits, comme la Chapelle antique de St. Georges, au village Vatchnadzianth (l'un des exemple de l'évolution architecturale). Cet état de chose n'a heureusement pas duré longtemps et, actuellement, une société pour la défense du « Patrimoine National des Monuments Historiques » s'occupe de restaurer cette richesse nationale, déclarée propriété d'État. Elle a déjà partiellement restauré les ruines de la remarquable Cathédrale du Roi Bagrat (XII^e siècle) à Koutaïssi.

D'après Xénophon et Strabon, la Géorgie avait à cette époque une importante population, possédait de nombreuses villes fortifiées avec des tours à plusieurs étages, des palais, des marchés couverts, ainsi que de nombreux autres établissements à caractère social.

C'est en vieille nation civilisée que la Géorgie aborde l'ère chrétienne. Convertie officiellement au Christianisme au début du IV^e siècle, elle renoue des relations avec les pays méditerranéens, le centre de la culture chrétienne, où elle édifie des monastères et des églises géorgiennes : en Palestine, au Sinaï, à Constantinople, au Mont Athos, en Syrie, en Bulgarie, etc...

Ainsi la Géorgie était du petit nombre de ces pays qui, à l'avant-garde de la civilisation chrétienne, participèrent à son développement.

Des liens indissolubles unirent désormais la Géorgie à la civilisation européenne chrétienne. Cette étroite relation culturelle avec l'Occident se prolongea jusqu'en 1453, époque où Constantinople fut prise par les Turcs. La Géorgie ainsi encerclée par les Musulmans se trouve obligée de chercher une nouvelle voie par la Russie, demi-asiatique, pour pouvoir maintenir ses relations avec l'Occident.

Si on ne possède plus sur le territoire actuel de monuments architecturaux de l'époque préchrétienne susceptibles de nous faire comprendre l'évolution de leur création, l'on possède par contre, à partir de l'ère chrétienne, de nombreux monuments dont l'étude permet de se faire une vision claire et nette des étapes de leur création.

Sainte-Sophie de Constantinople et les mosaïques de Ravenne, point culminant de l'évolution créatrice byzantine (VI^e siècle) gardent une place prépondérante dans l'histoire de l'art byzantin, que l'évolution suivante tout en utilisant quelques éléments de cette inspiration n'a jamais pu atteindre, alors que l'art géorgien présente une évolution artistique complète et qu'à plusieurs reprises il atteint à l'apogée de la perfection créatrice.

Au V^e siècle, époque où le christianisme devient religion d'état, des problèmes nouveaux se posent à l'architecture géorgienne. Cette période, qui va jusqu'au VI^e siècle, est une période de préparation et de recherches.

Les VI^e et VII^e siècles constituent la période du plein épanouissement. Les monuments de ces deux siècles peuvent être considérés comme des chefs-d'œuvres et l'aboutissement d'une époque qui nous a laissé de nombreux œuvres architecturales.

Lorsque, dans le courant de la seconde moitié du VII^e siècle, les Arabes occupent le sol géorgien, leur domination se fait sentir dans les centres politiques du pays. Les provinces limitrophes, par contre, renforcent leur puissance et parviennent à créer de nouveaux centres culturels.

Isolées géographiquement, coupées politiquement, les provinces géor-

giennes créent, en différents endroits, des traditions artistiques différentes quant à leurs formes externes, mais identiques du point de vue de l'inspiration artistique.

C'est ainsi qu'en même temps se créent les centres culturels dans les différentes provinces, comme Tao-Klardjéthie, Abkhazéthie, Kakhéthie, etc...

La lutte acharnée menée contre l'hégémonie arabe d'une part et pour l'affermissement d'un pouvoir central d'autre part, se termina par la victoire du peuple géorgien. C'est le Roi David le Constructeur qui mena cette lutte et prépara l'Age d'Or de l'histoire géorgienne. Cet Age d'Or, sous le règne de Thamar, est l'époque du philosophe néoplatonicien Jean Petritzi, du poète Chota Rounthavéli, des artistes orfèvres Bekha et Beekhen Opizari, ainsi que de nombreux artistes anonymes, bâtisseurs d'églises, auteurs de fresques et de mosaïques.

Vers la fin de cette période, une seconde catastrophe, encore plus terrible, s'abat sur la Géorgie — l'invasion des Tartares et Mongols. — L'occupation du pays provoque évidemment une décadence du niveau culturel et politique du peuple géorgien.

Durant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, l'art géorgien parvient cependant à renaître quelque peu malgré la situation du pays, engagé dans une lutte à mort contre les peuples musulmans.

Mais les monuments architecturaux de cette période n'égalent pas en grandeur et en perfection ceux de l'Age d'Or.

L'épanouissement de l'art géorgien devient particulièrement éclatant à partir de l'époque où la religion chrétienne, solidement enracinée dans le pays, modifie progressivement l'aspect de la civilisation, lui conférant un sens nouveau et infusant de nouvelles aspirations.

L'église de SAINTE-SION de BOLNISSI, située à 70 km. de Tbilissi, est la pièce maîtresse de l'art architectural géorgien à ses débuts. Elle présente un intérêt par l'ampleur de ses formes et par sa solidité.

Une inscription découverte dans l'église indique l'époque de sa construction : 478 à 493.

Ste SION est une basilique à trois nefs, avec l'abside ressortant en demi-cercle, et possède une galerie découverte le long de toute la façade. A l'intérieur, la basilique est divisée par cinq paires de colonnes en forme de croix.

L'église est couverte par un toit en double pente. Les nefs sont couronnées par des voûtes : la principale est cylindrique, les latérales demi-cylindriques.

Dans la partie sud du bâtiment, un emplacement à deux absides a été réservé et constituait le baptistère.

Les chapiteaux, à l'intérieur de l'édifice, sont ornés de motifs décoratifs divers. Des dessins à forme géométriques ont été taillés dans la pierre, inspirée par la flore, la faune et des croix de formes variées.

Au V^e siècle, on continue à bâtir des églises en forme de basilique, à l'exemple de celle de BOLNISSI.

Parallèlement avec les basiliques traditionnelles se développe un nouveau genre de basilique, appelé par l'académicien géorgien G. Tchoubinachvili « basilique à trois églises ». C'est lui qui, le premier a remarqué la particularité de cette forme, gardant extérieurement la forme d'une basilique, la nef centrale étant partagée à l'intérieur par des parois permettant trois services religieux indépendants. Ce genre de construction se retrouve seulement en Syrie.

Ce genre de construction de basilique n'ayant pas de fondation traditionnelle locale, ne pouvait devenir l'expression idéale de l'architecture géorgienne. Cet idéal ne pouvait aboutir qu'à une forme de coupole typique de la construction géorgienne, connue sous le nom de « darbazi ». C'est l'habitat de paysans géorgiens, de tradition millénaire, créé déjà par les Sumériens. La forme pyramidale du toit, ouvert en haut pour l'éclairage et l'évacuation de la fumée, est caractéristique de cette construction civile.

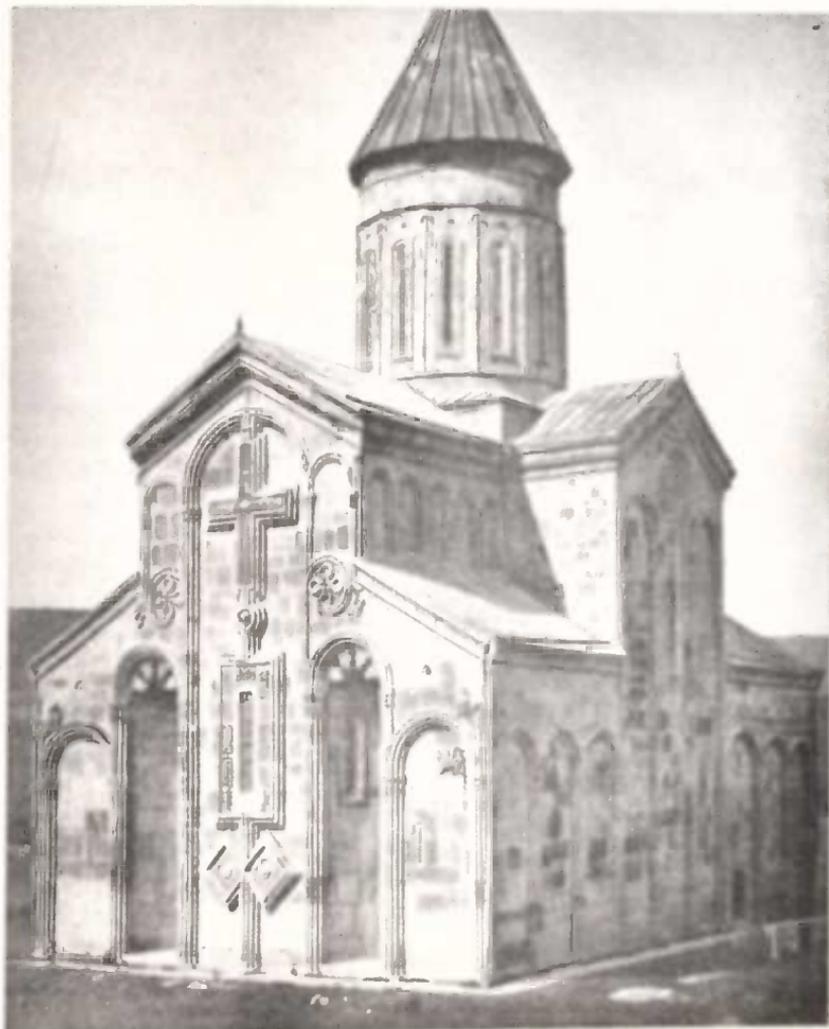
La forme de basilique est toutefois progressivement abandonnée au profit d'édifices à coupole centrale.

La coupole de l'église géorgienne est conique, portant sur le col.

La hauteur du cône égale celle du col. Plus tard le col prend la forme d'un polyèdre et par conséquent, le cône devient aussi polyédrique, ce qui augmente l'impression d'envol. Plus la coupole s'élançe, plus les frontons qui couronnent la façade deviennent hauts et l'angle supérieur aigu. Chaque façade a trois parties : un haut fronton central flanqué de deux ailes latérales; les fronton et les ailes sont séparés les uns des autres par trois ou cinq cadres arqués, les cadres s'élèvent d'en bas jusqu'au toit; les ornements principaux, dans l'architecture géorgienne sont des entrelacs variés. Nulle part ailleurs, cette ornementation n'atteint la perfection géorgienne et c'est cette harmonie qui fait la beauté des églises géorgiennes.

L'église « SAMTHAVISSI », édifiée en 1030, représente le type de construction où fut largement utilisée l'ornementation si particulière aux façades des églises géorgiennes, et qui servit de base pour son évolution.

Dans l'église de la Sainte-Croix de MTSKHETIA (« Djvari »), la coupole repose sur les murs extérieurs. C'est la première période de la coupole centrale, utilisée dans la construction de l'église; la deuxième période commence au X^e siècle où la coupole repose au centre du bâtiment, sur quatre piliers isolés.



Samthavissi, 1030

L'église de Sainte-Croix de Mtskhetha est bâtie sur l'emplacement même où, d'après une antique tradition, Sainte NINO, évangélisatrice de la Géorgie, découvrit une croix de bois qui attira, de Géorgie comme des pays les plus lointains, des foules de pèlerins venus pour la vénérer.

Le Roi de Karthlie, Stéphanose 1^{er}, y édifia la célèbre église de la SAINTE-CROIX. Elle se dresse sur un rocher dénudé, couronnant son sommet, exactement en face de MTSKHETHA, qui devait devenir plus tard le siège du Patriarcat de Géorgie. Le monument souligne la beauté des montagnes environnantes. On dirait la sentinelle muette de Mtskhetha, son âme et son symbole.

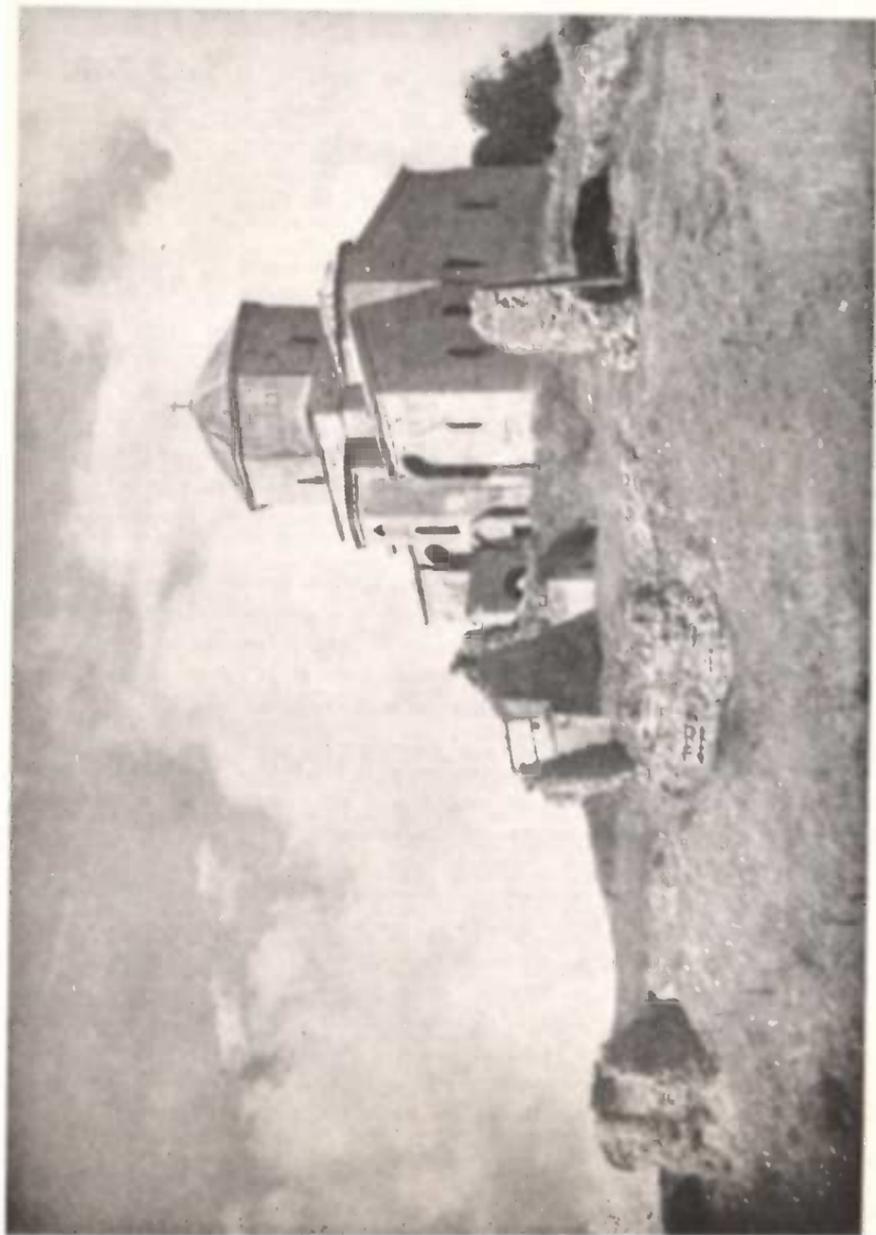
D'après les inscriptions trouvées dans l'église et conformément aux données historiques, elle a été bâtie entre les années 586 et 604.

En plan, c'est une croix dont les branches s'achèvent par des absides en demi-cercle. Les angles du carré situé sous la coupole se terminent par des niches en quart de cercle. Des portes, au fond de ces niches, s'ouvrent chacune sur une salle. Une de ces salles a une porte de sortie communiquant avec l'extérieur. C'était l'emplacement réservé aux femmes. Les autres salles étaient destinées au besoins du culte. Par sa construction, l'édifice s'est révélé d'une extrême résistance, ayant près de quatorze siècles d'existence. Ses proportions sont importantes, ce qui confère à l'espace intérieur de l'édifice une impression de grandeur solennelle.

L'architecture extérieure du monument suit les divisions intérieures de l'église. Les ornements des façades caractérisent l'époque de l'épanouissement de l'art architectural géorgien. Les ornements des sommets des fenêtres attirent particulièrement l'attention. Des bas-reliefs représentant les bâtisseurs de l'église ornent la façade est. Stéphane 1^{er}, Roi de Kharthlie, figure sur l'un de ces bas-reliefs. On y voit ce prince en vêtements civils, à genoux, les mains tendues vers le Sauveur; le Christ tient dans la main gauche l'Évangile et un pan de son vêtement est passé autour de son bras. La main droite est allongée au-dessus de Stéphanos en un geste de bénédiction. L'ensemble a été taillé dans un seul bloc de pierre. Le visage de Stéphanos a toutefois beaucoup souffert au cours des siècles. Celui du Christ est encadré d'une barbe frisée; ceci est certainement dû à l'influence de l'art assyro-babylonien.

De l'autre côté, symétriquement à Stéphanos, est placé son frère Demetrius; l'Archange Saint-Michel se tient à côté de lui. Malheureusement leurs visages ont également été abîmés.

Le tympan du portail de la façade sud porte en bas-relief deux anges élevant une croix fleurie. La position des corps de ces anges produit l'impression d'un envol.



Djvari (Ste Croix de Mtskhetha), VII^e siècle

Ainsi, l'église de la Sainte-Croix de Mtskhetha constitue une synthèse et un aboutissement de toutes les recherches architecturales géorgiennes des siècles antérieurs.

De nombreuses églises furent édifiées au cours de la même période. L'église de la Sainte-Sion d'ATHENI, qui se dresse dans les environs pittoresque de la ville de Gori, appartient à cette époque. Ses bâtisseurs n'ont pas fait preuve d'une grande originalité, s'inspirant par trop fidèlement de la conception architecturale de la Sainte-Croix de Mtskhetha. Cependant, cet édifice possède de belles fresques.

L'église TSROMI, bâtie entre 626 et 635, représente la période suivante du développement de l'architecture médiévale géorgienne. Malheureusement, ce monument ne nous est pas parvenu dans son état primitif, car il a été détruit lors d'une des innombrables invasions. La coupole est ici supportée par quatre piliers indépendants. La partie principale de l'église a une forme rectangulaire et est flanquée du côté est, d'une abside à deux salles. La base de la coupole avait une forme carrée; actuellement, celle-ci est presque complètement détruite. Dans la façade est apparaissent pour la première fois de profondes niches. Cette innovation de l'architecture sera souvent imitée par la suite.

La mosaïque de cette église était célèbre. Malheureusement, cette mosaïque nous a été révélée dans un état de grande dégradation. Le visage du Christ s'est partiellement conservé. Malgré la destruction de la mosaïque de TSROMI, l'analyse iconographique, comme celle de la composition et du style, rattache cette église aux monuments architecturaux des VI^e et VII^e siècles.

Étape suivante de l'évolution : églises d'ICIKHANI et de BANNA; ce sont toujours des tétraconques entourées d'un collatéral, où s'ouvrent des absides en arcades supportées par des colonnes.

L'église de BANNA est l'exemple type d'église du VII^e siècle. Elle se trouve dans l'ancienne province géorgienne de Tao-Klardjethie (actuellement en territoire turc). Cette église est presque entièrement en ruine. En plan, elle a la forme d'un cercle fermé surmonté d'une coupole. Son diamètre est de 38 mètres, sa hauteur de 30 mètres.

La construction d'édifices à plusieurs absides cesse au X^e siècle et ce sont des églises à forme rectangulaire qui les remplacent. A partir de cette époque, ce système de construction se répand à travers le pays et continuera à inspirer les architectes au cours des siècles ultérieurs.

Au cours du Moyen-Age, plusieurs systèmes principaux se formèrent dans l'architecture géorgienne, systèmes qui subirent des évolutions lentes et chronologiques.

La cathédrale d'OCHKI (958-961) appartient au premier groupe. Le plan de cette cathédrale est une croix. La coupole repose au centre du bâtiment sur des piliers isolés. Les côtés de la croix, sauf le côté ouest, se terminent par des absides.

A partir du XI^e siècle, l'architecture ainsi que les arts plastiques en général, atteignent leur plein développement. Il faut souligner, en premier lieu, que le type de cathédrale à coupole s'est imposé définitivement. La forme du plan prend un aspect bien déterminé, c'est-à-dire la forme rectangulaire d'est en ouest, en forme de croix; une coupole, au milieu, reposant sur quatre piliers isolés. L'abside de l'autel est presque toujours tournée vers le mur interne. Les dimensions se modifient et l'édifice se développe en hauteur, la coupole également.

Les églises édifiées au XI^e siècle dépassent de loin, par leurs dimensions, celles des siècles antérieurs. La forme en basilique disparaît presque entièrement. Un soin particulier est apporté à la décoration des édifices religieux, principalement aux ornements. Les façades, les portes et les fenêtres sont incrustées de rosaces et de croix. Des ornements figurent également sur les coupoles.

Au cours des siècles antérieurs, l'art de l'incrustation en était encore au stade primitif. A partir du XI^e siècle, les artistes parviennent à la maîtrise de leur art, l'incrustation devient plus profonde, les formes plus plastiques. Les murs, à l'intérieur des églises, se couvrent de mosaïques et de fresques.

Les monuments du XI^e siècle les plus représentatifs de la perfection atteinte à cette époque sont :

- la cathédrale de BAGRAT, dans la ville de Koutaïssi,
- la cathédrale de SVETITSKHOVELI, à Mtskhetha, et
- la cathédrale d'ALAVERDI, en Kakhétie.

Cathédrale de Koutaïssi, édifiée en 1003, sous le règne de Bagrat III : l'historien du Roi Bagrat avait très bien compris l'importance de cette cathédrale lorsqu'il décrivait les cérémonies grandioses qui s'y déroulaient. En 1691, les Turcs, qui avaient envahi le pays, firent sauter la cathédrale. A l'heure actuelle, elle n'est plus qu'un ensemble de ruines impressionnantes.

Le plan de la cathédrale de Bagrat se rapproche beaucoup de celui de la cathédrale d'OCHKI. Toutefois, loin d'en être la fidèle reproduction, il en est plutôt le développement. La cathédrale de Koutaïssi est également en forme de croix. L'intérieur de l'édifice, en particulier, présente une différence avec la cathédrale d'OCHKI. Les salles supplémentaires sont supprimées, rendant l'intérieur de l'édifice plus spacieux. La décoration des murs extérieurs est très étudiée. Les portiques et les chapiteaux sont ornés de motifs variés.

La cathédrale de MTSKHETHA, appelée SVETITSKHOVELI (Colonne Vivante), a été bâtie entre 1010 et 1029, exactement sur les lieux où s'élevait jadis la première église géorgienne.



Sveti-Tskhoveli, Mtskhetha, Xe siècle

Son plan représente une forme carrée. Elle ne possède qu'une abside en demi-cercle.

L'ornementation, et notamment celle de la façade, a été très soignée. Les pierres ayant servi à la construction des murs sont de différentes couleurs. Au cours de l'invasion de Tamerlan (XIV^e siècle), la cathédrale a été particulièrement endommagée, surtout la coupole. Mais, un siècle plus tard, cette dernière a été restaurée sous le règne du roi Alexandre. Les proportions des masses, la hauteur des voûtes, les dimensions de la coupole, illuminée par seize vitraux, offrent un spectacle majestueux.

La cathédrale d'ALAVERDI appartient au groupe des quatre grandes cathédrales géorgiennes, édifiées dans différentes provinces du pays au cours d'une période de cinquante ans allant de la fin du X^e siècle jusqu'au premier quart du XI^e siècle.

Par sa forme et le style architectural qui a inspiré ses bâtisseurs, la cathédrale d'Alaverdi appartient à la première moitié du XI^e siècle. De même que celle de SVETITSKHOVELI, elle a été, à plusieurs reprises, partiellement détruite par les envahisseurs musulmans. Mais elle a chaque fois été restaurée très rapidement dans sa forme primitive.



Alaverdi, XI^e siècle

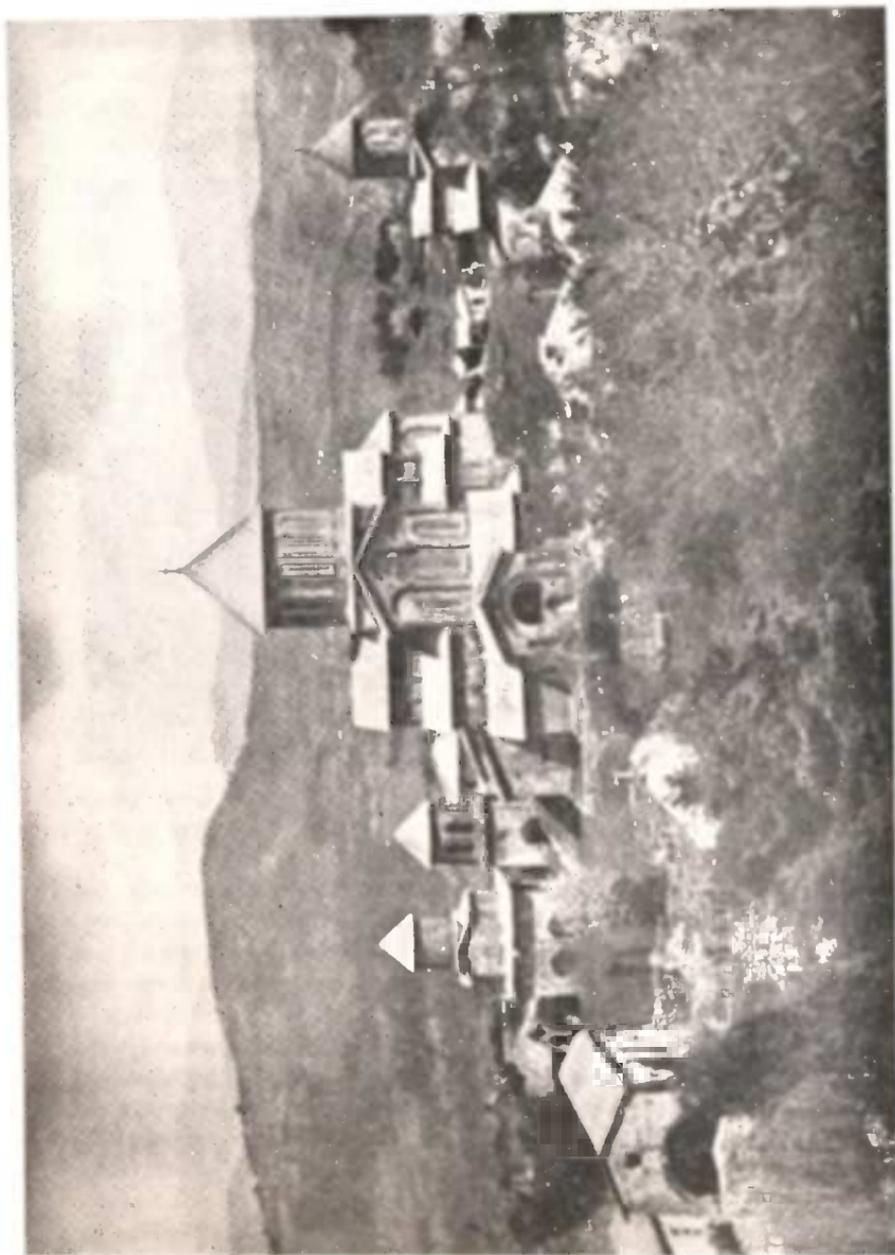
La conception de cette cathédrale se rapproche de celle de la cathédrale de KOUTAÏSSI. Le plan se compose de trois absides, mais elles sont ici inscrites à l'intérieur du carré.

La décoration des murs extérieurs n'est pas aussi riche que celle des autres cathédrales; par contre, les murs sont très élevés.

La cathédrale d'ALAVERDI est considérée comme la plus haute église de Géorgie : 65 mètres. La perspective intérieure de la cathédrale donne une notion étonnante d'espace.

Le monastère de GUELATHI a été bâti au cours du premier quart du XII^e siècle, près de ville de KOUTAÏSSI. Le site géographique du monastère rehausse sa beauté. Ce monastère comprend, outre l'église principale (dont l'édification a été commencée par le Roi David le Constructeur en 1106), deux petites églises, ainsi que des bâtisses d'habitation, détruites depuis.

L'église principale se trouve au milieu. Le Roi David le Constructeur a fait de ce monastère un grand centre culturel. A cette époque, le célèbre



Guelathi, XIe-XIIe siècles

philosophe néo-platonicien Jean Petritsi enseignait dans cette académie. On y traduisait les auteurs étrangers et il s'y créait des œuvres philosophiques et littéraires.

Le Roi David lui-même, jusqu'à la libération de Tiflis du joug arabe, avait établi sa capitale à KOUTAÏSSI et prenait une part très active aux travaux culturels de l'Académie de Guelathi. C'est d'ailleurs à Guelathi qu'il fut inhumé.

L'église de GUELATHI est réputée par ses fresques et ses mosaïques qui sont de la même époque que l'église, c'est-à-dire du premier quart du XII^e siècle. La Sainte-Vierge, tenant dans les bras l'Enfant Sauveur, est entourée des Archanges Gabriel et Michel, et constitue le tableau central de la mosaïque dont le fond est couleur or.

A quinze kilomètres de la ville d'AKHALKHALAKI, se trouvent dans la vallée du Mtkvari les ruines du vieux monastère de VARDZIA. Il a été principalement creusé dans les rochers et les différentes portes en sont réunies par des couloirs. Une grande salle creusée au centre de ces rochers constitue l'église de ce monastère. De nombreuses images ont été peintes sur les murs de cette église au XII^e siècle. Certaines représentant la Reine



Ananourî, XVI^e siècle

Gremi, XV^e siècle

THAMAR et son père Guïorgui sont devenues célèbres. Au XIV^e siècle la ville-monastère a été détruite par les Mongols, et ses nombreuses richesses furent pillées.

Il est intéressant de signaler l'ensemble du monastère de David GAREDJELI, avec ses centaines d'édifices construits au cours de plusieurs siècles et connus par leur peinture monumentale murale.

Mais les monuments architecturaux de XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, comme on l'a dit plus haut, ne parviennent pas à égaler ceux de l'Age d'Or.

L'église de GREMI (XV^e siècle) bâtie dans un site géographique remarquable, située sur une hauteur, semble contempler avec fierté les espaces lointains.

L'église d'ANANOURI du XVI^e-XVII^e siècle, possède une silhouette qui s'adapte harmonieusement au paysage environnant. L'église est entourée de donjons et de fortifications du type khevsoure. Cette église fortifiée est comme le symbole du peuple géorgien, ce peuple qui, tant de siècles, défendit, en même temps que sa foi, sa culture et son indépendance.

Georges NOZADZÉ.

BIBLIOGRAPHIE

1. G. Tchoubinachvili, Histoire de l'Art Géorgien, t. I, Tbilissi, 1936.
2. G. Tchoubinachvili, Architecture de Kakhetie, (en russe), t. I et II, Tbilissi, 1959.
3. Rapports sur l'Architecture géorgienne par G. Tchoubinachvili et N. Severoff, Tbilissi, 1936.
4. Ch. Amiranchvili, Histoire de l'Art Géorgien (en russe), Moscou, 1959.
5. D. Melvénieradzé, Art de construction dans l'Ancienne Géorgie (en russe), Tbilissi, 1939.
6. V. V. Beridzé, Architecture Géorgienne (en russe), Moscou, 1948.
7. E. Taknichvili, Expédition archéologique en Géorgie sud en 1917, Tbilissi, 1960.
8. S. Baltrusaitis, Études sur l'Art Médiéval en Géorgie et en Arménie, Paris, 1929.
9. C. Bayet, L'Art Byzantin, Paris.
10. Steven Runciman, La Civilisation Byzantine, Paris, 1934.
11. V. V. Beridzé, L'Architecture de Samtskhé, XIII^e-XVI^e siècles, Tbilissi, 1955.
12. N. Severoff, Les Monuments de l'Architecture géorgienne, Moscou, 1947.

LADY WARDROP, 1877-1960

Lady Wardrop, widow of Sir John Oliver Wardrop, K.B.E., C.M.G., died at Hindhead in Surrey, England, on December 16, 1960. Her passing severs a link with the devoted brother and sister who did more than any others to make the culture of Georgia accessible to the English speaking



Lady Wardrop, 1877-1960.

world, and to lay the foundations of permanent goodwill between the British and the Georgian peoples. The following brief memoir has been compiled with the kind help of Lady Wardrop's younger son, Andrew Collett Wardrop, and of Professor Hans Vogt of Oslo.

Lady Wardrop, née Margrethe Collett, was born on July 13, 1877. Her father was Emil Collett, of Oslo, Norway. Her grandmother, the celebrated authoress Camilla Collett, née Wergeland, was the sister of Norway's national poet Henrik Wergeland and made her name with a novel written

in vindication of women's right to choose their husband without parental dictation. Margrethe Collett met Oliver Wardrop when he was on holiday in Norway, and they were married on October 15, 1912.

When Oliver Wardrop went to Tbilisi as Chief British Commissioner to the Republics of Georgia, Armenia and Azerbaijan after World War I, his wife remained at home. Ill health unfortunately obliged him to resign the post and return home before his wife could join him in Georgia, as she had hoped. In 1921, the Red Army invaded and occupied Georgia. Oliver Wardrop was a convinced opponent of Bolshevism, so that visits to that country thenceforth became impracticable for them both. From 1920 until his retirement in 1927, Wardrop was British Consul General at Strasbourg; he died in 1948 at the age of 84. Lady Wardrop, a charming hostess, shared to the full her husband's devotion to all things Georgian and was ever eager to welcome Georgian visitors both in Strasbourg and later at their home in London. She was for many years a close friend of a Georgian lady, Miss Ekaterine Cherkhezishvili (Ecca Cherkesi), who catalogued the Georgian books and manuscripts presented by Sir Oliver Wardrop to the Bodleian Library, Oxford, and compiled a Georgian-English dictionary which was published in 1950 with the aid of the Marjory Wardrop Fund which is established at the University of Oxford for the furtherance of Georgian studies. During World War II, Lady Wardrop did a great deal of work for the Norwegian Red Cross, for which she was decorated by King Haakon VII and awarded the Norwegian Red Cross Medal.

The Wardrops had three children, all of whom are alive at the present time. The eldest, James Collett Wardrop (born 1913), a member of H.M. Foreign Service, is Consul General at Luanda, Angola; he is married, with one son and one daughter. The younger son, Andrew Collett Wardrop (born 1914) is in business and resides near Sevenoaks in Kent; he is married, with three daughters. Andrew Wardrop is a member of the Board of Management of the Marjory Wardrop Fund. The Wardrops' daughter, Nino, was born in 1916, and was named after Georgia's patron saint. This circumstance impressed public opinion in Georgia to such an extent that a national subscription was opened and a magnificent *parure* presented to her as a christening gift. Nino Collett Wardrop, who is unmarried, is a psychiatric social worker, and also lives in England. Lady Wardrop was an accomplished pianist and all the children of Sir Oliver and Lady Wardrop are musical, with a flair for languages which they owe in part to the fact that their mother kept in constant touch with her native Norway, and Norwegian was frequently spoken in their home.

David M. LANG.
London.

PROFESSOR GERHARD DEETERS, 1892-1961

Gerhard Deeters, the foremost German specialist in Georgian and Caucasian studies, died at Bonn on February 19, 1961. He came of a German family settled in the Baltic provinces since the middle of the 17th century, for the most part as merchants in Riga. Deeters was born on August 8, 1892



Gerhard Deeters, 1892-1961

at Lemburg near Wenden in Latvia, then a district of the Russian Empire. His father, Dr. Gustav Deeters, a medical practitioner, died in 1895; his mother, née Julie von Freymann, died in 1905. Deeters received his *Abitur* from the Gymnasium for Sons of the Nobility at Birkenruh near

Wenden in 1911, and then went on to Leipzig University to study philosophy.

The outbreak of war in 1914 interrupted Deeters' academic career. He held a commission in the Russian Imperial Army as Lieutenant in the Sappers, and spent part of World War I in captivity in Germany. From 1918 to 1920, following the Russian Revolution, Deeters had a chequered career in the Baltic territorial army (*Landeswehr*) and the Latvian Army, after which he was demobilized and reduced to making a precarious living by distilling spirituous liquor. By the time the newly established Baltic regime decreed a state monopoly in the commodity, Deeters had fortunately saved sufficient money to resume his scholastic career. Between 1922 and 1925, he studied Comparative Philology at Jena and Munich, and in 1925 took his *Promotion* «*summa cum laude*» with a dissertation entitled: «*Armenisch und Südkaukasisch, ein Beitrag zur Frage der Sprachmischung*». From 1926 to 1935, he acted as consultant to the publishing house of F. A. Brockhaus in Leipzig, and from 1927 until 1932, he was Assistant in the Seminar for Comparative Philology at the University of Leipzig. His scholarly reputation was established by the book *Das kharthuclische Verbum* (1930), which he had presented at his *Habilitation* in the previous year.

In 1930, Deeters succeeded Adolf Dirr as editor of the scholarly journal *Caucasica*, of which eleven numbers in all appeared before the series ceased publication in 1934. A number of articles and reviews by Deeters himself appeared in this organ, which made no concessions to the fanciful theories propounded by the late Nicholas Marr in his declining years and enthusiastically propagated in those days by Marr's indiscriminating disciples in Russia and abroad. Under Deeters' editorship, *Caucasica* gained an enhanced reputation for its severe and objective standards, which merit emulation even today. Deeters was elected in 1935 Professor Ordinarius of Comparative Philology at the University of Bonn, which post he held until his retirement in 1960. From 1937 until 1960 he edited *Indogermanische Forschungen*, and from 1952 until his death he was a member of the Comité International Permanent des Linguistes. During the period of the Third Reich, Deeters found it possible to come to terms with the prevailing system. He followed the German armies into the Northern Caucasus as a language expert, and was able to enrich his library with rare Circassian and other Caucasian publications from localities evacuated by the Red Army. After World War II, misgivings as to his role during the Hitler era for a time hindered the resumption of Deeters' scholarly relationships with colleagues abroad. However, old mistrusts were soon buried, especially since Deeters was a very modest and unassuming man, a true scholar in the German tradition (though by no means devoid of a sense of humour), not primarily

concerned with politics, and oblivious of any adverse impressions left over from the Nazi period. Small in stature and unimposing in appearance, he was a meticulous scholar rather than an outstanding lecturer. He was sceptical about the vast generalizations sometimes advanced by specialists in the Caucasian languages, and it has been truly said by his colleague Professor Kuipers that his works are characterized by a critical restraint such as is rarely found in Caucasian comparative philology.

Deeters had many contacts with Orientalists and linguists in Great Britain, and was ever ready to place his knowledge and sound judgement at their disposal. I never had the pleasure of meeting him personally, though we corresponded from time to time on the most amicable terms. In one of his letters to me, he criticized the supercilious attitude of one of his German confrères, who denied that Georgian monks on Mount Athos could have mastered the Greek language sufficiently well to have made an independent contribution to Byzantine literature. For the last three years of his life, Deeters suffered severely from heart trouble, which prevented him from attending the International Congress of Orientalists in Moscow in August 1960, where he had hoped to read a paper on « Problems of the Reconstruction of the Kartvelian Primitive Language ». However, he had the satisfaction of completing earlier in the year his 80-page contribution, « Kaukasische Sprachen », to the *Handbuch der Orientalistik*, at present in course of publication by Messrs. Brill of Leiden. A few months before his decease, Deeters and I were jointly concerned with the preparation of new articles on Georgian Language and Literature for the *Encyclopaedia Britannica*.

By the death of Professor Deeters, the small band of Caucasian scholars in the West is robbed of a valued mentor and friend. He is survived by his widow, Dr. Edith Deeters, née Dörschel, whom he married in 1927, and by their four children, Hermann, Walter, Beate and Joachim.

David M. LANG,
School of Oriental & African Studies,
University of London, W.C. 1.

The first of these articles reached the conclusion that none of the verse-forms employed in English could serve satisfactorily as a vehicle for Rust'aveli. We now turn to a consideration of some of the difficulties which the content of *Vep'khistqaosani*¹ poses for the Western translator.

Of these difficulties the greatest and most frequently recurring is that presented by the imagery. When he chooses Rust'aveli can strike out with as much pictorial beauty as any of his fellows among the poets of the world the simile of action or of movement, based on the observation of nature or the daily life of mankind, that has been, in the Western world at least, ever since Homer the staple figure of heroic and heroic-chivalrous verse. We may take an example from Tarie's account of his joining battle with the Cathayan army :

I swooped in among them like a hawk upon a covey of partridges. (447)

Comparisons of this kind are however used only sparingly in *Vep'khistqaosani*. Much more common are metaphors and similes of personal description; in some cases of a type familiar to the Western reader, but in many others such as he finds in the highest degree strange. Thus, although he is more accustomed to its wing's being associated with the hair of the head, the use of the raven's tail to suggest the blackness of eyelashes (46) will not startle him. On the other hand, to find this same blackness-eyelashes relationship inducing Rust'aveli to speak of « Indians » (835, 889, 1346) will occasion some surprise. Whether the thought-association is in itself alien or familiar, however, the Western reader, accustomed as he is to a tradition which regards even such a reference as that in Chrétien de Troyes' *Cligés* to the rose in a maiden's face suffusing the lily² as a verbal flight such as should be indulged in but rarely, will often find Rust'aveli's concentratedly figurative mode of expression baffling. The teeth-pearls, lips-coral, eyes-almonds associations, to take only a few examples, are as familiar to him as they are to the Georgian reader, but he expects to find them embodied in expressions such as « teeth white as pearls », « lips of coral hue », « eyes shaped like almonds » — and will tend to be at something of a loss when

¹ Numbers in brackets refer to the quatrains in the edition published by the Rust'aveli Institute (Georgian Academy of Sciences) in 1957.

² *Cligés*, ed. W. Foerster, Halle, 1884, p. 33, lines 815-18.

he comes upon statements such as « I saw pearls in the coral » (536) and « She split her almonds »³. (1280)

The first of these instances will give some indication of the manner in which Rustaveli is wont to link his metaphors to form elaborate tableaux of conceits. These will sometimes extend over a whole stanza. The virtuosity with which he does this is to be saluted as one of the triumphs of his art, but the translator will often find himself constrained to insert an amount of explanatory matter such as must inevitably deprive his rendering in the most grievous fashion of the speed of movement and the vividness of phrase that are of the very essence of the original.

A passage from Miss Wardrop's translation may illustrate the difficulty; although, inasmuch as her concern was to produce a version as nearly as possible word-for-word, she herself was not faced with this or indeed any other literary problem.

... in the inky abyss (of her eyes) were strewn jetty lances (eyelashes),
from the inky lakes into the bowls full of jet there was a stream, and
between the coral and cornelian (of her lips) glittered the twin pearls
(rows of teeth)⁴.

An embarrassment of a different kind, although one that frequently appears in conjunction with that arising out of the need for elucidation, is that caused by Rustaveli's practice of applying a very wide range of figurative expressions to the appearance, emotions, and behaviour of the two sexes indifferently. Thus the rose-and-nightingale image is used alike in passages dealing with comradely affection between man and man (82, 666, 767) and love between man and woman, (1090, 1253-54) while practically identical expressions appear in the descriptions of a parting of the sworn brothers Avtandil and Tariel (949), the reuniting of Tariel and his lady, (1420, 1422) and the final exchange of farewells between the two heroines. (1568)

This interchangeability, although familiar enough in the poetry of the Near East, is nevertheless always somewhat disconcerting to the Western reader, accustomed as he is to a fairly complete differentiation of descriptive terms. There is one field of Rustavelian imagery, however, in which the difficulty is particularly acute.

When an Englishman comes upon such an opening verse in his own literature as this :

You meaner beauties of the night
That poorly satisfie our eyes

³ Sc. opened her eyes wide with astonishment.

⁴ *The Man in the Panther's Skin*, translated by M. S. Wardrop, London, 1912, p. 182.

More by your number than your light,
 You common people of the skies;
 What are you when the moon shall rise? ⁵

— he has no doubt in his mind as to what the sex of the subject of the poem, in the event of this latter's turning out to be of human kind, will prove to be. Although the Teutonic peoples originally knew the moon as masculine, it has been at least since the Renaissance as feminine as Artemis to the whole Western world. Even in medieval times, when the classical tradition was less than sovereign, there seems to have been little or no doubt as to its sex. If we do find one of the male sex likened to the moon it will probably be in some such context as Chrétien's description of his hero Yvain, «as a taper among candles, as a moon among the stars, as the sun above the moon» ⁶, where the comparison simply appears as a necessary element in a larger rhetorical effect. The verse of Wotton quoted above may be said to contain the characteristic Western vision of the night sky. For an example of this vision contemporary with Rust'aveli we may take this picture of Kriemhild in the *Nibelungenlied* :

As the moon exceeds in radiance the stars shining forth clear from the clouds, so she stood, fairer than all the other women ⁷.

The history of the sun-image in the West is somewhat more complicated, for even in post-medieval times the effect of the association of the orb of day with Phoebus Apollo has been much less decisive than has that of the moon with his sister. The most usual figurative connotation of the sun has in fact been royal power and splendour. Relating thus to the attributes of monarchy rather than to the person of the monarch, it may be used of a female sovereign as readily as of a male, as in this apostrophe in Spenser's *Faerie Queene* to Gloriana (Elizabeth I of England) :

Sunne of the world, great glory of the sky,
 That all the earth doest lighten with thy rayes,
 Great Gloriana... ⁸

⁵ Sir Henry Wotton (1568-1639), *On his Mistress, the Queen of Bohemia*. If the modern editors who have substituted *sun* for *moon* in the last line are in the right, Wotton must have intended a comparison so general as to have no reference to conventional associations with humanity. In any case, our concern here is with the way in which generations of readers have understood the line as more usually printed.

⁶ *Der Löwenritter* (text of Yvain), ed. W. Foerster, Halle, 1887, p. 135, lines 3247-49.

⁷ *Das Nibelungenlied*, ed. H. de Boor, Wiesbaden, 1957, p. 53 (Fifth Adventure), quatrain 283.

⁸ *The Faerie Queene*, Book VI, Canto X, stanza XXVIII.

Even in this manner, however, the image is not used with any great frequency. When in his description of the splendours of the Field of the Cloth of Gold the Duke of Norfolk in *Henry VIII* refers to the French and English kings as « these suns »⁹, his added explanation, « For so they phrase 'em », shows that Shakespeare is presenting the expression to his audience as a courtiers' catchphrase rather than as a metaphor which he regards as conventional or immediately obvious.

In Western medieval literature the sun is occasionally used to express feminine beauty, as in the declaration in Chrétien's *Érec et Énide*, « In this maiden there is more of beauty than there is of radiance in the sun »¹⁰, and in the statement in the same writer's *Cligés*, « The day outside was rather dark, but he [Cligés] and the maiden were both so fair that their beauty sent forth rays which illumined the palace, even as the morning sun shines clear and red. »¹¹ On the whole, however, it might be said that, while « planetary » imagery is used only comparatively rarely in the West, when it does occur the sun — the special case of female monarchs apart — is commonly felt to have a masculine reference, the moon and the stars almost invariably a feminine. The figurative relationship of the two principal orbs finds illustration in the passage in *Yvain* in which Chrétien says of Gawain and Lanete :

But I would speak briefly of an acquaintance that was made in private between the moon and the sun. Do you understand whom I mean? He who was lord of the knights and renowned above them all surely well deserves to be called the sun. I speak of my lord Gawain, for he sheds a lustre over the whole of chivalry, even as the morning sun when it sends forth its rays brings light to all places where it shines. And I call her the moon whose good understanding and gracious ways give her a clear title to be thus known.¹²

These three quotations from the romances of Chrétien would all look quite at home in the Georgian of *Vep'khistqaosani* — but how different is the place of planetary imagery in the art of Rustaveli from that which it holds in the French poet's! Far from being an occasional resource when he is striving for some particularly striking effect, it is never for long off his pen. In the first fourteen quatrains of his narrative, indeed, the heavenly bodies appear in no less than ten figures. Thus the Western translator finds himself confronted with the problem of how to express in as it were

⁹ *Henry VIII*, Act 1, Scene 1.

¹⁰ *Erec und Enide*, ed. W. Foerster, Halle, 1890, p. 68, lines 1825-26.

¹¹ *Cligés*, pp. 110-11, lines 2754-60.

¹² *Löwenritter*, pp. 07-08, lines 2305-2411.

poetically work-a-day fashion a type of image which his own literary tradition countenances only in the occasional purple patch.

Conformably to his general practice, Rust'aveli applies his planetary imagery to men and women without distinction. In the case of the sun the difficulty which he thus creates for the translator is not excessively alarming, since the trope can usually be rendered by some phrase indicative of radiant beauty without losing much of its essential character — but how are his readers to be persuaded to accept the likening of the valiant Avt'andil, the commander of the armies of Arabia and the first warrior of the land, to the full moon, (280, 1025) or the collective description of the three paladins of the poem as «star-like»? (6)

This divergence in figurative practice is in great measure the result of the limitations imposed by Western taste for the last three centuries and more on the description of male beauty. The generation of Sir Philip Sidney (1554-86) was perhaps the last to which it was permitted to pen such a passage as this :

... a young man of so goodly shape and well pleasing favour, that one would think death had in him a lovely countenance; and, that though he were naked, nakednes was to him an apparrell.¹³

Or this :

His haire (which the young men of Greece used to weare very long) was stirred up & down with the wind, which seemed to have sport to play with it, as the sea had to kisse his feet ; himse^lfe full of admirable beautie...¹⁴

Even in medieval or Renaissance times writing in such a vein as this was comparatively rare in the West — and it should be noted, furthermore, that for all their flamboyance these passages do not dwell on the charms of specific physical characteristics. For upwards of three centuries, however, it has been quite unusual, outside the province of studiously «decadent» literature, to do more than intimate on his first appearance that the hero of the tale is tall, well-built, and possessed of regular features. The introduction of a second young man with a good profile is hardly to be thought of.

How daunting then is the task of the translator who must seek to deal in a natural and convincing fashion with the luxuriance of metaphor and simile which throughout his poem Rust'aveli lavishes on his heroes' comeliness! To give only a few examples. Avt'andil is «more graceful than the cypress» (40), and a «well-formed lily» (72); while of Tariel we are told,

¹³ *The Countess of Pembroke's Arcadia*, ed. A. Feuillerat, Cambridge, 1922, p. 8.

¹⁴ *Ibid.*, p. 10.

« Crystal and ruby intermingled made fair the pale roses of his cheeks. »
(207)

This last quotation may find an echo in the recollection of the English reader in the « fading rose » on the cheek of the unhappy knight in Keats' poem « La Belle Dame sans Merci », and this in turn may bring to his mind the « lily on the brow » of the same unfortunate. The comparison is an interesting one. By the force of their very unexpectedness Keats' lily and rose contribute to the atmosphere of strangeness and enchantment which he is creating; but at the same time they are counterbalanced by phrases — « haggard », « woe-begone », « with anguish moist and fever dew » — the suggestions of which are far removed from the beautiful. The picture, furthermore, is of one wretched in a thralldom to a faery power from which there is clearly no hope of deliverance. The poet is, in short, using his floral images in a quite unusual way to obtain a very special effect of weakness and despair. The association with beauty of person, in so far as it may be judged to exist at all, is peripheral and retrospective in its operation. The heroes of *Vep'khistqaosani*, in contrast, have all the riches of the imagery of planets, roses, pearls, rubies, crystal, snow, rain, frost, etc. poured out ceaselessly upon them to convey not only their physical beauty but also, in such conceits as « From a channel of jet rained a crystal shower » (86), and « A fresh fall of snow froze the rose and did it grievous harm » (179), their expressions of emotion and changes in appearance and demeanour. As for « weakness and despair » — for all his woes Tariel can kill a wild beast with his bare hands at any moment. (911-12)

We may sum the matter up by saying that the Western translator is faced with the problem of how to give expression to the heroic and the chivalrous when the idiom of his original contains important elements such as his native tradition has long regarded as intolerably precious or decadent.

Another embarrassment lies in what might be called « the convention of heroic weeping » in Rustaveli. When the Western reader learns that the tears of Asmat', Tariel's faithful companion during his sojourn in the wilderness, flowed « to join the sea » (221), the hyperbole may as so often seem to him somewhat excessive, but the overflow of emotion from the compassion and distress of a woman's heart which it describes will appear quite in place. His sense of the fitting will not have found it so easy to accept the application of the same figure to the valiant Avt'andil. (181) It is true that the knights of Western romance commonly enough do something such as make « the grettyst dole that ever man made »¹⁵, and the

¹⁵ *The Works of Sir Thomas Malory*, ed. E. Vinaver, London, 1954, p. 119.

heroes of Renaissance times are not incapable of « gushing out abundance of tears »¹⁶, but usually they do so under the stress of some recent misfortune which they have suffered in their own persons, and their lamentations are seldom given any great emphasis. In more modern times reticence has been required in the matter of outward manifestations of manly grief almost as insistently as in that of manly beauty. How then is the translator — and particularly, working as he does with the language of a people with a basic tradition of stoicism in their literature stretching back over more than a thousand years, the English translator — to bring his readers to a sympathetic understanding of the truth that for Rust'aveli the nobility and generosity of the heroic response to the challenges of life find their measure in the volume of tears shed no less than in the readiness displayed to embark on feats of prowess? How is he to convince them that when Avt'andil weeps on first hearing the tale of Tariel's woes (326, 345, 659) or on taking leave of him for a comparatively short space of time, (669, 672, 950) he is giving proof of greatness of spirit no less cogent than that provided later by his engaging in combat with a pirate ship single-handed? (1038-42)

A thorough discussion of the problems in wait for the Western translator of *Vep'khistqaosani* and of the principles on which he should base his work would furnish matter for a substantial volume. Within the compass of two short articles it has only been possible to touch briefly on some few of the greater difficulties. It would be of the highest interest to know whether the translation of the chivalric tales and romances of the West into Georgian has presented corresponding perplexities. Reflections of this kind must inevitably acquire something of the look of an exercise in negation, but perhaps these jottings may do something to bring to notice divergences in poetic sensibility and practice that seem to have received less than their due of attention, and to open up lines of thought for others better qualified to pursue.

R. H. STEVENSON.

¹⁶ *Arcadia*, p. 83.

TRIVIA HISTORIAE IBERICÆ

by W. E. D. ALLEN

I. GERFALCONS FOR THE KING

On the 14th October 1589, the ambassadors of Tsar Fedor Ivanovich, Prince Semen Svenigorodsky and Dyak Torkh Antonov, reached Gremi, the capital of King Alexander II of Kakheti. Their suite, in addition to a military escort, included priests and teachers and icon painters, and they brought gifts of church vessels, icons, books and vestments loaded on ten horses; forty sables, one thousand ermines, fifteen walrus tusks, reputed to have magical properties, from Vaygach in the Polar Sea; cuirasses, helmets, a kaftan of Chinese silk stitched with gold, velvet top coats lined with sable and marten and embroidered with gold thread, and black fox hats. A not unimportant member of the embassy was the falconer Ivan Syehov with his son, who had been entrusted with three gerfalccons from the Tsar's royal mews.

A noted sportsman in his day, King Alexander proved more interested in the gerfalccons than in the other sacred or luxurious gifts. Immediately after their arrival at Gremi, the ambassadors received a visit from the courtier Uman (Georgian, Oman) and the monk Cyril. «Uman said to them: 'King Alexander wants to see the gerfalcon which the sovereign has graciously sent to him; you should therefore send the gerfalcon with the falconer to King Alexander; and when he has had a look at it, he will send it back to you immediately'. And the ambassadors sent the gerfalcon with the falconer Ivan Syehov and an interpreter to King Alexander, after Uman had left. Ivan Syehov brought the gerfalcon back to the ambassadors within the hour and said that King Alexander inspected the gerfalcon and placed it on his hand and took off the hood, and was most pleased with the Sovereign's bounty. The King asked him what the gerfalcon caught and he replied that it took swans», (cited from S. A. Belokurov, *Snosheniya Rossii s' Kavkazom*, *vip. i, 1578-1613*, 1889, 159 ff., translation by Anthony Mango).

On the following day the ambassadors were received in audience by the monarch. «Prince Semen and Dyak Torkh, having entered the chamber, saluted King Alexander in the name of the Tsar; they made the speech and presented the Sovereign's letter of credence and letters patent. They also presented the teachers and icon painters in accordance with the Sover-

eign's instructions, and they produced the Sovereign's houny according to the treasury list ». About the gerfalcons they had to report an unlucky incident. « They said : 'Our great Sovereign, in extending his houny to you, King Alexander, has sent you a red gerfalcons (*krechet krasnoy*), a reddish gerfalcons (*Krechet podkrasnoy*) and a speckled gerfalcons (*krechet kroplenoj*) from his own royal sport, but two of the gerfalcons, the reddish and the speckled, died in the mountains. You should command that they and their gear be brought in for inspection, King Alexander' ... And he commanded that the dead falcons be brought to him in their hoods with all their gear and he inspected them ».

It is of interest to examine in detail the description of these noble birds and to establish their significance in the scale of royal gifts. It would appear that the finest gerfalcons were regarded as the equals of the splendid *argamak* horses which it was the custom of the Georgian kings to send as gifts to the Moscow court.

It is clear that *krechet* signifies gerfalcons as distinct from *sokol*, c. f. V. Dahl, *Tolkovyje Slovar Velikorusskago Yazika*, SPB, 1903; also Vasmer, *Russisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1953, who cites Ukrainian *krechet* as meaning 'weisse Edelfalke', and prefers to reject borrowing from Mongol *Kýrčyt*, 'Habicht'.

sokol has numerous forms in Slav languages, see Vasmer, *REW*, II, 688, who does not agree derivation from Arabic *sakr* — from which comes *sacer* (through the Portuguese *sacre*), a name for a kind of falcons common throughout Mediterranean Europe and the Levant. It would seem therefore that the rendering of *krechet krasny* as « a female saker » in the list of Russian falconry terms in *Bibliotheca accipitraria*, Hastings, 1891, 191-2 is unacceptable.

In *De Arte Venandi*, the Emperor Frederick II of Hohenstauffen (c. 1238) treats in detail of the gerfalcons and its coloration :

« Out of respect for their size, strength, audacity and swiftness, the gerfalcons shall be given first place in our treatise... Gerfalcons are fledged in or near the most distant parts of the seventh climatic zone, not infrequently on high cliffs, often in crannies, caves and holes on mountain sides, either near to or distant from the seacoast; the farther the birthplace from the ocean the more beautiful and noble they are. Some of them are brooded on the high cliffs of the Hyperborean territory, particularly on a certain island lying between Norway and Greenland (*Gallandia*); called in Teutonic speech Leeland (*Yslandia*)... These falcons are the best birds for hunting... They generally build their nests and sojourn in the seventh climatic zone, but never in the sixth, fifth or fourth zone... The feathers of gerfalcons are some of them gray, some of them white, while

others are whitish — particularly on the breast. Others, again, show a mixture of white and gray which many call hemp-coloured. The white tints on the breast are the most brilliant; those on the back during the first year are partly reddish, partly rust-coloured. After moulting the red feathers assume a black shade, the whole of the plumage becomes more marked, and the mandibles and claws of the white gerfalcon, more than those of other birds of the genus, have a decided iridescence. Gray gerfalcons display, before moulting, feathers of a variety of colour; some of them are dark or blackish, others rust-coloured. These latter are of two types: they may have spots all over the back and tail, or they may be entirely free of such markings. Some are decidedly speckled, some less so. Very dark specimens may turn reddish, dark and gray after the moult; if they are not of the spotted variety the coloration may turn to bright gray and red; if hespeckled, hemp-coloured. Bright gray birds after their moult become either whiter or grayer.

« It is difficult to decide what colours are most to be desired in gerfalcons, as there exist fine specimens with all shades. In our experience the rare white varieties from remote regions are the best. After them hemp-coloured individuals are most valued. The nearer the colour of a bird approaches these, the more highly it is prized ». (Cited from *The Art of Falconry... of Frederick II*, translated and edited by C. A. Wood and F. M. Fyfe, Oxford, 1943/55, III, 121).

Following these indications, it would seem as though the *krcehet krasnoy* which survived the journey from Moscow to Kakheti was a red or rufous gerfalcon in its first year. The *podkrasnoy*, which died, can have been a dark specimen which turned reddish after moulting, while the *kröpleno*y was of the speckled variety. The distinctive colours described by Prince Semen are met with elsewhere in Russian texts: for instance — *i prisylat k nam Velikomu Gosudaryu krcehaty i cheligi krcehetyi samye lutchie krasnyie i podkrasnyie i tsretnie* = « and send to us, Great Lord, gerfalcons and fledglings of the very best gerfalcons, red and reddish and speckled ». (*Slovar tserkovno-slavyanskago i russkogo yazika*, tome iv, 2nd ed., 1868, col. 900, sub *cheligi*).

Dresser (*Birds of Europe*, London, 1871-81, vi, 16 — with coloured plates) describes the gerfalcons as brown rather than red but states that they are subject to considerable variations in shade and colour. « The range of the so-called 'Norwegian' or true gerfalcon, in contradistinction to the Iceland or Greenland species, is somewhat extensive as it inhabits Northern Scandinavia and North Russia, and thence is found right across Northern Asia into Arctic America ».

A near contemporary of the falconer Sychov, Pierre Belon du Mans (*Histoire de la nature des oiseaux*, Paris, 1555, 94-6, with a fine woodcut)

describes the gerfalcon as one and a half times as big as the falcon, and of a proud and daring nature. « We would not see him if he were not brought from foreign lands, and they say that he comes from the part of Russia where he makes his eyre, and that he frequents neither Italy nor France, and that he is a bird of passage in High and Low Germany ».

From all this it would seem that the gerfalcions known to Frederick II in the thirteenth century may well have been brought from Norway or from Iceland, even from Greenland where the Norwegians kept in touch with their colonies by ship convoys from Bergen; but the gerfalcions of the Russian Tsars in the sixteenth century were Russian bred birds.

In an account of the regimen of the Tsar's mews of the year 1668, with notes in the hand of Tsar Alexey Mikhailovich who was devoted to the sport of falconry, it is clear that his birds came mostly from Kolmogory, the depot for the White Sea peninsulas, from the Pechora, and Siberia. His favourite bird was the speckled Siberian gerfalcon Gamayun. The Tsar favoured particularly gray gerfalcions (the taste of Emperor Frederick), but he kept in his mews also *yastreby* (goshawks — *Astur palumbarius*) and *kobetsy* (*Falco apivorus*, according to Dahl). It is of interest to note that falconers (*sokolniki*) of the royal mews, reported as drunken, quarrelsome, intriguing or merely stupid were liable to be transported in chains to the Lena — which was presumably a region where falcons were sought. (For details see *Drevnaya Rossiiskaya Vseliothika, izd. vtoroc. chast III, Moskva, 1788, 430 ff., Kniga glagolemaya uryadnik : novoe ulozhenie i ustroenie china sokolnich'ya puti*, particularly 456 ff.). Three centuries before the time of Tsar Alexey Mikhailovich, falcons were already being brought from the far north east, for we read that in the year 1329, Grand Duke Ivan Danilovich of all Russia bestowed a gift on eight falconers from the Pechora (M. I. Sreznevski, *Materialy dlya slovarya drevnerusskogo yazyka*, tome III, 459, *sub sokolnik*).

On long journeys falcons were transported in large padded boxes, but despite all the precautions taken, the birds often failed to reach their destinations alive; thus the birds which Andrey Svenigorodsky was carrying to Shah Abbas in 1594 died during the crossing of the Caspian, while two others sent in 1597 succumbed to the heat of Gilan. The standard instructions to ambassadors were to feed a falcon on two pigeons or one hen a day, and to get as much ice as the bird required.

The Caucasus and notably the coasts of the Caspian were famed for falcons. For the tenth century, Masudi has a dissertation on the falcons of the Caspian :

« In this sea are islands opposite the coast of Jorjan (Gorgan), where a sort of white falcons are caught. These falcons are

soon made tame; and one has little to fear that they will associate (with the wild birds); but they are rather weak, for the sportsmen who catch them in those islands feed them with fish; and if any other food is given to them they become reduced in strength. Men who distinguish themselves by their knowledge of falconry, and of the different sorts of rapacious birds which have been employed for the same purpose, among the Persians, Turks, Byzantines, Hindus and Arabs, say that falcons of a white colour are quickest and handsomest; that they have the best shape and chest; and that they are soonest tamed, and the strongest of all falcons to rise in the air; that they have the longest breath, and fly furthest, for they are very light and spirited, and they have a hotter temper than any other species of falcons. The difference of colour depends upon the difference of climate. Hence they are of pure white in Armenia, and in the country of the Khazar, in Jorjan, and in the neighbouring countries of the Turks, on account of the great fall of snow in these climates»: (Masudi = Maçoudi, *Les Prairies d'Or*, texte et traduction par C. Barbier de Meynard, 8 vols. Paris 1883, citation from I, 423, anglicised by W. E. D. Allen in *A History of the Georgian People*, 328).

According to Dr. Radde, the Caucasian goshawk (*Astur palumbarius* Russ. *yastreb*, Georgian *kori*, Persian/Tartar *tarlan*) when old was particularly light-coloured, sometimes completely white and sold at a very high price in Dağistan; but a young specimen was called *kizil-kush* = «red bird». Radde records that Feizulla Bey of Akhaltzikhe had told him that white goshawks were very rare in western Georgia and Radde himself would not admit of the existence in the Caucasus of the light-coloured, or completely white 'noble' falcons of the northern countries. He believed it to be a white variety of the goshawk (*utyatnik* or «duck-hawk») already described by Pallas, *Zoographia*, 369, or a very light *Falco Sacer* (R. *balaban*). Radde only once saw one *Falco Sacer* among the Tartars of the Caspian lowlands; in a few hours he killed fifteen or twenty partridges (R. *kuropatka*) and Caucasian snow partridges (*Tetrogallus Caucasicus*, R. *turach*), small bustards (*Otis tetrax*, R. *strepet*) or pheasants. These white falcons of which he heard stories cost very high. One belonged to a bey in Elizavetopol and was priced at sixty gold rubles. Nearly the same prices were paid by Kalmycks to the east of the middle course of the Volga where, according to Bogdanov (*Zveri i Ptitsy Povolzhya*, 44), they bartered them against horses. (Dr. Gustav Radde, *Ornitologicheskaya Fauna Kavkaza*, (*Ornis Caucasica*), 4- to with plates, Tiflis, 1885, 81-83.

In his brief account of «Georgiana and the kings thereof» Marco Polo says that «the country produces the best goshawks in the world which are called Avighi». Sir Henry Yule cites Jerome Gardan as noting that

« the best and biggest goshawks come from Armenia » — a name which, as Yule observes, often included Georgia and the Caucasus. He adds that « Major St. John tells me that the Terlan or goshawk, much used in Persia, is still generally brought from Caucasus. Yule proposes that « the name of the bird is perhaps the same as 'Afei, *Falco montanus*, the hen-harrier ». (Sir Henry Yule, *The Book of Ser Marco Polo*, London, 3rd ed., 1929, Vol. I, 50 [bis] & n. 5). *Arighi* is near enough to Turkish *arçi*, hunter, and can indeed have the sense of harrier; in a thirteenth century Georgian context it was probably a loan-word from the Selenks with whom the Georgian nobility were in frequent contact. (It can only be a philological coincidence that *Arighi* corresponds rather nearly to Dutch *harik*, goshawk. Dresser, vi, 587).

In his *Russko-Gruzinski Slovar*, Spb., 1840, David Tchoubinoff distinguishes between Russian *kretchet*, gerfalcon, and *sokol*, falcon. For *kretchet* he gives the Georgian words *shavardeni* (= † *shahin*, Persian 'royal'), *gavazi*, *songuli* (= † Persian *songar*). For *sokol* Tchoubinoff has *bazi* (= Persian *bazi* = *Falco gentilis*), *kori*, *shavardeni*, *mimino*. *Sokolnik*, falconer, is *bazieri*, but mews, *sakori sakhti*, falcon-house. The court rank of Chief Falconer is *baziert-ukhutzcsi*. (Here, perhaps we have an example of bilingual class differentiations, as in English bullock, beef (Franco-Norman *bœuf*); English sheep, mutton (Franco-Norman *mouton*). Radde, p. 81, states that *mimino* is the Georgian word for all larger hawks, including the goshawk, Russ, *yastreb*. He identifies *kori* as the sparrowhawk (*Astur nisus*), Persian 'bazha' (properly *bazi*), and Tartar *kurye kurgai* — from which, perhaps, *kori* is a loan-word.

In the Georgian epic poems of the turn of the twelfth century, allusions to falconry are frequent; although poetic licence seems to take precedence of zoological precision. (For *Vep'kis Tqaosani*, I cite the English version of Miss Margery Wardrop, *The Man in the Panther's Skin*, Oriental Translations Fund, New Series, Vol. xxi, London, 1912; for *Visraminiani*, Sir Oliver Wardrop's English version, OTF, New Series, xxii, 1914).

Vep'kis Tqaosani, 703, *kori* : « The king mounted. How can the pomp of those times be told now? By reason of the beating of the copper drums no word was heard by the ears. The hawks darkened the sun; hither and thither coursed the hounds; the fields were dyed purple with the blood shed by them ».

Ibid. 459/462 *shavardeni* as a synonym for *kori* : I appalled myself, I went into the hall of audience; a pack of harriers (*avaza* = hunting panther) met me, all the space around the hall was full of falcons... We hunted over the plain, mountain-foot and hill; there was a multitude of hounds, falcons and hawks. We returned early without having gone a stage from the long road.

Visraminiāni, 277 : « he had slain so much game that mountain and plain could not find room for them : a needle even could not fall on the earth because of the hunting panthers and dogs; the air was full of hawks (*kori*), kites (*garazi*) and falcons (*shavardeni*) ».

These descriptions reflect the scenes in Persian miniatures, and, again, Marco Polo's near-contemporary account of the hunting expeditions of Kubilay Khan (1260-94) : « He starts off on the 1st day of March, and travels southwards towards the Ocean Sea, a journey of two days. He takes with him full 10,000 falconers, and some 500 gerfalcones besides peregrines, sakers and other hawks in great numbers; and goshawks also to fly at the waterfowl... And as he goes there is many a fine sight to be seen, and plenty of the very best entertainment in hawking; in fact there is no sport in the world to equal it ». (Yule, *Marco Polo*, I, 404).

The more modest hunts of the Georgian kings were, in their way, lavish and ceremonial. According to Wakhushht (*Description géographique de la Géorgie*, ed. Brosset, SPB, 1842, pp. 19-20), the Chief of the Falconers (*Bazieri' Ukhutcsi*) ranked after the Grand Equerry (*Amirakhori*). (This latter office became hereditary and the name came down in the distinguished Georgian family of Amilakhvari; one of the name was killed in command of the Foreign Legion at the Battle of Bir-Hakeim in 1942). The Chief of the Falconers was responsible for the management of the royal falcons (*bazni*, pl.) and falconers (*bazierni*, pl.), the hounds and kennelmen, and of the keepers of the woods and plains of the royal hunting demesnes. Alexander II of Kakheti is the hero of the only anecdote of hawking which occurs in the Georgian annals. Wakhushht records that « having learnt from his falconers that they had seen strange birds in the plain of Aloni, he went off in haste and found that they were peacocks. He wanted to take them alive, but not a single falcon would take any notice of them; there was only a red falcon which took as many as there were; they were brought to Gremi where they called incessantly, which made Kakheti seem like the fabulous land of the Qapuzuna where the sheep go to ». (*Histoire de Kakhet*, in Brosset, *Hist. de la Géorgie*, II, i, 154/5; the Qapuzuna, says Brosset, are monkeys, and the reference is to a passage in the Book of Kalila and Dimna).

It is permissible to surmise that « the red falcon » may have been the *krechet krasnoy* which had survived the journey from Moscow to Gremi and which the falconer Ivan Syehov had assured the king, could take swans (*lovit lebédí*). The capture of swans would demand the strength and courage of gerfalcones (Frederick's *falcones absolute gentiles*) as in The Tale of Igor (for citation, c. f. Sreznevski, III, 459, *sub sokolnik*) or in the great hunts of Kubilay Khan (c.f. Yule, *Marco Polo*, i, 406).

THE MOST ANCIENT GEORGIAN INSCRIPTIONS IN PALESTINE

Intensive archaeological investigations in the last few decades in countries of the East (Palestine, Syria, Egypt) have brought to light numerous monuments of Georgian architecture, referring to the cultural work of the Georgian people in the « Holy Places » of the East in the early Middle Ages.

Near Antioch there have been discovered thirteen Georgian monasteries and churches which were occupied by Georgian monks as late as the XIth-XIIIth centuries¹.

In the Egyptian desert, in the necropolis of Thebes a church² has been discovered which, as M. Tarchnischvili pointed out³, was built by Peter the Iberian and dates from the Vth century.

Finally, a few years ago, an Italian archaeological expedition under P. Virgilio Corbo discovered in Palestine, in the Judean desert, together with other important remains yet another remarkable monument of Georgian culture, a monastery with a Georgian inscription⁴.

The Georgian monastery is in the region of Bi'r al Qutt, not far from Bethlehem, to the north-west of Hirbet Siyar al-Ghanam on the slopes of a hill. It is a complex of buildings in the shape of a square with a church adjoining on the north side.

To the south of the church was a chapel, the floor of which, as also that of the church itself, was covered with mosaic.

The church was connected with the inner court and buildings situated to the south-west, by an area, covered with mosaic of white stones, from which led the entrance to the refectory. The floor of the refectory is also made of mosaic and is still in a state of preservation. The central part is decorated with a splendid geometrical design bordered with a frame carried out in a combination of colours : white, rose, black, pale blue, green. The

Publication of the Academy of Science, Tbilisi, 1960.

1 M. Tarchnischvili, Un vestige de l'art Géorgien en Égypte, *Bedi Karthlisa*, n. 32-33, N. S., VI-VII, 1959, p. 24.

2 Monneret de Villard, Una chiesa di tipo georgiano nella necropoli tebana. *Optic Studies in Honor of Walter Ewing Cram*, Boston, Mass., 1950, pp. 495-500.

3 M. Tarchnischvili, op. cit., p. 24.

4 P. Virgilio Corbo, Gli scavi di Kh. Siyar el-Ghanam (Campo dei Pastori) e i monasteri dei dintorni, *Pubblicazioni della Studium Biblicum Franciscanum*, No 11, Gerusalemme, 1955.

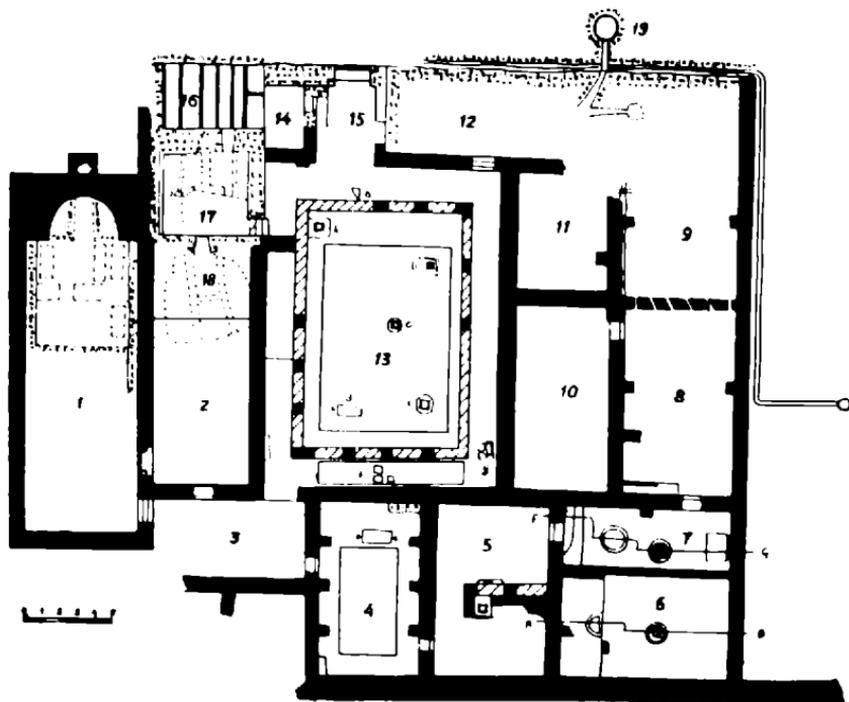
space is framed by a border of seven lines, which makes the plaiting of white mosaic stand out.

In the eastern part, outside the chief axis of the tessellated space of white there is a large inscription, placed in a frame. On the left and right sides of the frame triangles are depicted. The frame consists of five parallel lines in white and black. The rectangle of the inscription is separated from the chief area of the mosaic by white stones for a distance of 34 cm.

The inscription including the interlaced design of the mosaic is 81,5 cm. in height.

The inscription consists of five lines. The letters are from 10 to 11,5 (the last lines) cm. in height. The colour of the design of the inscription is black. The lines are separated from one another by one row of white mosaic with a reddish tint.

Adjoining the dining room on the southern side is a room which Corbo believes to have been a kitchen. The floor of this is also tessellated. The kitchen is connected with two rooms with mosaic floors, one of which (A), supplied with a press, was intended for pressing grapes, the other (B) for squeezing oil from olives.



Plan of the monastery, according to Virgilio Corbo

By means of a door in the east wall the room with device for pressing olives was connected with a shed, where a crib and a reservoir were placed. One wall of the shed may have been re-made at a later epoch.

The purpose of the other rooms (Nos. 9, 10, 11, 12) is not known as they have been completely destroyed. It must only be noted that this part of the monastery also abounds in mosaic with a set design in colours.

The central part of the monastery was a square court adjoined on the northern side by a chapel, on the southern side — by rooms 10-11 and on the eastern side — by the porter's room (Nos. 14, 15). From the east a vestibule led to the pillars surrounding the court. To the north of the pillars there is a passage to the necropolis (Nos. 16-18), and from the eastern side a door leads to room No. 12. From the west of the court there is a passage leading to a porch (No. 3).

The court consists of two parts: a colonnade and a court under the open sky.

The colonnade forms a narrow walk which runs round the court and is separated from it by a row of pillar bases 67 cm. long and 5 cm. high. On the bases were pilasters, on which rested the vault and roof of the walk.

Some of the pilasters are missing but, according to Corbo, it is easy to determine the number; there were 18 in all. At several points of the bases for supporting the pillars another wall is built on the north and east sides. In the north part of the walk there are two more walls, of a later period, as Corbo thinks. The walk was completely paved with mosaic although this has now disappeared from the northern side.

On the eastern side on the diagonal lies white mosaic.

In a place where the latter is broken a fragment of an inscription has been preserved.

A few letters of the inscription have been preserved in the corner of the south-east side. The text is placed on a white background in a frame with an interwoven design carried out in pink and green. The letters are red. The inscription consisted of five lines, separated from one another by strips of stones, one light-purple and the other white. On the southern side the mosaic has almost completely disappeared except for a sharp corner to the south-west where part of the geometrical design has been preserved.

The mosaic floor on the west side consisted of 28 squares, each measuring 45 cm. The squares were separated from one another by a rich sinuous design. The squares followed one another in pairs, as can be seen from the first two squares. On the sixth row (from north to south) at the end of the floor was a Georgian inscription, which has been preserved only in three squares.

The inscription is made on a white background with stones black as

jet. The lines are separated from one another by yellow lines. The colours of the pattern are red, pale blue and yellow.

In the court under the open sky there are reservoirs (cc) and a small hole (b) for draining water. Its floor also is completely covered with mosaic.

On the last day of the excavations still another Georgian inscription was found towards the north-west corner of the pattern (d) surrounding the large white mosaic of the court. It is placed on a flat surface with a triangle on each side. The length of the space is 132 cm., of the triangles — 21 cm. Only three lines of the inscription have been preserved and traces of one letter of the fourth line. According to Corbo, the inscription must have consisted of five lines.

The length of the letters in the first line is 11,5 cm., in the second — 10,5 and in the third — 9 cm. The inscription is surrounded by two rows of a plaited design in white, bluish-green and yellow. On the white background of the triangles is a cross, carried out in green and yellow plaiting.

According to Corbo, in Bi'r el-Qutt there is a Roman columbarium which was used once more in the Byzantine epoch. On the basis of ceramics discovered in the first layer, he says, it may be dated from the first century A.D.

Corbo considers⁵ the Georgian monastery to be an extremely original building in its plan and in the rooms placed round it, and also in the devices for pressing grapes and olives bearing witness to the great activity of the monks working there. In this respect, according to him, the Georgian monastery is quite unique among the monasteries in the Judæan desert.

At the same time the author points out that local stones were partly used as building material while some of the material was taken from the ruins of an ancient basilica in Bethlehem.

The author attaches great importance to this circumstance in dating the monument.

The author gives the date of the Georgian monastery of the Judæan desert as the VIth century A.D. on the basis of the inscriptions and also of the partial use in building the monastery of stones taken from the ruins of the « Christmas » basilica of Constantine⁶. In the author's opinion, if this monument is identified with the building in the Jerusalem desert, mentioned by Procopius under the name of Lazian Monastery, then we should have another argument for attributing the monastery to the VIth century, and still another confirmation of the theory concerning the use of the basilica of Constantine in Bethlehem for the second time.

⁵ V. Corbo, *op. cit.*, p. 129.

⁶ *Ibid.*, p. 130, also note 9.

THE GEORGIAN INSCRIPTIONS

A special article was devoted to the Georgian inscription by the late M. Tarchnišvili⁷ a distinguished scholar in the field of Georgian culture and language.

In M. Tarchnišvili's work the text of the Georgian inscriptions is given with a Latin translation and commentaries. It should be observed that the inscriptions were read by Tarchnišvili absolutely correctly. M. Tarchnišvili also gave a correct translation of the text. It remains only to make clear certain questions, and in particular, to identify some of the proper names mentioned in the inscriptions. This affects the dating of the inscriptions and the monastery itself.

The inscriptions in question read as follows :

INSCRIPTION I

(M. Tarchnišvili's inscription A)

1. *šeevni't'a k'v'sit'a da m*
2. *coχebit'a emidisa t'cysit'a*
3. *šn antoni abay da iosia mo*
4. *msxmeli amis sep'isay da ma*
5. *ma- deday iosiaysi amen*

INSCRIPTION II

(M. Tarchnišvili's inscription C)

1. *emidao t'codor*
2. *e marowan da bo*
3. *wrzn... en ami*
4. (') e...
5.

INSCRIPTION III

(M. Tarchnišvili's inscription B)

1. *da žowž*
2. *eowlmi m*

⁷ Le Iserizioni musive del monastero di Bir el-Qutt. Printed in V. Corbo's book, pp. 135-139. Also M. Tarchnišvili in *Bedi Karthlisa*, No 16, p. 12-17, 1954.

3. *at'ni ba*
4. *kour da*
5. *gri-orm*
6. *izd da n*
7. *ašobni*
8. *mat'ni ke*
9.
10.
11.
12. *amen*

INSCRIPTION IV

(M. Tarchnišvili's inscription D)

- [1.]
2. *z*[*ʔ*. . . .]
3. *i*[.]
4. *CO* [*(ʔ)*. . .]
5. *MCO* [*(ʔ)*. .]



Inscription I



Inscription II

TRANSLATION

INSCRIPTION I

« With the help of Christ and the intercession of Saint T'eodore let (God) have mercy on Abba Antoui and Iosia the layer of this mosaic and the parents (lit. *father-mother*) of Tosio. Amen ».

INSCRIPTION II

« Saint T'eodore! Maruan and Burzen... EN... AM... E ».

INSCRIPTION III

« And their alumni Bakur and Gri-Ormizd and their children. Christ!... have mercy. Amen ».

INSCRIPTION IV

[Fragmentary : seven characters only preserved].

THE DATE AND PERSONS

In the inscription the following persons are mentioned.

Saint Theodore (Inscription I and II).

Abba Antoni (Inscription I).

Burzen (Inscription II).

Bakur (Inscription III).

Gri-Ormizd (Inscription III).

Some of these persons mentioned in the inscriptions were identified by M. Tarehnišvili⁸. He noted, in particular, that the Theodore mentioned in inscription I and II is Theodorus Tyro the well known martyr of the IVth century, suffering under Maximian and Maximinus. In ancient times he was held in great esteem in the East, in particular, in the church of Jerusalem⁹.

Abba Antoni, mentioned in the inscription, as already pointed out by M. Tarehnišvili, is known from the Life of Saint Martha, the mother of Symeon Stylites.

In the text of the Life it is said that after the transportation of the body of St. Martha into the pillar to the hermit and the building of a special church for her, Symeon asks God to grant him a piece of the Cross made from the Life-giving tree.

« And when Saint Symeon prayed to God he at once saw in a revelation a vision of three monks, Georgians, who came from Jerusalem to the Saint, one of whom, Antoni, was vested with the order of priesthood and was the *Πρεσβύτερος Ἡγούμενος* of the monastery and of the assembly of brethren ».

« It was seen that this Antoni had in his hands a golden cross inside which was a piece of the Life-giving tree, a mighty power, and he held this with great fear and trembling and handed it to Saint Symeon according to his request ».

« This Antoni was a Georgian, of wondrous gifts, who saw in a vision in that hour the slave of God, great Symeon, who said to him : 'Go to that Mons Admirabilis' and at once as soon as he had seen that vision that night, he got up early in the morning and together with two brethren set out from Jerusalem »¹⁰.

⁸ M. Tarehnišvili, op. cit., p. 136.

⁹ K. Kekelidze, *Ierusalimskiy kanonar*, Tbilissi, 1912, p. 187; F. Halkin, *Bibliotheca Hagiographica Graeca*, t. II, Bruxelles, 1957, p. 281 sq.

¹⁰ N. Marr, *Agriografičeskije materialy po gruzinskim rukopisijam Ivera*, *Zap. Vost. Ot. Russk. Archeolog. Ob.*, vol. XIII, S-Pbg. 1900, p. 38. M. Tarehnišvili, op. cit., p. 136, note 8; *Acta Sanctorum*, Maii, V, p. 418, n. 53.

« Abba Antoni, a worthy man and a true slave of his God » is often met with in the Life of Martha. In the text is related in detail his coming to Symeon Stylites on the Mons Admirabilis and about the circumstances under which the hermit « received this gift by the service of this priest Abba Antoni ».

Afterwards Abba Antoni stayed with Symeon Stylites, who soon appointed him the bishop of Seleucia.

It can be seen from these data that the chief person in the Life of Martha is « Abba Antoni, a monk from Jerusalem, a Georgian, vested with the order of priesthood, *Πρεσβύτερος καὶ Ἡγούμενος εὐαγος μονῆς ὑπάρχων* ».

There is no doubt that this Antoni is none other than the Abba Antoni of our inscription, by whose charge Iosia laid the mosaic and made a Georgian inscription. In the inscription he is mentioned as Abba Antoni, as also in the text of the Life of Martha. From this it can be seen that at the time when the inscription was made he occupied the same position as on his arrival at the monastery of Saint Symeon.

This circumstance makes it possible to fix the date of the inscription exactly.

Abba Antoni, as is known, went to Symeon a year after the death of Martha (551) and the ascent of Symeon on the pillar, i.e. in the year 552. It is clear that the inscription could not have been made after that time, because afterwards he settled down in Antioch and was soon consecrated bishop of Seleucia¹¹.

On the other hand, twenty years previous to these events, as is known from the Life of Martha, Antoni was still in Georgia¹². So that the inscription cannot have been done before the year 532.

Thus, the date of the first inscription can be determined within twenty years 532 and 552.

But the fixing of the date of one of these inscriptions of the Georgian monastery in the Judæan Desert is not sufficient to determine the time of building of the monastery itself, and the writing of the other inscriptions.

To solve this question it is necessary, first of all, to identify the names mentioned in inscription II : Burzen and Maruan.

The name *Burzen* was not current in Georgia, whereas *Buzmi(h)r*, connected with it, is very common. As, for instance, *Vežan Buzmir*, who

¹¹ N. Marr, op. cit., p. 44; M. Tarchnišvili, op. cit., p. 136, n. 8.

¹² N. Marr, *ibid.*, p. 40.

took the place of *Arvand Gušnasp* as the marzpan of K'art'li at the time of Evgstat'i of Mezet'a¹³, is known for the VIth century.

This name is also often met with in the family of Peter the Iberian, the famous Georgian of the Vth century, later the bishop of Maynma. According to the Syrian text of the Life of Peter the Iberian¹⁴, his father and grandfather were called ܒܘܙܡܝܪܝܘܨ. R. Raabe reads this word *Buzmarios*, but the vocalisation, as the editor of the text indicates, is founded on supposition¹⁵. It is clear that it is the same *Buzmir* with the Greek ending (in *os*), so that the word must be read *Buzmīrios*. Peter the Iberian's sister also bore the name *Buzmiroparia*.

J. Markwart sees this same word in *Barzimeres*, who in the years 373 and 377 was in Roman service as *tribunus sentariorum*¹⁶.

This name occurs also in the Armazian inscription on the silver bowl from Bori: *buz myhr byly' xš' t' b' rwn dhr* «Buz mibr, the good pitiāžš. Eternal soul».

In connection with this name F. Altheim, R. Stiehl and H. Junker pointed out that it is not met with in the Iranian onomastikon: «Eine *buz myhr* formal entsprechende Namensform im Iranischen nirgends belegt ist»¹⁷. Obviously they did not know the above-mentioned cases of the use of this name, nor the article by J. Markwart, printed in *Caucasica*.

In publishing the Bori inscription Altheim, Stiehl and Junker made some mistakes. They did not understand correctly the Russian phrase in my article: «Надпись Буз-Михра, доброго питяхша». These words stand in the genitive case not because I see the genitive case in the Armazian text, in connection with which they give my translation as: «Eigentum des Böz-Mihr, des guten Pitiaxes», but the genitive case in the translation is due to the construction of the Russian phrase and depends on the preceding word 'надпись'. In the text is said: «На этом языке писаны: зштарафия жены двоюоуправителя царя Хсефарнуга-Серафиты; речь питяхридата Шараса; надпись «Буз-Михра доброго питяхша» и т. д. (В, III, 2, 1948, p. 56). i.e. «In this language are written: the epitaph of Serapitis the wife of the chief of the court of king Khsefarnug; the speech of Sharagas, the pitiakhsh of king Mihridat; the inscription of 'Buz-Mihr, the good pitiakhsh'».

¹³ Martwilobay Evgstat'i mezet'elisy, S. Qubancishvili, *Dzveli k'art'uli literaturis k'restonat'in*, Tbilissi, 1946, p. 45; D. M. Lang, *Lives and Legends of the Georgian Saints*, London, 1936, p. 94 sq.

¹⁴ *Petrus des Iberer*. Herausgegeben und übersetzt von R. Raabe, Leipzig, 1895.

¹⁵ *Ibid.*, p. 14, n. 5.

¹⁶ J. Markwart, *Die Bekehrung Iberiens...*, *Caucasica*, Fasc. 7, Leipzig, 1931, p. 127.

¹⁷ *Inschriften aus Gruzien*, p. 12-13; also F. Altheim, *Literatur und Gesellschaft*, II, p. 49.

There are no grounds for supposing that the word stand in the genitive or the vocative case, as Altheim, Stiehl and Junker think¹⁸.

The latter supposition is founded, as we have seen, on the incorrect assertion that the name Buz-Mihr is not used in the Iranian onomastikon.

Thus the inscription scratched on the Bori bowl must be translated: «Buz-Mihr the good pitiakhsh».

In my article, published in *Вестник Древней Истории* I did not give the text of the dotted inscription on the Bori bowl. Altheim, Stiehl and Junker read this inscription, consisting of two words, independently (on the basis of the photograph published by us) and in the reading of both words made mistakes. In the text, which in spite of H. Junker's assertion, can be read very easily, is clearly written: *run dhr*¹⁹; but Altheim, Stiehl and Junker read *buz myhr* i.e. in the given instance also see the same word which is written in the scratched inscription, whereas it is sufficient to compare these two inscriptions with one another, to find at once a difference between them.

It goes without saying that a palaeographic analysis founded on such a reading cannot be trusted²⁰.

In connection with the name *Buz mihr* mentioned in the Bori inscription it was suggested that the first part of this word (*hwz*) is the root of the present tense of the Pahlavi verb *buxtan* «to save». Altheim, Stiehl and Junker think that *buz* is the form of the imperative mood of this verb and the whole expression must be translated thus: «Save, Mitra, the good pitiakhsh».

But J. Markwart, in an article²¹ published in 1931, established that *buz mir*, *buz mihr* comes from *burz mihr* and is a shortened form of the prevalent Iranian *burzen mihr*. «Barzimeres ist np. Brzmihir. Busmierios = **βουσμείριος* dagegen ist die griechische Wiedergabe eines iberischen *Buzmi(h)r, das mit Dissimilation aus **Burzmihr* entstanden ist». The sound *r* has been dropped in the given cases as in the Georgian name for

¹⁸ *Inschriften aus Gruzien*, p. 12; F. Altheim, op. cit., p. 49.

¹⁹ A. Borisoff, *Soobschenja Gossoud. Ermitaja*, IV, Leningrad, 1947, p. 10; Sh. Amiranashvili, *Histoire de l'Art Géorgien*, p. 118, *VDI*, I, 1950, p. 98; R. Frye, *Pahlavi Heterography in Ancient Georgia? Archeologica Orientalia in Memoriam Ernst Herzfeld*, N. Y., 1952, p. 95; G. Deeters, in *Oriens Christianus*, B. 39, Wiesbaden, 1955, p. 62.

²⁰ Thus, for instance, in the comparative table of alphabets the sign for *n* is put together with that for *z*, *r* — together with *b*, *d* — together with *m* (see *Inschriften aus Gruzien*, p. 18).

²¹ *Caucasica*, Fasc. 7, Leipzig, 1931, p. 127.

Elbrus²² : ialbuz < al-buz < al-burz, Persian al-burz < Har burž, Avest. Harā bərəzaitiš (Harā brzatiš) « high mountain ».

That *buz-mihr* really comes from *burz-mihr* can be clearly seen from the form of the word, met with in the Armenian : *brzmech*, *brzmihr*²³.

After we have seen that *buz-mihr* used in the given monument is a shortened form of *burzen-mihr*, it is clear that the name of the father and grandfather of Peter the Iberian, preserved in the Syrian text in the form *busmerios*, *busmirios*, in reality ought to have had the form *burzen-mihr*, or, as a result of the dropping of *h*, characteristic for Georgian, *burzen-mir*.

Thus *burzn* of our inscription is the first component element of the name *burzen-mihr*. After this word in the text could stand only *mi(h)r*. Unfortunately, the inscription is damaged in this place.

At the same time the attention is attracted by another name which occurs in the inscription : *Maruan*. From the Georgian text of the Life of Peter the Iberian it is known that his real name was *Muruān-os*, « but when he was made worthy to bear a monk's holy garb he was given instead the name of Peter, after that of the first of the Apostles »²⁴.

After the names of the father and grandfather of Peter the Iberian have been determined there can be no doubt that the *Maruan* of our inscription is the name of Peter himself, preserved in a somewhat changed form (with *u*, instead of *a* at the beginning of the word, as a result of the assimilation of *a* and with the Greek ending *os*) in the Georgian text of the « Life ».

From all that has been said, it follows also that *Bakur* in inscription III is the grandfather of Peter the Iberian on his mother's side.

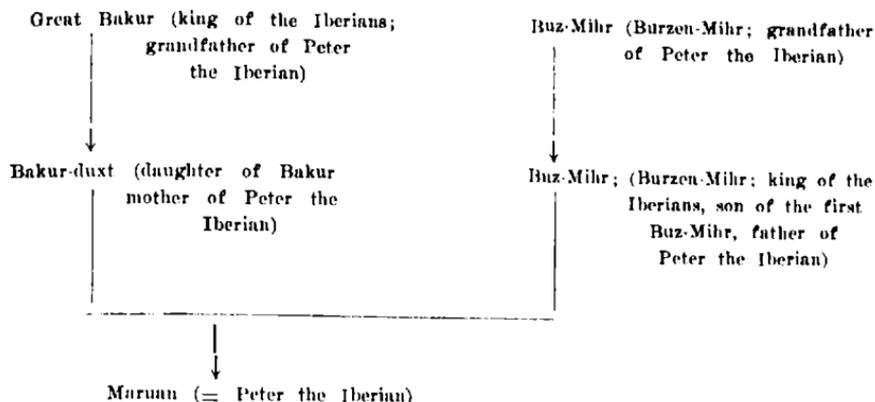
The genealogy²⁵ of Peter the Iberian is as follows :

²² The etymology is given by J. Markwart, *Woher stammt der Name Kaukasus? Caucasia*, Fasc. 6, I. Teil, Leipzig, 1930, p. 35.

²³ ყბբբ ԲԿԲԿԿ. Tbilissi, 1901, p. 133¹¹; 138³; J. Markwart, *Die Bekehrung...*, p. 127; cf. also W. B. Henning, *Mitteliranisch, Iranistik*, Leiden-Köln, 1958, p. 38, n. 4.

²⁴ D. M. Lang, *op. cit.*, p. 58.

²⁵ For the genealogy of Peter the Iberian see J. Markwart, *Die Bekehrung...* p. 128; I. Javachishvili, *K'art'uli samart'lis istoria*, t. I, Tbilisi, 1928, 175 sq., also his *K'art'veli eris istoria*, I, Tbilisi, 1928, pp. 200-218. K. Kekelidze, *K'art'uli literaturis istoria*, t. I, 1951, p. 314 sq.; also his *Etiudebi...*, III, Tbilisi, 1955, p. 16 sq.



In the Georgian inscriptions from Palestine all these names (Bakur, Burzen[-Mihr], Maruan) occur and it is evident that in the text just these persons are meant.

This circumstance is exceptionally important for the dating of inscriptions II and III and also for the history of the monastery. It is clear that we are dealing with a monument built by Peter the Iberian himself.

That it is really so can be seen from the following.

From the «Life of Peter the Iberian» it is known that after his arrival in Jerusalem he proceeded to take an active part in building work²⁶.

«Then they went into the desert, collected numerous brethren and built a monastery for themselves».

After that the blessed Peter chose a place on the north side by the holy church of Sion near the so-called Tower of David, and built there a cloister «which is called to this day the Abbey of the Iberians (= Georgians) and lies to the left when you go from the second door of that tower towards the holy church of Sion»²⁷.

Especially important is the information given by the biographer that after that «the blessed fathers Peter and John went out from there and set out for a desert place on the banks of the Jordan and there built a monastery for themselves»²⁸.

Then «Peter and his pupils and also blessed John went to Egypt; they wandered through the country of Sikti, prayed to the holy fathers

²⁶ N. Murr, *Žitie Petra Ivera, Pravoslavny Palestinsky Sbornik*, t. XVI, pt. II, p. 90 of Russian translation.

²⁷ D. M. Lang, *Lives and Legends of the Georgian Saints*, p. 66.

²⁸ N. Murr, *ibid.*, p. 91 sq.

the hermits, fell in love with this desert, chose a place in it, built a church and a monastery around... »²⁹.

« After some time they returned again to Jerusalem and once again built an inn in the town and set about building a church »³⁰.

From this information it can be seen that Peter the Iberian built a number of monasteries in Palestine and Egypt, including the one in the Jordan desert, not far from Jerusalem.

Now there have been discovered in the Jordan desert ruins of a Georgian monastery with Georgian inscriptions, in which are mentioned the names of Peter the Iberian, his father, and his paternal and maternal grandfathers, and there can be no doubt that this is a monument built by Peter the Iberian himself.

But there is still more evidence which is quite conclusive.

Above we noted that in the monastery there are special rooms with presses for grapes and oil. Corho repeatedly emphasises the fact that the activity of the monks of this monastery in this respect was unique in this region. If this is so and wine and oil making characteristic only of this monastery, it is clear that we are dealing here with the monastery of Peter the Iberian, since from his Life we know that in his monastery the monks were engaged in just these occupations³¹.

The question arises : to what time does this monastery belong and when could Peter the Iberian have built it?

Maruan (Muruan), as is well known, was born in the year 409³². In the year 421, when he was 12 years old, he was sent to Constantinople as a hostage. In 429 he ran away to Palestine and « was made worthy to bear a monk's holy garb ».

From Gerontius the abbot of the monastery on the Mount of Olives he received the name of Peter³³. Peter was 20 or 25 years old when he set about building monasteries and churches both in Jerusalem and in the surrounding desert. According to J. Markwart, Peter built the « Abbey of the Iberians » near the Tower of David about 429-444.

As can be seen from the Georgian text of Peter the Iberian, the building of the Georgian monastery in the Judæan desert belongs to that time. To that same epoch belong, evidently, those inscriptions in which Peter the Iberian and his ancestors are mentioned and which are at least

²⁹ N. Marr, *ibid.*, 94.

³⁰ *Ibid.*, p. 94.

³¹ N. Marr, *ibid.*, p. 95.

³² J. Markwart, *Die Bekehrung...*, p. 166.

³³ R. Raabe, *op. cit.*, p. 31 of Syrian text, p. 35 of German translation; J. Markwart, *Die Bekehrung...*, p. 166.

a hundred years older than the inscription of Abba Antoni. The possibility is not excluded that, as a result of an earthquake³⁴ or for some other reason, the monastery built by Peter the Iberian was partly ruined, and restored only later. It is possible that the credit for its restoration belongs to Antoni of Seleucia who charged Iosia to lay the mosaic and make the inscription. Maybe the building of the monastery or its restoration was really referred to in fragment IV as Tarchnišvili thinks.

The chronology given here is confirmed also by coins discovered in the monastery during archaeological excavations.

In the Georgian monastery the following coins have been found :

1. Of Valentinianus II (375-392) with the inscription : DN VALENTINI-ANUS (Dominus noster Valentinianus) with the legend : NT (Antiochia?).

2. Of Anastasius I (491-518) with the inscription D. ANASTA SIUS PPAUG (Dominus noster Anastasius, perpetuus Augustus).

With the legend : CON (Constantinopolis).

3. Only one coin of Constans II (641-668).

4. And one Ayyūbid coin with the Arabic inscription : محمد رسول الله³⁵. From this list it can be seen that if we do not take into account the two coins of a later time which got on to the territory of the monastery by chance, in the Georgian monument have been discovered two groups of coins which correspond exactly to the two epochs to which the inscriptions belong.

Thus, in the inscriptions of the Judean desert (inscriptions II and III) we have the most ancient monuments of Georgian writing, as they precede the Bolnisi inscriptions, considered up to the present time to be the most ancient (A.D. 492), by at least half a century.



In inscription III still another word is met with which needs to be explained. In the 5th and 6th lines of this inscription we have : « Bakur and Gri-Ormizd ».

It has been suggested that the word *gri* is an abbreviation of the Georgian name 'Grigol' or 'Giorgi'³⁶. In connection with this it has been correctly noted that *gri* cannot be an abbreviation of *Grigol* or *Giorgi*³⁷ since such an abbreviation for these words is not accepted. Besides, if

³⁴ In the first quarter of the Vth century catastrophic earthquakes occurred here, see A. Sieberg, *Erdebebengeographie*, Berlin, 1932, *Handbuch der Geophysik*. B. V, Lief. 3, pp. 801-802.

³⁵ V. Corbo, op. cit., p. 134.

³⁶ M. Tarchnišvili in V. Corbo, op. cit., p. 138.

³⁷ S. Qaukhč'išvili, *K'art'lis c'xovreba*, vol. II, Tbilisi, 1959, p. 060.

gri is an independent name, then between it and the following word Ormizd there ought to have been the conjunction 'da', 'and'.

Therefore the explanation of this word must be searched for in another direction.

From this point of view it is necessary to note that this word is used before a proper name of Iranian origin.

Another case of the use of this word in Iranian is known to me from the Avromān parchment, in the sixth line of which occurs : *gri pahy BRV mtrpry*.

When publishing the Avromān parchment the Swedish orientalist H. S. Nyberg expressed the opinion that the first constituent of the word must be read as גרי which he identifies with the Aramaic word for 'glory' used in Sasanian Pahlavi in the form גרה as an ideogram for χ^u arr (χ^u arnah)³⁸. The ideogram is followed here, in his opinion, by the phonetic complement ' showing that it must be read *farrē*. The second constituent, Nyberg thinks, is the well known word *panāh* 'protection', the whole name meaning 'having the protection of the χ^u arnah'.

In the same way Nyberg considers another word of the Avromān parchment *mtrpry* to be composed of two parts one of which is מטר *Mithra* and the other — the Aramaic ideogram פרי, the passive participle of the verb פרא 'redeem', in the sense of 'redeemed', an equivalent of the Iranian *boxt* which occurs at the end of a great many proper names³⁹. As a result of these assertions of Nyberg it follows that Aramaic ideograms in Middle-Iranian are met with not only separately but as component elements of proper names, at the beginning or the end of a word.

On the other hand, E. Herzfeld does not consider these words to have been written ideographically, and gives the reading : *garipaw(á)hī PUHR mitrafarrī*⁴⁰ not explaining, however, what *gari* and *farrī* may mean.

A second case of the use of this element *gry* is known to me from a Parthian inscription, found in southern Khorasan and recently published by W. B. Henning⁴¹.

The inscription is placed on the rock-wall of a gorge Kāl-i Jāngāl near Birjand (Southern Khorasan) where there is a rock-drawing of a man fighting with a lion.

The inscription which comprises two lines, is clearly legible : *gry'rthštr nhdw W hštrp*.

³⁸ H. S. Nyberg, *The Pahlavi Documents from Avromān, Le Monde Oriental*, XVII, 1923, p. 207.

³⁹ H. S. Nyberg, *op. cit.*, p. 207.

⁴⁰ E. Herzfeld, *Paikuli*, Berlin, 1924, p. 83.

⁴¹ W. B. Henning, *A New Parthian Inscription, JRAS*, 1953, pp. 132-136.

For the text Henning gives the translation: « the prefect and satrap of Gry'rtḥštr »⁴².

He also pointed out that in the first centuries of our era « satrap » was not so much a rank as an office; the word is invariably accompanied by the name of the district which was governed by the « satrap ». The status of a satrap in those centuries cannot be compared with that enjoyed by his Achaemenid namesake; the area he governed was small, scarcely more than a town with its surroundings; on these grounds Henning assumes that the long word which occupies the first line of our inscription was the name of a town or smallish district and the expression Gari-Artazšaθr or Gar Ardašir which perhaps meant « the mountains of Ardašir », was the name of the very district of which Bīrjand formed a part, a forerunner of the later Qubistān.

In his recent book « Mitteliranisch » W. B. Henning connects the first element of the expression gry'rtḥštr (*gry*) with the corresponding word of the Avromān parchment and pointed out that « Die Ansicht, dass es sich um den Namen eines Distriktes handle (JRAS, 1953, 134), lässt sich kaum aufrechterhalten; auf einem seither zugänglich gemachten Ostrakon aus Dura-Europos... findet man *hštrp* auf unmittelbar nach einem Personennamen... »⁴³.

But up to the present time we have no answer to the question as to what this particle *gry* of the Avromān parchment and the inscription from Kāl-i Jangāl may mean or how it must be read. The meaning and function of this particle are still unknown.

For the solution of this question the Georgian inscription from Palestine is of decisive importance. Here also the word occurs before an Iranian proper name Ormizd (cf. Middle Persian Hormizd, Parth. Ohrmazd). Its use in the Georgian inscription is identical with that in the cases met with in Iranian monuments; so, now we have

- gry* puhy — the Avromān parchment
- gry* 'rtḥštr — the Parthian inscription from Kāl-i Jangāl
- grī* ormizd — the Georgian inscription from Palestine.

In these examples the particle *gry* has, evidently, one and the same function.

Everywhere it stands before a proper name and in each case this name is Iranian.

⁴² W. B. Henning, op. cit., p. 134 sq.

⁴³ *Iranistik*, p. 29, n. 4. As we have seen above from the Bori inscription, such cases were known earlier also.

As words in Georgian, according to the rule of Georgian spelling, are written phonetically, the only possible way of reading this word is *gri* and not *gary* or anything else. The question of its ideogrammatical character apparently drops out.

The suggestion made by Nyberg concerning the use of ideograms as component elements of proper names, has not been justified, at any rate, in the given case.

After it has been established that *gry* is not an ideogram, the only remaining possibility is to regard it as an Iranian word.

The only Iranian word suitable as an epithet to a proper name may be, in my opinion, *gryv*, which is repeatedly used in Iranian texts and in meaning is the equivalent of the Aramaic  «soul»⁴⁴.

It is often used in such composites as *gryv-zyndg*, *gryv-burzyst*, *gryv dwłyst*, *gryv jywendg*.

Evidently it is used in the same way in the given proper names. *v* has been dropped at the end of the word, as is characteristic in such cases (after long vowels) in Iranian dialects. cf. *grīvā* 'throat' *gīrē*, *Nēw-Hormizd*, *Ne-Hormizd*, *Nēv-Šāpūr*, *Ne-šāpūr* and *Nišapur*⁴⁵ etc. Its loss is all the more natural in proper names, which usually have a tendency to be shortened.

We have a complete analogy of the use of the word *gryv*, *gry* before proper names in New-Persian *jān* 'soul', which is in meaning an equivalent of the ancient Iranian *gryv*. Cf. *Jān 'Azīz*, *Jān Muḥammad*, *Jān Bulat* etc. In modern Iranian dialects this word is also used after proper names, cf., for example, *Bābā-Jān* and so on. Such a construction is very common in Georgian and Armenian. Cf. *Siko-jan*, *Rip'sime-jan* etc.

Thus, in inscription III from Palestine not *Grigol* or *Giorgi* is referred to but *Gri-Ormīzd*.

Many Iranian proper names were wide-spread in Georgia not only in the pre-Christian period, but also afterwards. The majority of the proper names met with in the Palestine Georgian inscriptions are Iranian (*Bakur*, *Maruan*, *Burzen[-mīhr]*).

Many Iranian names are common even for later epochs. So, for instance, in many Georgian manuscripts and other documents such names as *P'arsman*, *Mirdat* and so on are very often met with and some of them as, for instance, *Bagrat* (< *Bag-dat*) are common to this day.

⁴⁴ Andreas-Henning, *Mitteliranische Manichaica aus Chinesisch-Turkestan*, II, Berlin, 1932, M 36, V 7, p. 325; 28, R I, 17, p. 313; III, 1934, M 6, 98, p. 867; g 76, p. 871; g 88, p. 872; g 210, p. 874, h 22, p. 876; h 67, p. 877; h 72, p. 877; n 3, p. 886; n 41, p. 888, also s, v.

⁴⁵ H. Hübschmann, *Persische Studien*, Strassburg, 1895, p. 165-166.

Therefore it is not necessary to connect this name with Ormizd IV or Ormizd V and date the inscriptions on these grounds. Its use in the inscription (as also of other Iranian names), is, evidently, the continuation of a very old tradition.

We cannot establish now who this Gri-Ormizd was. It is only possible to suggest that he was related in some way to Bakur. In order to make this question clear it is necessary for new material to be found.

It is hardly possible to over-estimate the importance of the inscriptions of the Judean desert for the history of the cultural life of Georgia in the early period of Christianity.

First of all they give new material for the study of the life of Peter the Iberian, a great personality of the Vth century.

The opinion has been expressed that Peter was connected with Georgia only by birth, that being cut off from his native land at an early age, he broke all ties with it and that he has no connection whatever with Georgian culture⁴⁶.

This view has now been disproved. The fact that Peter the Iberian decorated the monastery built by him in the Judean desert with Georgian inscriptions bears witness to the fact that by his activity in the Holy Land he carried the Georgian language and Georgian culture out into the international arena.

To him and others like him the Georgians were indebted for the fact that as early as the end of the Vth century and the beginning of the VIth, they had attained such a position in Palestine that, according to the typikon of St. Saba (died in the year 524) Georgians were allowed «to perform the full liturgy and the mass and to read the Acts of the Apostles and the Gospel in their native language»⁴⁷ in the largest monastery of Palestine.

The discovery of the most ancient Georgian inscriptions is important for the study of the history of Georgian writing as well.

There exists, as is known, a hypothesis that Georgian writing was invented in the twenties of the Vth century⁴⁸. If any doubts still existed concerning the groundlessness of this hypothesis, there is now, I think, no place left for them.

⁴⁶ K. Kekelidze, *Rust'aveli and the Oriental Renaissance* (in Georgian), *Etudebi...*, VI, 1957, p. 42.

⁴⁷ A. Dmitrievsky, *Kinovialnye pravila prep. Savvy Osvyashéennogo*, *Trudy Kievskoy dukhovnoy Akademii*, 1890, p. 170; Ed. Kurtz in *Byzantinische Zeitschrift*, III, 1894, p. 171 sq.; K. Kekelidze, *K'art'uli literaturis istoria*, t. I, Tbilisi, 1951, p. 32; Tarehnišvili-Corbo, p. 130.

⁴⁸ K. Kekelidze, *K'art'uli literaturis istoria*, vol. I, first edition, Tbilisi, 1923, p. 31; cf. J. Markwart, *Die Bekehrung...*, p. 132; Deeters, in *Oriens Christianus*, Bd. 39; Tarehnišvili, in *Bedi Karthlisa*, No IV-V, 1958.

Indeed, if Georgian writing was invented about the year 429, it is difficult to believe, that the Georgian king's son, taken away from his native land long before that, in the years 420 or 421, at the age of twelve and having broken all ties with his fatherland, could about the year 433, i.e. 5-6 years after the «invention» of the Georgian alphabet, create wonderful monuments of Georgian epigraphy in the Judean desert.

Evidently, the tradition of writing in the Georgian language existed considerably earlier than that time⁴⁹, for we have no reason to think that the Georgian inscriptions from Bi'r al-Qutt represent the first attempt to fix Georgian speech in a written form.

After the discovery of such important epigraphic monuments of that period in a country so far away from Georgia as Palestine, the existence of Georgian writing at a more ancient epoch now seems more probable.

In this connection it is hardly possible to over-estimate the importance of these Georgian epigraphic monuments for the history of Georgian culture.

George TSERET'ELI,

Oriental Institut of the Academy
of Sciences, Georgian SSR, Tbilissi, 1960.

⁴⁹ See our study: *Armazian Writing and the Problem of the Origin of the Georgian Alphabet* (in Russian). *Epigrafika Vostoka*, Leningrad, II, 1948, pp. 90-101; vol. III, 1949, pp. 59-71.

ZUR MORPHOLOGIE DER ALTGEORGISCHEN ÜBERSETZUNG DER EVANGELIEN UND DER APOSTELGESCHICHTE

Zu unserer Untersuchung benutzen wir wieder als Fundgrube das demnächst im CSCO erscheinende Glossar zum altgeorgischen Tetraevangelium und der Apostelgeschichte. Diesmal beschränken wir uns auf solche Fälle, die wenigstens in etwa in das Gebiet der Morphologie hineingehören und vielleicht einen kleinen Beitrag liefern zu einer künftigen historischen Grammatik der so ehrwürdigen georgischen Sprache.

I. KÜRZUNGEN (ABSCHLEIFUNGEN).

Wir beginnen mit Dingen, die scheinbar nichts mit unserem Thema zu tun haben, sondern eher auf das Gebiet des Lexikalischen verweisen, nämlich mit Verkürzungen, die schon den Übergang vom Altgeorgischen zum Neugeorgischen darstellen. Die Formen sind dem berühmten Tetraevangelium von Hadischi (= *Ad* d.h. *Adysh*) vom Jahre 897, dem von Opiza (= *Op*) vom Jahre 913 und dem von Tbethi (= *Tb*) vom Jahre 995 sowie den Acta-Handschriften sin. georg. 58 (+ 31 + 60) vom Jahre 977 (= *A*) und sin. georg. 39 vom Jahre 974 (= *B*) entnommen.

1. Präverb *ag'*- wird zu *a*-.

*ag'-archbay*¹ « bekennen, preisen » hat neben *ag'-giareb* « ich bekenne dir » Lk 10, 21 *Tb* in derselben Bedeutung *a-giareb* an der Parallelstelle Mt 11, 25 *Op* + *Tb* sowie *a-giareb'* « wir bekennen dir » (Plural statt Singular!) Mt 11, 25 *Ad*. — Mt 10-32 hat *Ad* : *a-miaros* « er wird mich bekennen » gegen *Op* + *Tb* : *ag'-iaros* (*šemdamo; in gleichen Vers bringen alle drei (*Ad* + *Op* + *Tb*) gemeinsam : *ag'-viaro* « ich werde bekennen ». — In der Apostelgeschichte erscheint bei beiden Zeugen (*A* + *B*) das Imperfekt *a-u(v)arebdes* « sie bekannten » Apg 19, 18.

ag'-kidebay « aufladen » : Lk 11, 46 hat *Op* + *Tb* die ältere Form *ag'-hkidit'* « ihr ladet auf » gegenüber *Ad* : *a-hkidit'*, das allerdings hier auf eine jüngere, revidierte Textvorlage zurückgeht.

ag'-mag'lebay « sich erheben » : Mt 11, 23 haben *Ad* + *Op* + *Tb* die abgeschliffene Form (*nu*) *a-hmag'lebi* « erhebe dich (nicht) ». — Mk 2, 20 bringen nur *Op* + *Tb* *a-mag'ldes* « er sich erhoben haben wird » für griech. *aparthē*, während an der Parallelstelle Mt 9, 15 beide *ag'mag'ldes* aufweisen (*Ad* hat an beiden Stellen jedesmal ein anderes Verb!). — *Tb* kennt als

einzigstes der 3 Tetraevangelien den erweiterten Markusschluss und bringt Mk 16, 19 *ag'-mag'lda* « er erhob sich » für griech. *anelēmphthē*. — Soweit ich sehe, kennen in der Apostelgeschichte A und B immer nur mit *ag'*- (nicht *a*-) anlautende Formen unseres Verbs.

ag'-g'ebay « (sich) aufheben, aufnehmen ». Hier war die Gefahr der Abschleifung besonders gross, da in der Aussprache schon zwei aufeinanderfolgende *g'* kaum oder gar nicht zu unterscheiden sind. So lesen wir prompt Jo 20, 1 statt *ag'-g'ebuli* « aufgehoben » (so Ad + Op) wenigstens bei Tb *a-g'ebuli* für griech. *ērmenos*. — Mt 11, 29 bringen Op + Tb den Imperativ *ag'-ig'et'* « nehmt auf » für griech. *arate*, während bei Ad *g'* ausgefallen ist und der Charaktervokal *i* sich dann naturgemäss zu *y* verflüchtigen musste : *a-yg'et'*.

ag'-χdomay « hinaufsteigen » weist in der Aoristform « er stieg hinauf » bei Ad (!) neben der volleren Form *ag'-χda* Mt 5, 1, Mt 9, 1 und Mk 8, 10 die verkürzte Form *a-χda* Mk 4, 1 und Jo 6, 3 auf. Allerdings ist die Schreibung an den beiden letzten Stellen unsicher, da Blake selber im Apparat als Ad — Lesart *ag'-χda* aufführt!

ag'-χsnay « losbinden » hat eine ganze Reihe von Variationen : Lk 19, 31 haben Op + Tb *ag'-hχsnit'* « ihr bindet los » gegen *a-hχsnit'* bei Ad. — Lk 19, 33 findet sich *ag'-hχsnides* « sie banden los » bei Op + Tb, während Ad wieder *a-hχsnides* bringt. — Lk 13, 15 erscheint bei Tb *ag'-hχsnis-a* « bindet er los! », aber bei Ad + Op *a-hχsnis-a*. — Mk 11, 2 lesen anscheinend alle drei Tetraevangelien *ag'-hχsenit'* « bindet los », während sie an der Parallelstelle Lk 19, 30 sich differenzieren in *ag'-hχsenit'* bei Op + Tb und *a-hχsenit'* bei Ad. An der 3. Parallelstelle bei Mt 21, 2 setzt Blake wieder in den Volltext das Präverb *a*-, in den Apparat dagegen *ag'-!* Nur die Zitate beim Lukasevangelium, das von Brière allein, und beim Johannes-evangelium, das von Brière gemeinsam mit Blake herausgegeben wurde, sind peinlichst genau wiedergegeben und deshalb voll beweiskräftig.

2. Präverb *gan-* wird zu *ga-*.

gan-v(l)ʹobay « (ab)teilen » : Mt 12, 25 erscheint bei Ad (!) das Passivpartizip *ga-vʹuli* « geteilt », während Op + Tb den gleichen Ausdruck durch einen Relativsatz umschreiben : *romeli gan-evt'is* « welches geteilt wird » und wegen des vokalischen Anlauts (e) *n* nicht zu elidieren brauchen. — Mk 3, 26 taucht bei Ad die Wendung *ga-vʹul ars* « geteilt ist » auf, während Op + Tb das gleichbedeutende *gan-kop'ay* ohne Elision verwenden : *gau-kop'il ars*.

3. Elision von *v* nach *o* oder *vor o* (zwischen 2 Vokalen).

Einige typische Beispiele für Ausstossung von *v* nach *o* :

gamo-slvaŷ «herausgehen» : Neben *gamo-ved* «geh heraus» Mk 1, 25 (Ad; Op + Tb : *gan-ved*) und Jo 11, 43 (Op) lesen wir *gamo-ed* Jo 11, 43 (Tb). — Mt 25, 6 hat nur Ad *gamo-edit'* «geht heraus», während Op + Tb in freier Weise das Verb *ag'-dgomay* «aufstehen» benutzen.

gamo-k'savay «(heraus)weben» : Jo 19, 23 hat gerade Ad für griech. *hyphantos* *gamo-k'soili* «(heraus)gewebt» mit Elision von *v*, während Op und Tb es, wenn auch in anderer Zusammensetzung, beibehalten : *zogardamo k'sovili* «von oben herab gewebt» Op und *zët' mo-k'sovili* «von oben her gewebt» Tb.

t'xovay «bitten» : Jo 4, 10 erscheint neben *s-t'xove* (irreales Imperfekt) «du würdest bitten» bei Op + Tb die Abart *i-t'xoe* bei Ad (Elision!). — Einem einmütigen *i-t'xovda* «er hat» Apg 3, 3 (A + B) gesellt sich ein ebenso einhelliges (Ad + Op + Tb) *i-t'xoda* «sie hat» Mt 20, 20 zu, wenn wir Blakes Angaben folgen dürfen. — Interessant ist Mk 6, 24 die verschiedenartige Wiedergabe von griech. *aitësomai* «soll ich (er)bitten» durch das II. Futur : Ad schreibt *vs-t'xoo* (Elision!), Op *vi-t'xoo* (Elision!) und Tb *vi-t'xovo* (ohne Ausstossung von *v*). — Mt 14, 7 gibt Ad griech. *aitë-sëtai* «sie würde verlangen» mit *s-t'xoo*s (Elision!) wieder, dagegen Op + Tb durch *i-t'xovos*.

povnay «finden» vervollständigt unser Bild durch viele Belege : Mt 7, 8 hat Ad *pois* (Elision) «er findet», Op + Tb aber *hpovos* (II. Futur!). — Mt 7, 14 liest Ad wieder *poian* (Elision!) «sie finden»; Op + Tb übersetzen frei : *vlenan* «sie wandeln». — Lk 1, 30 steht *h-poe* «du hast gefunden» bei Ad neben *h-pove* (Op + Tb), desgleichen Lk 23, 2 *v-poet'* «wir haben gefunden» (Ad) neben *v-povet'* (Op + Tb) und Lk 2, 16, 45, 46; 24, 2, 24 *poes* «sie haben gefunden» (Ad) neben *poves* (Op + Tb). — Mt 24, 46 wählt Ad gleichzeitig mit Tb die verkürzte Form *poos* «er wird finden», während Op sich für *povnes* «er wird (sie) finden» mit Pluralinfix entschliesst. — Lk 20, 20 sind sich alle 3 Evangelien einig in der freien Wiedergabe von griech. *epilabōntai* «sie würden fangen» durch *povnay*; aber die elidierte Form *poon* ist wieder Ad zu eigen, *povon* hingegen Op + Tb.

Für den Ausfall von *v* vor nach folgendem *o* (nur im II. Futur möglich) notieren wir folgende Fälle :

mi-tevebay «erlassen» : Mt 18, 21 lesen (nach Blake) alle 3 Evangelien : *mi-uteo* (Elision!) «soll ich erlassen». — Mt 27, 17 haben zwar ebenfalls (nach Blake) Ad + Op + Tb : *mi-gitevo* (keine Elision!) «soll ich euch freilassen», aber an der Parallelstelle Mk 15, 9 nur Ad + Tb *mi-gitevo*, während

Op mit *mi-giteo* die Elision von *v* vertritt. — Ebenso finden wir im II. Futur des Passivs : *mi-etevos* « es wird (ihr) nachgelassen werden » Lk 7. 47 bei Tb, die Elision aber bei Ad + Op mit *mi-eteos*.

mo-terebay « nachlassen, freilassen » : Mk 15, 11 treffen wir diesmal bei Op die elidierte Form an : *mo-uteos* « er sol'e freilassen » und bei Ad + Tb die längere : *mo-utevos*.

4. Elision des inchoativen *d* bzw. *n*.

Bei manchen Verben, die ein Werden oder Wachsen ausdrücken, wird in allen konjugierbaren Formen zwischen Verbalstamm ein *d* oder seltener ein *n* eingefügt; Deeters nennt sie Kausativsuffixe.

Elision von inchoativen *d* beobachten wir z.B. bei *gan-t'enebay* (nie *ga-t'enebay*!) « hell werden, anleuchten ». Mt 28, 1 erscheint neben *gan-t'eneboda* « er leuchtete auf » bei Op die elidierte Form *gan-t'eneboda* bei Ad und Tb. — Im Gegensatz zu diesen Imperfektformen ist im Aorist nur das verkürzte *gan-t'ena* zu belegen, z.B. Mt 27, 1; Mk 15, 1; Lk 4, 42; Lk 22, 66. Es bestände ja auch die Möglichkeit, dass statt *d* vielmehr ein *n* als Kausativpräfix vorgesetzt und durch das *n* des Stammes ausgestossen worden wäre.

Ein wohl unmotiviertes Anstossen des inchoativen *n* hegegnet uns z.B. bei *gan-zrk'ebay* « dick, fett werden » griech. *epachynthē* Mt 13, 15 : Die regelmässige Aoristform *gan-zrk'na* (mit *n*- Suffix) wird von Ad und Tb bezeugt, die elidierte Form *gan-zrk'a* dagegen von Op gebracht.

II. CHARAKTERVOKALE.

Viele Verben nehmen im Altgeorgischen einen vokalischen Anlaut (Augment) an, den sogenannten Charaktervokal, alle wenigstens im Passiv. Über die verschiedenartige Bedeutung der einzelnen Charaktervokale soll hier nicht gesprochen werden. Uns interessiert vor allem der scheinbar unmotivierte Wechsel der Charaktervokale in unseren Texten. Wir beginnen aber mit leichteren Fällen, die vielleicht noch in den Bereich der Orthographie hineingehören und eine Verflüchtigung des mit einem Vokal anlautenden Verbalstammes durch den Charaktervokal erkennen lassen. Erst dann schreiben wir zu den grammatisch bedeutsameren Veränderungen des Charaktervokals selbst fort.

1. Übergang von stammanlautendem *i* zu *y* durch vorgesetzten Charaktervokal *a*.

Der Halbvokal *y* kommt ursprünglich meist am Wortende nach den Vokalen *a*, *e*, *o*, *u* vor wie das griech. Iota adscriptum. Hier denken wir

nun an den Sonderfall, wo der Charaktervokal vor einem mit *i* anlautendem Verbalstamm steht.

Das gegebene Beispiel dafür ist *idzulebay* « zwingen ». Bei Charaktervokal (*a*) sind folgende Kombinationen zu buchen: *a-idzulehdes* (Imperfekt) « sie zwangen » für griech. *parebiasanto* Lk 24, 29 bei Op + Tb steht ein *a-ydzules* (Aorist) « sie haben gezwungen » bei Ad gegenüber. Mk 6, 45 liest Ad *a-ydzula* (Aorist) für griech. *ēnagkason* « er hat gezwungen », während Op und Tb ein anderes Verh verwenden. Lk 14, 23 bringen alle 3 Evangelien (Ad + Op + Tb) den Aorist-Imperativ *aidzule* « zwinge » entsprechend dem griech. *anagkason*. Die Apostelgeschichte bringt 16, 15 für griech. *parebiasato* den Aorist *gua-idzula* ohne Übergang von *i* zu *y* bei beiden Textzeugen (A + B). — Mit Charaktervokal (*e*) wird Mt 11, 12 *e-idzulebis* « es wird gezwungen » von Ad für griech. *hiazetai* gebraucht; Op und Tb verwenden, wie wir gleich sehen werden, den Charaktervokal (*i*) und setzen den Ausdruck ins Aktiv. — Wenn der Charaktervokal (*i*) vor dem gleichfalls mit *i* anlautenden Verbalstamm steht, gibt es niemals eine Abschwächung von *i* zu *y*, sondern höchstens eine Elision: So finden wir Mt 11, 12 bei Tb für das griech. Substantiv *hiastai* die Umschreibung *romelni i-idzuleben* « welche zwingen », während Op *romelni idzulehden* « welche zwingen werden » mit ausgestossenem *i* bringt. Dieselbe Erscheinung beobachten wir im Passiv, wenn dort *i* als Charaktervokal auftritt. Da lesen wir *i-idzulebis* « es wird gezwungen » für griech. *hiazetai* Mt 11, 12 wieder bei Tb, und *idzulebis* (Elision von *i*) wieder bei Op. Auch in der Apostelgeschichte kommt 28, 19 für griech. *ēnagkasthēn* die uneliidierte Aoristform *vi-idzule* bei A bzw. *vi-idzu'ē* bei B vor.

2. Wechsel von *e* und *i* als Charaktervokal.

Eine solche Ablösung von *e* durch *i* — wegen der Ähnlichkeit der Majuskelbuchstaben *e* und *i* wäre ja auch immerhin eine Verwechslung möglich — ist z.B. festzustellen bei:

tKebay « wehklagen ». Mt 11, 17 zeigt Ad für griech. *ekopsasthe* das Imperfekt *e-tkebdit'* « ihr wehklaget »; Op und Tb bringen dagegen *i-tkebdit'*. Derselbe Tatsachenbestand ergibt sich aus Mt 24, 30 für griech. *kopsontai*: Ad hat wieder *e-tkebden* « sie werden wehklagen », Op + Tb *i-tkebden*. Einhellig ist das Zeugnis von Lk 23, 27 für griech. *ekoptouto*, nämlich bei Ad + Op + Tb: *e-tkebdes* « sie wehklagten ».

gamo-dziebay « hervorsuchen, nachforschen » hat sowohl den Charaktervokal (*e*) wie (*i*). Aber hier liegen doch die Dinge anders. Es ist nämlich ein klarer Bedeutungswandel festzustellen: Mit Charaktervokal (*e*) steht *gamodziebay* für griech. *syzēteō*, *zēteō* und *anakrinō*, mit Charaktervokal

(i) ausschliesslich für griech. *eraunō* und *dihēgeomai* und zwar durch alle drei Zeugen (Ad + Op + Tb) hindurch.

3. Wechsel von i und u als Charaktervokal.

Aus unseren Texten geht deutlich hervor, dass der Charaktervokal (u) statt (i), auch wenn der griech. Text nicht immer ein *autō* (ihm) oder *autois* (ihnen) enthält, auf eine im Dativ zu denkende Person verweist. Das gilt für *gankop'ay* «teilen» genau so wie für das schon I, 1 unter einem anderen Gesichtspunkt zitierte *ag'arcbay* «bekennen, preisen».

gan-kop'ay verwendet meist den Charaktervokal (i), z.B. Mk 15, 24 erscheint für griech. *diamerizontai* bei Op + Tb das Imperfekt *gan-ikop'ides* «sie teilten» und bei Ad der Aorist *gan-ikves* in der gleichen Bedeutung; für griech. *diemerisanto* Mt 27, 35 und *epoiēsan* Jo 19, 23 findet sich in allen drei Evangelien (Ad + Op + Tb) das gleiche *gan-ikves*. — Dass der Charaktervokal (u) in *gan-uko* «er teilte ihnen» bei sämtlichen drei Zeugen für griech. *diēilen autois* steht, wundert uns nicht; aber *gan-uko* steht auch für griech. *emerisen* Mk 6, 41 (Ad + Op + Tb) und für griech. *diedōken* Jo 6, 11 bei Ad, während Op + Tb ein anderes Verb bringen.

Ähnlich ist es bei *ag'arcbay*. Nehmen wir nur das Imperfekt der 3. Person Pluralis: Da lesen wir Mk 1, 5 für griech. *exhomologoumenoi* bei Ad: *ag'-iarebdes* «sie bekannten», bei Op + Tb aber ohne ersichtlichen Grund: *ag'-uarebdes*, ferner an der Parallelstelle Mt 3, 6 bei Ad: *a-uarebdes* und bei Tb (Op hat eine Lücke): *ag'-uarebdes*. Für den Aorist (3. Person Singularis) diene Lk 22, 6 als Beleg: Op liest für griech. *exhomologēsēn* ohne personales (Dativ)objekt *ag'-uvara* und Tb *a-uara* (Ad hat hier eine Lücke). Über *a-u(v)arebdes* Apg 19, 18 vgl. I, 1!

Wie frei Ad manchmal übersetzt, erschen wir aus Mt 5, 44, wo griech. *proseuchēste hyper* «betet für» wiedergegeben wird mit *u-lot'sevdit'* «betet ihnen» statt mit *i-lot'sevdit' mat't'wis* «betet für sie» bei Op + Tb.

III. SUBJEKTSPRÄFIXE.

Eigentlich handelt es sich hier nur um das Subjektpräfix der 2. Person, also um *s* (vor mit *d*, *t'*, *t*, *t's*, *ds* und *ts* beginnenden Verba'stamm), *š* (vor *t'š*, *tš*, *dž*) und *h* (vor *g*, *k*, *k'*, *g'*, *k*, *χ*, *z*, *s*, *š*) zur Bezeichnung des Pronomens «du» oder «ihr».

1. *s*-, *h*-, *hs*- Präfix.

a) *da-t'esvay* «säen» weist in der 2. Person Singularis folgende Formen auf: Im Iterativ Lk 19, 21 für griech. *espeiras* «du sätest» *da-st'esi* Ad, *da-h't'esi* Tb, *da-hst'esi* Op; im Aorist Mt 13, 27 für griech.

espeiras « du hast gesät » : da-st'ese Ad + Op + Tb. — Dann aber beobachten wir dieselbe Erscheinung auch in der 3. Person Singularis Aoristi : Mt 13, 31 für griech. espeiren « er hat gesät » : da-st'esa Ad + Op + Tb; Lk 13, 19 für griech. ebalen « er warf (Aorist) » : da-st'esa bei Ad + Tb und da-hst'esa bei Op. — In der 1. Person Singularis (Aoristi) Lk 19, 22 für griech. espeira « ich habe gesät » : da-vst'esi bei Op + Tb; Ad hat gan-vst'esi.

Was ist hier geschehen? Wir wissen, dass *t'semay* « geben » und seine Komposita wie *mi-t'semay* und *mo-t'semay* bei sämtlichen Personen das s-Präfix setzen; weil h, s, š in der Bedeutung « ihm, ihnen » auch als Dativpräfix Verwendung finden, mag zumal die Formen des Präsensstammes die Erinnerung an ein etwa mögliches Dativpräfix mitbestimmend gewesen sein. Von da war der Weg frei, abgesehen von einer Vertauschung des s- und h- Präfixes, zur allgemeinen Verwendung in allen Personen und Tempora; man hielt sie bald nur noch für euphonische Vorlaute. Die jüngste Form ist dann die Verbindung des s- und h- Präfixes zum Doppelprefix *hs-*, wie es heute in den Tifliser Ausgaben des georgischen Neuen Testaments konsequent durchgeführt ist.

b) Einige Beispiele mit wahlloser Verwendung des Subjektpräfixes (s) : *t'irili* « weinen » bringt in der 2. Person Singularis u.a. folgende Formen : Lk 7, 13 für griech. mē klaie « weine nicht » zeigen Ad + Tb : nu s-tir, bei Op dagegen nu hs-tir, also die jüngste Entwicklungsstufe. — In der 2. Person Pluralis Lk 6, 25 für griech. klausete « ihr werdet weinen » bringen wieder Ad + Tb s-tirodit', Op aber hs-tirodit', desgleichen Lk 7, 32 für griech. e-klausate (Aorist) « ihr habt geweint » Ad + Tb s-tirodet', Op hingegen hs-tirodet' « ihr weinet ». — In der 3. Person Singularis steht Jo 20, 11 für griech. eklaien grammatisch korrekt das Imperfekt tiroda « er weinte » bei Ad + Op + Tb, dasselbe Mt 26, 75 für griech. Aorist eklauen ebenfalls bei Ad + Op + Tb, bei Mt 2, 18 aber für griech. Partizip klaioua anscheinend bei allen dreien das sekundäre s-tiroda.

še-dzinehay « hinzufügen » hat zwar nicht in der 1. Person Singularis das s-Präfix, sondern Mt 25, 20 für griech. ekerdēsa gleichfalls den Aorist še-vnzine « ich habe hinzugefügt » bei Ad + Op + Tb, wohl aber in der 3. Person Singularis še-sdzina « er hat hinzugefügt » Mt 21, 26 für griech. ekerdēsou (Ad + Op + Tb) und Lk 19, 16 für griech. prosōrgasato (Ad), während Tb še-idzina, jedoch Op, wie so häufig, sogar še-hsdzina an dieser Lukasstelle bringen.

t'svay « behüten » verwendet beständig das s-Präfix: Für die 1. Person Singularis sei beigebracht im Imperfekt Jo 17, 12 für griech. Aorist ephylaxa « ich behütete » bei Tb vs-t'sevd und bei Op vs-t'sevdi, während uns Ad den Aorist des Kompositums *da-t'svay* mit Pluralinfix : da-vit'sven

präsentiert. — Für die 3. Person Singularis sei verwiesen auf die Imperfektformen s-t'sevida «er behütete» Mk 6, 20 bei Op + Tb für griech. synetōrei (Ad gebraucht ein anderes Verb) und auf die I. Futurform Lk 11, 21 für griech. phyllassē (mit Iota subscriptum) bei Ad + Tb; s-t'svides und wieder bei Op: hs-t'svides.

t'szchay «salben» ist ebenso ohne das s- Präfix nicht zu denken und dient zur Übersetzung von griech. aleiphō, chriō, epi-chriō. Wir wenden unser Augenmerk nur der 3. Person zu. Für das Imperfekt finden wir Lk 7, 38 (griech. ēleipen) bei Ad + Op: s-t'szchabda «er salbte» gegenüber hs-t'szchabda bei Op. Mk 6, 13 bringen aber alle drei Zeugen für griech. ēleiphon «sie salbten» s-t'szchabden. — In Aorist erscheint Apg 10, 38 für den griech. Aorist echrisen «er hat gesalbt» bei A + B s-t'szxo und Jo 9, 6 für griech. epechrisen bei Op das gleiche s-t'szxo und bei Tb hs-t'szxo (Ad verwendet ein anderes Verb).

Auch bei *dzlevay* «besiegen» ist immer ein Dativobjekt vorausgesetzt, das nicht einmal ein personales zu sein braucht, sogar im Aoriststamm! So steht in der 3. Person Singularis Lk 11, 22 für griech. nikēsē bei Ad der Iterativ mit (s): s-dzlis, bei Tb das II. Futur in der Form s-dzlos und bei Op in der jüngeren Abart hs-dzlos in der Bedeutung: «er wird (ihn) besiegen». Jo 16, 33 lesen wir bei Ad für griech. Perfekt neminēka den Aorist vs-dzl(i)e «ich habe besiegt», also (s) in der 1. Person, während Op + Tb das unpersönliche Perfekt mi-dzlevies «von mir ist besiegt worden» bringen; das Dativobjekt bei Ad ist nicht eine Person, sondern soḡ'elsa «die Welt»!

e) Bei den Verben, die wegen ihres mit g, k, k', g', k, z, z, s, š beginnenden Verbalstammes statt (s) das Subjektspräfix (h) ursprünglich nur für die 2. Person verwenden, lässt sich gleich falls Material für einen erweiterten sekundären Gebrauch auch für die 3. und 1. Person beibringen: Für die 3. Person Singularis buchen wir: *mo-χedvay* «her(ab)schauen» hat Lk 7, 16 für den griech. Aorist ep-eskepsato Op mo-χeda, Tb aber mo-hxeda, während Ad die Umschreibung moxedna ko respectationem (= visitationem) fecit anwendet; vom verbum simplex χedvay «schauen» finden wir Mt 6, 4 neben χedavs «er schaut» bei Ad, h-χedavs bei Op + Tb für griech. Partizip blepōn «schauend», dafür Lk 9, 62 das praesens consuetudinis, nämlich χedavn bei Ad und h-χedavn bei Op + Tb. — Selbst bei intransitiven, im Medio-Passiv stehenden Verben kann man das Vordringen des h- Präfixes in der 3. Person wahrnehmen, obgleich doch hier von keinem direkten oder indirekten Dativobjekt die Rede sein kann: *šekrebay* «sich versammeln» hat im Imperfekt «er versammelte sich» in bunter Abwechslung še-hkreboda für griech. syn-eporeueto Lk 14, 25 bei Op, für griech. historisches Präsens Mk 9, 25 bei Ad + Tb (!), hingegen

še-kreboda Lk 14, 25 bei Ad + Tb, Mk 9, 25 das Präsens še-krebiš bei Op.

Für die 3. Person Pluralis seien genannt : *mi-χdvaγ* «hinschauen»; Mk 16, 4 hat für griech. Partizip ana-blepsasai (ohne Objekt!) den Aorist *mi-χedes* «sie schauten hin» bei Ad + Op + Tb; Apg 6, 15 steht aber bei A + B für griech. atenisantes eis «hinschauend auf» einfach *mi-χedes mas* «sie schauten hin (auf) ihn» (mit Dativobjekt!). — *nertskvaγ* «auspeien» hat Mt 26, 67 für griech. Aorist en-eptysan die Imperfecta *nertskudes* bei Ad, *h-nertskuvides* bei Op + Tb, sowie Mk 10, 34 für griech. em-ptysousin autō «sie werden ihn auspeien» die Futura *h-nertskwiden* bei Ad und *h-nertskuviden* bei Op + Tb, also an der Markusstelle *h-* Präfix, weil hier das im Dativ stehende Pronomen *mas* = «ihn» folgt.

Für die 1. Person können wir verweisen auf *mo-guraγ* «herbringen»: Mt 17, 16 lesen wir bei Op + Tb *mo-hguare* «ich habe hergebracht» für griech. pros-enegka; Ad bietet ein anderes Verb ohne Subjektspräfix.

2. š-, h-, hš- Präfix.

Naturgemäss gibt es nur wenige Verben mit dem Subjektspräfix š- (nur vor t'š, tš, dš); aber der grammatische Befund ist der gleiche: *še-tšamay* «aufessen» hat Mk 12, 40 für griech. Partizip kat-esthiontes š-tšamen «sie essen auf» bei Ad + Op + Tb, also in der 3. Person Pluralis das š- Präfix der 2. Person ohne personales Dativobjekt.

tšamay «essen», das verbum simplex, zeigt allerdings nur in der 2. Person Wechsel von š- und h- Subjektspräfix: Mk 2, 16 für griech. esthiete š-tšamt' «ihr esst» bei Tb, aber *h-tšamt'* bei Ad + Tb; ferner Mk 14, 12 für griech. phagēs : š-tšamo «du wirst essen» bei Op + Tb und *h-tšamo* bei Ad. Lk 22, 30 haben wir freilich für griech. esthēte 3 Variationen des I. Futurs: Ad bietet *s-tšamdet'* (lies : š-tšamdet') «ihr werdet essen», Tb *h-tšamdet'* und Op gar *hš-tšamdet'*.

mo-tšray «abschneiden» bringt Lk 6, 1 für griech. etillon «sie rupften ab» (also in der 3. Person ohne personales Dativobjekt!) *h-tšvides* bei Ad + Tb und *hš-tšvides* wieder bei Op.

3. Ausfall des h- Präfixes in der 2. Person.

Gerade stammanlautendes z- scheint das h- Präfix gern ausscheiden zu wollen :

zmay «tun» hat zwar Lk 6, 2 für griech. poieite bei Op + Tb *h-zamt'* «ihr tut», bei Ad aber *zamt'* ohne h- Präfix.

zraγvaγ «beratschlagen» bietet dasselbe Bild: Mk 2, 8 für griech. dialogizesthe bei Op + Tb *h-zraγvt'*, bei Ad aber *zraγvt'*.

zrunvaγ «sorgen» liest Mt 6, 25 bei Op + Tb für griech. mē merimnāte nu *h-zrunavt'* «sorget nicht», bei Ad jedoch nu *zrunavt'*; letzteres (ohne

h- Präfix) erscheint auch Mt 6, 31 und Mt 6, 34 bei allen 3 Zeugen für griech. *mē merimnēsēte*.

mo-slvaŷ «kommen», also in jedem Fall ein intransitives Verb, hat in der 2. Person Singularis des Aorists nur bei Op h- Präfix: *mo-hzued* Lk 4, 34 für griech. *ēlthes* «du bist gekommen», bei Ad hingegen *mo-χwied* und bei Tb *mo-χued*. Für das gleiche griech. *ēlthes* steht aber Mt 8, 29 bei Op und Tb *mo-hzued*, während Ad die Umschreibung *mo-srul ars briugt*.

4. Wechsel von h- Präfix mit dativischem Charaktervokal (n).

da-p'enay «ausbreiten» zeigt aus Mt 21, 8 für griech. Aorist *estrōsan* (Plural!) in der 3. Person Singularis bei Ad das Imperfekt *da-hp'enda* «er breitete aus» und bei Op + Tb *da-up'enda* «er breitete (ihm) aus», im gleichen Vers erscheint in der 3. Person Pluralis für griech. Imperfekt *estrōnnyon* «sie breiteten aus» bei Ad wieder *da-hp'endes* «sie breiteten aus» und bei Op + Tb wieder *da-up'endes* «sie breiteten (ihm) aus». An der Parallelstelle Lk 19, 36 steht für griech. Imperfekt *hyp-estrōnnyon* bei Ad + Tb *da-up'endes*, bei Op das *verbum simplex* *u-p'endes*, also jedesmal «sie breiteten (ihm) aus», an der 3. Parallelstelle Mk 11, 8 anscheinend bei allen drei Zeugen *da-up'endes* «sie breiteten (ihm) aus».

gan-χsnay «losbinden» hat Jo 1, 27 für griech. *lysō auton* «(dass) ich löse seine...» umgekehrt bei Op + Tb *gan-hvzsenne* (mit Pluralinfix) «(dass) ich (ihm) löse» und Ad *gan-uzsnen*. Aber alle Georgier übersetzen griech. *auton* am Versende noch besonders mit *mist'ani* «seine».

Hier stehen wir am Ende der Entwicklung: Das Subjektspräfix *h-* der 2. Person «du» ist unter Verwendung in der 3. und 1. Person zu einem ausgesprochenen Dativobjektspräfix «ihm» geworden und wird einfach dem dativischen Charaktervokal (n) gleichgestellt!

J. MOLITOR.

ZUR STRUKTUR DES ALTGEORGISCHEN

Im morphologischen Profil des Altgeorgischen wurden einige Doppelformen festgestellt, die in ihren Rückbeziehungen als dialektische Varianten betrachtet werden müssen. Sie gehören zu zwei oder mehreren Sprachschichten, die der Bildung der altgeorgischen Schriftsprache zu Grunde liegen.

Zwei solche parallele Schichten wurden von V. Topuria¹ festgestellt, eine durch sibilante Spiranten charakterisierte und eine andere, in welcher die im Georgischen und Zanischen vorherrschenden Sibilanten durch Nasale u. Liquiden ersetzt werden²,

A. Šanidze³ befasste sich mit dem Suffix *-er*, das in einigen georgischen Ortsnamen erscheint (*Vašlevi*, *Dzeglevi*, Typus *Nak'alak'evi* usw.) und stellte es als eine Parallelform dem vermutlichen Pluralsuffix *-eb* gegenüber und schrieb es seiner Herkunft nach einem Dialekt oder einer Sprache zu, die er aragwisch (*marguli*) benannte⁴.

Da H. Vogt eine Verwandtschaft zwischen den Suffixen *-et'* und *-eb* voraussetzt⁵ und *-eb* nur für ein blosses Derivationsuffix mit lokaler, räumlicher Bedeutung zu halten ist⁶, können wir die Derivationsuffixe in den Ortsnamen der Typen *Velevi*, *T'elavi*, *T'elēti*, *K'vebi* als parallele dialektische Formen ansehen. Wir wagen sogar auf diese Weise den Parallelismus der altgeorgischen ablativ-instrumentalen Formen *-iv/-il'* (*mardžuniv/mardžunil'*) zu erklären.

Das Suffix *-iv* liegt in manchen suffigulen Formen verborgen⁷ und war ein bedeutendes wortbildendes Element, welches die Bedeutung des «Aragwischen» in der Bildung der altgeorgischen Schriftsprache bezeugt.

¹ V. T'opuria, *n da s p'enebisut'vis k'art'velur eneb'i*, *Akad. moambe* 11 (1941), No 1-2, S. 189-190.

² *Ibidem* S. 193.

³ A. Šanidze, *ev kilos kvali Sak'art'velos geograp'iul saxelebsi*, *Akad. moambe* 11 (1941) No 8, S. 761-768.

⁴ *Ibidem* S. 766.

⁵ H. Vogt, *Le système des cas en géorgien ancien*, *NFS XIV* (1946), S. 98-140, s. S. 133; über die Identität des *-t'* und *-et'* S. 127.

⁶ *Ibidem* S. 133; Beispiele der Verwendung s. K. D. Dondua, *O dvux suffikoux množestvennosti v gruzinskomi*, in *Saxelia brunebis istoriisut'vis k'art'velur eneb'i*, I, T'bilisi 1956, S. 200-312; ferner I. Imnaišvili, *Saxel't'a bruneba da brunvat'a p'unuk'č'eb'i dzvel k'art'ul'i*, T'bilisi 1957, 292-303.

⁷ Vergl. G. Šalamberidze, *zmnisart'i dzvel k'art'ul'i*, in *K'art'velur enat'a strukturis sakt'č'eb'i*, I, T'bilisi 1959, S. 44 f.; A. Čik'obava, *saxelia p'udzis udzvelesi agebuleba k'art'velur eneb'i*, S. 91; A. Martironovi, *T'andebuli k'art'ulsi*, *It'* 1 (1946) S. 239 u. 242 f. A. Šanidze, *K'art'uli gramatikis sap'udzelebi* I, *Morp'ologia*, T'bilisi 1953, S. 130.

Einige Belege beweisen, dass es in Pšavien noch lebendig ist⁸, obwohl es sonst überall von dentalen Elementen zurückgedrängt wurde.

Auf diese Weise bekamen wir gegenüber den von V. Topuria festgestellten zwei Schichten, von denen eine durch sibilante Morpheme charakterisiert ist, die andere durch Nasale u. Liquiden, noch zwei Schichten, in welchen den Dentalen die Labiale gegenübergestellt sind. Die Schichten mit Nasalen und mit Labialen gehören dem Norden und scheinen älter zu sein.

Die ursprünglich gleichbedeutenden Parallelförmigkeiten wurden meistens später funktionell differenziert und zu einer Erweiterung des morphologischen Inventars ausgenutzt. So entstanden die Doppelformen *ars* «er ist» (Indikativ Praesentis) und *arn* «er pflegt zu sein» (Iterativ)⁹; die Endung *-n* blieb in der 3. Person sg. nur im Dialekt von Rača erhalten¹⁰. Manchmal stehen jedoch die alternierenden Formen nebeneinander ohne wesentlichen Unterschied, wie es mit den genitivischen Formen in den suffigalen Positionen *-mdis/-mdin* und *-t'ris/-t'rin* der Fall ist.

Es scheint, dass durch ähnliche dialektische Variation auch zwei georgische Kasusformen entstanden sind. Das lokativ-dativische *-s* in *kac'-s* und das ergativische *-n* im vorausgesetzten *kac'-n*¹¹ und in den Pronomina *vin*, *man*, *magan* sind als zwei dialektische Varianten ein und derselben Form zu betrachten. Ursprünglich hatten wohl die beiden Formen eine breitere Bedeutung, die mit dem Synkretismus, den wir in anderen kaukasischen Sprachen finden, zu vergleichen ist. In der kabardo-čerkesischen Schriftsprache dient der Ergativ zugleich als Dativ (Genitiv) und Instrumental (Ablativ)¹². In den meisten Sprachen von Dagestan stimmt die Form des Ergativs ursprünglich mit dem Instrumental überein, hingegen die Funktion des Ergativs im Gamsibischen wurde von der alten Form des Dativs und im Cesischen von einem lokativen Kasus übernommen¹³. Auffallend ist die *-n*-Form im Svanischen, die den Lokativ und Dativ darstellt, wogegen der Ergativ (mit dem Akkusativ) die *-d*-Form besitzt.

Der Ergativ als eine selbständige Kasusform entstand im Georgischen wahrscheinlich erst dann, als er sich mit der Determination vereinte. Das determinierende Pronomen mit dem ergativ(-dativischen) Suffix *-n*,

⁸ A. Šanidze, *Sap'udzvrlebi* I, S. 61.

⁹ V. Topuria, op. cit. S. 191; A. Šanidze, *Dzveli k'art'uli enu, in: Dzveli k'art'uli ena da literatura*, T'bilisi 1955, S. 222.

¹⁰ Š. Dzidziguri, *Dzlebani k'art'uli dialektologičidan*, T'bilisi 1954, S. 195. So auch im Svanischen.

¹¹ A. Šanidze, *Sap'udzvrlebi* I, S. 641 f.

¹² *Grammatika kabardino-čerkeskogo literaturnogo jazyka*, Moskva 1957, S. 48 f.

¹³ E. A. Bokarev, *Czskie (didojkie) jazyki Dagestana*, Moskva 1959, S. 270, 272 f.

ma-n, erstarrte nämlich zu einem dauernden Merkmal des Ergativs. Diese Verschmelzung des Ergativs mit der Determination verursachte, dass sich im Altgeorgischen bei den Eigennamen der Ergativ sehr spät entwickelte — da die Eigennamen keine Determination erforderten. In den Texten des 10. Jhs. — obwohl das Suffix *-man* schon längst nicht mehr als Pronomen gefühlt würde, wie die Formen *kač-man man* «der Mensch (im Erg.)» bezeugen — ist der Ergativ bei Eigennamen noch sehr selten¹⁴.

Häufiger als in den Suffixen, kommen die *s/n*-Varianten bei den Praefixen vor. Es handelt sich hier meistens um derivative stambildende Praefixe, die zur Ableitung neuer verbaler und nominaler Formen von den einfachen Wurzeln dienen, wie z.B. von der Wurzel *-x-* (die wir vielleicht auch in *x-il-va* «sehen» und *x-ed-va* «anschauen, sehen» suchen können) *na-x-va* «sehen»¹⁵ und *sa-x-e* «Gesicht, Bild», von *-t-* (welches wir im Üanischen *t'e* «Licht» und georg. *m-t'-ieb* «Morgenrot, Morgenstern», *gan-t'-iadi* «Morgen», *t'-e-va* «wachen» finden) *na-t'-el-i* «Licht, Leuchte» und *sa-n-t'-el-i* «Leuchte, Licht, Fackel», ferner von *-p'* (*u-p'-ali* Herr, *p'-l-oba* «besitzen, beherrschen») *ne-p'-e*, *se-p'-e* «König» usw.

In den meisten Fällen begegnen wir hier den erstarrten, unbeweglichen Elementen, die auf ihre morphologische Funktion verzichteten und mit den Wortstämmen in eine neue semantische Einheit zusammengewachsen sind. Es gibt hier jedoch Praefixe, die ihre Bedeutungen gegenseitig deutlich differenziert und bewahrt haben. Das Praefix *na-* empfangt die Bedeutung der Vergangenheit und dient zur Bildung mancher *Partizipia passivi* der Vergangenheit mit deutlicher Neigung zur Substantivisierung, wie z.B. *na-šob-i* «geboren; Sohn, Gezücht» *na-t'es-av-i* «(gesät) Verwandtschaft, Geschlecht, Nachkommenschaft, Volk». Das Praefix *sa-* hat dagegen eine terminale-futurale Bedeutung und bildet die *Partizipia futuri passivi* (*sa-t'es-av-i* «samentragend», *sa-km-ev-eli* «Räucherwerk», *sa-ém-eli* «Nahrung, Essen»).

In der Wahl der den Praefixen entsprechenden Suffixe herrscht hier eine grosse Freiheit. Bestimmt am ältesten sind die suffixlosen Formen wie *sa-šo* «Mutterschoss», *sa-x-e* «(was zu sehen ist), Gesicht, Gestalt, Bild», *sa-k'm-e* «(was zu tun ist) Arbeit, Werk, Ding, Sache». Das Praefix *na-* in Verbindung mit dem Suffix *-ev* bezeichnet bekanntlich den Ort (oder Person) in Hinsicht auf seinen (ihren) gewesenen Zustand, wie z.B. *na-k'alak'-ev-i* «Ort, wo früher eine Stadt stand», *na-k'mr-ev-i*, Frau, die einen Gatten hatte» (auch ohne das Praefix: *k'vr-iv-i* < *k'mr-iv-i* Witwe). Das

¹⁴ S. Čzenkeli, Sakut'ar saxelt'a brunoba oškuri xelnaeris mep't'a eignebši, in: *Saxelis brunebis istoriisat'vis*, I, S. 76-128. Vergl. auch H. Vogt, NTS XIV, S. 125.

¹⁵ Die Ähnlichkeit des *na-x-va* zu dem ältern. *n-(h)ay-im* «ich schaue» (mit dem alten Praeverbium *n-*) ist gewiss nur zufällig.

Suffix *-ev* wechselt jedoch mit dem Suffix *-ar* nicht nur in dieser Funktion (Ortsnamen *na-k'alak'-ar-i*, *Na-somx-ari*; ferner: *na-c'ol-ar-i* « Mann, der eine Gattin hatte »¹⁶, sondern auch in den Partizipien der Vergangenheit, wo sonst *-ar* als vorherrschend erscheint, z.B. *na-k'mn-ev-isa* Mt 24, 1 Hs. Adiši (Džruči und Parchala: *šencbulsa*) τὰς οἰκοδομὰς « aedificationes », arm. *šinuacs*; hingegen kommt das *-ar* auch in den Partizipien *futuri* vor, wie z.B. *sa-k'm-ar-i* in *micc' sak'mari gant'arvisup'lebad misgan* Lk 12, 58 δὸς ἐργασίαν ἀππλάχθαι ἀπ' αὐτοῦ « da operam », arm. *tur zhašiwēn*. Die Verwendung des *sa-k'm-e* in der Bedeutung « das Geschehene » in Lk 24, 12 τὸ γεγονός « quod factum fuerat » arm. *zinč elcw*, beweist aber, dass der Bedeutungsunterschied zwischen dem *na-/sa* im Altgeorgischen lange nicht stabilisiert war. Solche ausgeprägte Oppositionen wie *na-t'k'v-am-i* « das Gesagte, Ausspruch » und *sa-t'k'm-el-i* « das zu Sagende, Wort, Gespräch » sind ziemlich spät und eigentlich selten.

Die Erstarrtheit und beschränkte Produktivität der bloss praefigierten (suffixlosen) Formen hängt gewissermassen mit der allgemeinen Entwicklung des Georgischen von der Praefigierung zur Suffigierung zusammen. Es wurde zwar behauptet, dass die Suffigierung das Grundprinzip der georgischen Deklination ist, dagegen wird die Praefigierung als Grundprinzip der Konjugation betrachtet. Auf diese Weise die verbalen den nominalen Formen entgegenzustellen scheint uns vom historischen Standpunkte unrichtig oder wenigstens ungenau zu sein. Das leitende Prinzip war bestimmt für alle Wortarten ursprünglich das gleiche, um so eher, als es überhaupt keinen oder geringen Unterschied zwischen dem Verbum und dem Nomen gab. Aber wenn man schon die einzelnen Formenarten zu vergleichen versucht, so darf man den Subjekts- und Objektspraefixen des Verbums bestimmt nicht die Deklinationseendungen entgegenstellen. Die georgischen Kasus sind weit spätere Bildungen, die an die Stelle eines komplizierten Systems der Praeverbien traten¹⁷; geschichtlich gehören sie höchstens in die Zeit der Entstehung einiger Tempora und Modi, die schon auch mittels Suffigierung gebildet wurden. Den Subjekts- und Objektspraefixen können hingegen im allgemeinen nur einige possessive, deiktische und determinative Praefixe gleichgestellt werden, die mit ihnen gemeinsam haben, Fähigkeit die das Nahe vom Ferneren und Fernsten zu unterscheiden.

¹⁶ A. Šanidze, *Sap'udzrebi* I, S. 139. Ders. *Ak. moambe* II, S. 767.

¹⁷ Vergl. über die Aufgabe der Stammform (*crp'elobiti*): N. Marr, M. Brière, *La langue géorgienne*, S. 65, H. Vogt, *NTS* XIV, S. 101 ff., I. Imnašvili, *Sacelt'a bruneba*, S. 637 ff. Über das Verhältniss der kartwelischen Sprachen zu der abchazisch-adygeischen Gruppe s. A. Čškovna, *Kartvelskie jazyki, ix istoričeskij sostav i drevnij lingvističeskij oblik*, in *IC* II (1948) S. 255-275, besonders S. 263, ferner ders. *Morfologičeskie vstrofi abchazskogo jazyka s kartvelskimi jazykami*, *Izv. IJaIMK* XII (1942) S. 149-168.

Es scheint, dass die Entwicklung der Praefixation bei den verbalen Formen am Anfang der Entstehung der uns bekannten Gestalt der georgischen Schriftsprache schon beendet war, da die späteren Verbalformen schon nur mittels der Suffixe gebildet wurden. Als Beispiel soll die Ersetzung des fehlenden Subjektspraefix der 3. Person durch das Suffix *-s/-n* im sg. praes. dienen. Die Notwendigkeit ein differenzierendes Zeichen für diese Form zu schaffen, wurde vielleicht durch die phonetische Abschwächung des Subjektspraefixes der 2. Person *h-* verursacht, wodurch eine formale Verschmelzung der beiden Formen (2. u. 3. Person) drohte¹⁸. Ein anderes Beispiel bietet die Bildung der Pluralformen des Zeitwortes mit Hilfe des suffigierten *-t'* (bzw. *-en, -es*).

Es gibt nur ein einziges Pluralpraefix im Georgischen und das ist das Objektspraefix der 1. Person plur. *gv-*. In der altgeorgischen Sprache wurde es jedoch neben dem zur Bezeichnung der 1. Person sing. dienenden *m-* als gleichwertig verwendet und hatte selbst an sich keine Pluralbedeutung. Diese beiden Praefixe sind als dialektische Varianten zu betrachten¹⁹. Das Praefix *gv-* entstand im Norden, auf svanische Boden und ist älter²⁰. Es ist wohl unter dem Einfluss des Praefixes der 2. Person *g-* gebildet und hat eine Analogie im svanischen Objektspraefix *gw-* und Subjektspraefix *xw-*²¹. Die Kategorie der Mehrzahl entstand im Georgischen erst nachdem die Praefigierung ihre Produktivität verloren hatte. Deswegen gab es im Altgeorgischen kein verbales Pluralpraefix. Das Praefix *gv-* wurde zum Objektspraefix der Mehrzahl erst infolge einer späteren Differenzierung.

Der Suffigierung unterlagen als erste die reinen Stammformen. Die verbalen Stammformen haben sich deswegen in den kartwelischen Sprachen nur in wenigen Resten erhalten, beim Nomen hingegen, dessen Entwicklung sich hinter dem Verbum verspätete, fand die Stammform — der von N. Marr so genannte absolute Kasus — im Altgeorgischen eine reiche Verwendung (z.B. *sul ars Ğmert'i* Joh. 4, 24) und ist sogar in das Neugeorgische übergegangen (bes. Komposita : *xelmardžniv, pirišpir* usw.).

Das Inventar der verwendeten Suffixe war beim Verbum und bei dem Nomen ziemlich das gleiche (*-s/n, -t', -v/b, -d*). Diese konsonantischen Suffixe wurden entweder der Grundform unmittelbar (Lok. Dat. Erg. u. 3. Person praes. *-s/n*, Pluralzeichen des Nomens und Verbuns *-t'*, Adverbial *-d* in einigen Formen), oder mittels Vokalen zugefügt. Die Vokalisierung

¹⁸ Vergl. G. Deeters, *Das kharthwelische Verbum*, S. 46.

¹⁹ Siehe A. Čik'obava, *Mravlobit'obis aġnišvnis dzirit'adi prinčipisat'vis kart'uli zmnis uġvlilebis sistemasi*, IC I (1946) S. 91-130.

²⁰ Ibidem S. 114 u. 116.

²¹ Vergl. K. Dondun, *Kategorija inkluzivna-ekskluzivna v svanskom i ee sledy v drevnegruzinskom*, in : *Pamjati akad. N. Ja. Marra* (1938), S. 135-151.

varierte (*pir-s* — *pir-as*, *Vcl-t'a*, *Tb-et'i*, *Mar-at'i marjun-iv* — *maġl-ov*, *ĵvar-i(v)-ani* — *ĵvar-ov-ani*, *c'ren-is* — *c'ren-os-ani*). Später stabilisierten sich in den Kasusformen in direkter Bedeutung der Vokal *-a-* (z.B. im Adverbial *-ad*), in dem das Richtungspräfix des alten Adverbials zu suchen ist (*mis-a*, *Nazaret'-a*)²² und in der elativen Bedeutung der Vokal *-i-* (im Genitiv *-is* und Ablativ-Instrumental *-it'/-iv*).

Als Ausgangsform zur Bildung der abgeleiteten Formen diente in einigen Fällen die Stammform allein, in anderen dagegen um ein Suffix erweitert (z.B. Präsensformen). Die Bildung der Kasus von einem erweiterten Stamm hat sich im Altgeorgischen neben der direkten Ableitung noch in einigen älteren pronominalen Formen (Dativ *č'em-sa*, *mis-sa*, *vis-sa*, Adverbial *č'em-da*, *ma't-da*, *mis-a*, *vi-et'-a*, *magis-a*) und in Eigennamen (Adverbial *Saulis-a*)²³ erhalten. Auch die Existenz der beiden Ableitungsprinzipien in der altgeorgischen Deklination ist den zwei Sprachschichten in der Bildung der altgeorgischen Schriftsprache zuzuschreiben. Eine Analogie bieten einige Kasusformen der altarmenischen konsonantischen Stämme (*kin*, *knoĵ*, *knoĵē*, *knoĵov*).

Bei der Aufzählung der parallelen Merkmale, die verschiedenen Sprachschichten angehörend und formal verschieden, gleiche oder analogische Funktionen besitzen, dürfen wir nicht vergessen, zwei Kategorien zu erwähnen, die beide zwei gänzlich verschiedene Systeme darstellen und auch in formaler Hinsicht weit voneinander stehen und trotzdem sich in der Sprache begegnen, ohne sich zu decken oder zu ergänzen, aber auch ohne sich auszuseiden; es ist die Spezifikation und Determination.

Den altgeorgischen Kasusformen werden Vokalendungen zugefügt, die N. Marr emphatisch benannte²⁴ und denen die georgischen Grammatiker eine determinative Bedeutung zuschreiben²⁵. H. Vogt zeigte, dass es sich um keine Determination handelt, sondern um Spezifikation²⁶, d.h. die Aufgabe, das Einzelne, Spezifische (*le spécifique*) — wir wagen das Wort « Konkretes » zu verwenden — vom Allgemeinen (*le générique*) abzusondern. Es wird für diesen Zweck der vokal *-a* benutzt (*kač'-is-a*, *adġil-s-a*).

²² Über die Formen auf *-a*, A. Čik'obava, *Minart'ulebit'i (gardak'te'evit'i) brunvis mnišvnelobisa, carmoebisa da istoriisat'vis*, in: *Saxelis brunebis istoriisat'vis* I, S. 18 f.; ferner A. Martirosovi, *č'emda, šenda ... tipis nač'vulsaxelt'a carmoeba da p'unk'te'iebi k'art'vclu cnebši*, *IC XI* (1959), S. 107-128.

²³ Vergl. S. Čxenkeli, op. cit. 125 f.

²⁴ N. Marr, M. Brière, *La langue géorgienne*, S. 64.

²⁵ A. Šanidze, *Sap'udz'lebi* I, S. 640. Schon bei N. Marr S. 64: cette voyelle *-a*, qui a la fonction de jouer le rôle de l'article défini, ne s'ajoute que rarement... dans les noms propres. Ähnlich auch S. 268 f.

²⁶ *NTS XIV*, S. 104 ff.

Der georgische Nominativ ist eine späte Bildung²⁷. Er ersetzte die Stammform, die gegenüber der Kategorie der Mehrzahl und der Spezifikation indifferent war²⁸ (*kac'* bedeutete «Mensch, ein Mensch, der Mensch, Leute, die Menschen»), überall, wo es notwendig war, diese Kategorien auszudrücken. Sein Zeichen war *-i* (oder *-ni*, *kac'-i* sg., *kac'-ni* pl.). Das nominative *i* wird aus dem Demonstrativum *igi* durch Kontraktion erklärt²⁹. Wenn wir aber Spezifikation und Determination als zwei verschiedene Systeme betrachten, die einander zwar dulden, aber sich nicht vereinen können, so scheint uns diese Erläuterung wenig befriedigend zu sein. Wir sind nicht bereit voranzusetzen, dass aus dem Demonstrativum, welches einem mehr entwickelten System — der Determination — zu dienen pflegt, eine Form entstehen konnte, deren Funktion die einfache Spezifikation ist. Wir spekulieren eher an, dass es sich um ein dem spezifizierenden Vokal *-a* ähnliches Vokalelement handelt³⁰. Der Vokal *-a* hat seine Analogie im abchasischen spezifizierenden Praefix *a-*. Beide Vokale — *-a* und *-i* — finden wir in einigen georgischen Adverbien und Pronomina (*ak'a*, *ik'*, *a-m*, *i-m*), das *i-* ausserdem auch in den erstarrten Ablativen auf *-iv* (*i-bcd-iv*, *i-rgul-iv*, *i-scvr-iv*). Es ist nicht ausgeschlossen, dass wir es hier mit dem Übergang des spezifizierenden Praefixes *a-* (bzw. *i-*) zur spezifizierenden Endung *-a* (bzw. *-i*) zu tun haben.

Gegenüber der Spezifikation, die sich der einfachen Vokalendungen bedient, die den Kasusuffixen zugefügt werden, werden zur Determination die vollen Formen der Demonstrativa postpositiv verwendet. Durch Determination wird die Stellung des Spezifizierten im Kontext bestimmt. Sie scheint in den altgeorgischen Texten den Einfluss der Vorlagen zu tragen, ist jedoch jeder mechanischen Nachahmung fern³¹. Ihr dreigliedriges System (*igi*, *ege*, *ese*)³² erinnert an das dreistufige System der altarmenischen demonstrativen Partikeln *-s*, *-d*, *-n*, die als eine Art postpositiven bestimmten Artikels auftreten³³. Die Determination scheint in der altgeorgischen

²⁷ Vergl. H. Vogt, *NTS* XIV, S. 101 ff.

²⁸ Vergl. ibidem S. 101 ff.

²⁹ Siehe A. Šnuidze, *Sap'udzrebi*, S. 640. Marr-Brière, S. 62: «le nominatif prend pour terminaison la voyelle *-i* laquelle se trouve dans l'adjectif ou pronom dans la 3^e personne *i-gi*».

³⁰ Vergl. A. Čik'obava, *Istoriatal dauxvavchuli ori morp'ologiuri tipisat'vis Kart'ul brunvat'a šoris*, in: *Saxelt'a brunebis istoriats'vis* I, S. 265-289.

³¹ Die Determination erscheint auch bei den Wörtern, die durch ein Pronomen Possessivum determiniert sind, wie im Griechischen und Armenischen.

³² *ese* und *ege* ist in einer determinativen Funktion in Evangelien selten. I. Inmašvili in seiner Konkordanz (*Kart'uli ot'et'avis sim'ponia-lek'sikoni*, T'bilisi 1948/1949, S. 153 u. 169) führt manche Belege auf, die jedoch zur Deixis gehören.

³³ «Artikel» nennen die altarmenischen demonstrativen Partikel A. Meillet, *Altarm. Elementarbuch*, S. 59, und H. Jensen, *Altarmenische Grammatik*, Heidelberg 1959,

Sprache wenn nicht künstlich eingeführt, so wenigstens künstlich unterstützt worden sein. Die Spezifikation als System wies schon in der klassischen Sprache gewisse Unregelmässigkeiten auf. Mit der Zeit wurden die Vokalendungen nur mehr stilistisch ausgenützt. Die Determination verschwand mit dem Rückgang und Wandel der altgeorgischen Schriftsprache. Soweit uns bekannt ist, ist sie in keinem georgischen Dialekt erhalten geblieben.

Jaromír JEDLIČKA,
Karls-Universität zu Prag.

TRANSLITTERATION

p', *t'*, *k'*, *c'*, *č'* — aspirierte Explosiven und Affrikaten.

p, *t*, *k*, *c*, *č*, *q* — Explosiven und Affrikaten mit Glotalverschluss.

q — pharyngale Explosive.

x — velare Spirans, stimmlos, *ǰ* — stimmhaft.

S. 82 f. : « Über den Gebrauch dieses Artikels, der mit dem Gebrauch des in den anderen Sprachen vorhandenen Artikels keineswegs übereinstimmt... » u. S. 164 : « Der Artikel entspricht keineswegs immer dem griechischen oder dem deutschen Artikel. »

SIBILANTEN- UND AFFRIKATENKORRESPONDENZEN IN DEN KARTWELSPRACHEN

Wegen der Parallelität ihrer Entwicklung werden hier Sibilanten und Affrikaten (trotz des prinzipiellen Unterschiedes, hervorgerufen durch erhaltenen resp. geschwundenen Verschluss) zusammen behandelt. Die Parallelität bezieht sich auf die Verteilung von \check{s} und s resp. $\check{\zeta}$ und ζ , \check{c} und c , \check{c}^1 und c^1 innerhalb der verschiedenen Kartwelsprachen. Sie umfasst ferner die Entwicklung der sog. harmonischen Gruppen, d.h. Verbindungen von Zischlauten resp. Affrikaten mit nachfolgenden homorganen Kehllauten in den einzelnen ausgegliederten Kartwelsprachen.

Die Untersuchung zerfällt in vier Teile :

I. Im ersten Teil wird das Material in Form von festen Lautgleichungen angeführt.

II. Im zweiten Teil wird die von A. Čikobava zur Erklärung der historischen Verhältnisse aufgestellte These dargestellt.

III. Daran schliesst sich im dritten Teil eine eigene Erklärung der Gegebenheiten der kartw. Grundsprache und ihrer späteren Entwicklung in der einzelsprachlichen Lautgeschichte.

IV. Hier wird in zwei Exkursen auf die Thesen von T. Gamqrelize und G. I. Mačavariani eingegangen.

I

Es gelten folgende Lautgleichungen² :

1a) geo. s : zan. \check{s} : sw. \check{s} .

Beispiele : geo. *asi* : zan. *oši* : sw. *ašir* « hundert » ; geo. *kvisli* : zan. *kvišili* : sw. *me-kšul* « Schwager » ; geo. *sičba* : mi. *šinapa* « anschwellen » : sw. *na-ši* « Geschwulst » ; ageo. *sumaj* : mi. *šum-* « trinken » : sw. *šu-* « angetrunken » = sw. *nā-šw* ; geo. *ksora* : las. *šu-* : mi. *šu-* : sw. *li-žši* « weben » ; geo. *sveneba* : las. *švaž-* : mi. *švand-* : sw. *li-šwem* « sich ausruhen » ; geo. *sa-us-c* : las. *yo-pš-a* : mi. *v-pš-a* : sw. *goši* « voll » ; Genetivendung : geo. *-is* in *kač-is* : zan. *-iš* in *koč-iš* : sw. *-iš* in *mārem-iš* ; geo.

¹ Durch Punkt unter oder über einem Konsonanten werden die Glottoclusivae bezeichnet.

² Sofern die Bedeutung nur einmal angegeben wird, gilt sie für alle Sprachen, die an einer Wortgleichung teilhaben; Abkürzungen : geo. = georgisch; sw. = swanisch; zan. = zunisch (= lasisch + mingrelisch); las. = lasisch; mi. = mingrelisch.

svani : mi. *šoni* : sw. *švan* « Svane »; geo. *svel-* : mi. *šol-* : sw. *šwel* (geo. *sveli* « Nass »; mi. *šoliri* ds.; sw. *šwel* « Molken »).

1b) geo. *s* : sw. *š* : zan. unbekannt.

Beispiele : geo. *msveni* : sw. *šwal* « Eidechse »; geo. *msuqe* « fett » : sw. *li-něšqe* « mästen ».

1c) geo. *s* : zan. *š* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *nemsi* : las. *lemši* : mi. *lepši* u.a. « Nadel »; geo. *sar-* (geo. *sraa*) « vernichten » : zan. *šir-* « abtragen, sich abnutzen ».

1d) sw. *š* : zan. *š* : geo. unbekannt.

Beispiele : sw. *-šāl* : mi. *-šoro* « wie » (Postposition).

2a) geo. *s* : zan. *s* : sw. *s*.

Beispiele : geo. *asuli* « Tochter » : zan. *asuri* (las. = « Tochter, Mädchen »; mi. = « (Ehe)frau ») : sw. *asuš* « Tochter »; geo. *sami* : zan. *sumi* : sw. *semi* « drei »; geo. *smena*, ageo. *sem-* : zan. sw. *šim-* « hören ».

2b) geo. *s* : zan. *s* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *sada* : mi. *so* « wo »; geo. *tesli* : zan. *tasi* « Same »; geo. mi. *suro* : las. *psiži* « Efeu ».

3) geo. *z* : zan. *ž* : sw. *ž*.

Beispiele : geo. *ze* « oben » : zan. *ži* « oben » : sw. *ži* « auf, empor »; geo. *mze* : mi. *bža* : las. *mžora* (doch vgl. las. artašn. *mžora*) : sw. *miž* « Sonne ».

4a) geo. *z* : zan. *z* : sw. *z*.

Beispiele : geo. *zoma* : las. *zum-* : mi. *zim-* « messen » : sw. *zum* « Mass »; geo. *no-zvi* « *θηλας* » : las. *zura* « Tierweibchen » : sw. *zurāl* « Weib »; geo. *bezva* « gründlich verprügeln, sich vollessen » : zan. *baz-* « gründlich verprügeln » : sw. *mo-biz* « satt ».

4b) geo. *z* : zan. *z* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *gzucba* : mi. *rzama* : las. *o-gzapu* « Feuer anzünden ».

5a) geo. *ç* : zan. *č* : sw. *h*. Null.

Beispiele : geo. *cabli* : zan. *čuburi* « Kastanie » : sw. *heb. jeb* « Vogelkirsche »; geo. *çod-cba* « rufen, nennen » : zan. *čand-* « herbeirufen, auffordern » : sw. *h-cr* « Stimme »; geo. *ceva* : zan. *č-*, *č-iš-* : sw. *li-h-i* « erreichen, gelangen »; geo. *çera* : zan. *čar-* : sw. *ir-*.

5b) geo. *ç* : sw. *h*.

Beispiele : geo. *cadili* : sw. *hadw* « Wunsch »; geo. *çodeba* « reichen » : sw. *hod-* « geben, verkaufen ».

5c) geo. *ç* : zan. *č* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *cebo* : zan. *čabu* « Leim »; geo. *çiteli* : zan. *čita* « rot »; geo. *çnexa* « keltern » : zan. *činox-* « pressen, drücken »; geo. *mçeri* : las. *mčāži* : mi. *čanži* « Fliege »; geo. *çeli* « Hüfte » : mi. *o-čiši* « Taille »; geo.

čvela : zan. *čval-* « melken »; geo. *čvima* : las. *mčima* : mi. *čřima* « Regen »;
 geo. *čveti* : mi. *čvati* « Tropfen ».

5d) zan. *č* : sw. *h* : geo. unbekannt.

Beispiele : mi. *čume* « morgen » (Adverb) usw. : sw. *ham* « Morgen ».

6a) geo. *č* : zan. *č* : sw. *č/š*.

Beispiele : geo. *čva* : zan. *čv-* : sw. *šuv* « brennen »; geo. *ančli* : las. *inčini* : sw. *gänčw* « Hollunder ».

6b) geo. *č* : sw. *č* : zan. unbekannt oder durch geo. Einfluss zu *č* umgestellt.

Beispiele : geo. *čuli* : sw. *čuš* « Sohn ».

7a) geo. *č* : zan. *č* : sw. *č*.

Beispiele : geo. *čipeli* : zan. *čipuri* : sw. *čipra* « Buche ».

7b) geo. *č* : zan. *č* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *čami* « Augenblick, Sekunde » : mi. *cumi* « Minute »;
 geo. *čar-* : zan. *čo-* « durch » (Präverb); geo. *čeli* : mi. *čana* « Jahr ».

7c) geo. *č* : sw. *c* : zan. unbekannt.

Beispiele : geo. *vičro* : sw. *xveč* « eng ».

8a) geo. *c* : zan. *č* : sw. *š*.

Beispiele : geo. *kači* : zan. *kači* « Mensch, Mann » : sw. *čas* « Gatte »;
 geo. *xu-c-esi* « Älttester, Geistlicher » : mi. *u-č-aši* « Älterer » : sw. *xo-ša*
 « gross, mehr, Älterer »; geo. *exeli* « heiss » : zan. *čre* (las. = « Hitze »; mi. =
 « heiss ») : sw. *šir* « Kohle » (*li-šri* « brennen »); geo. *vaci* : mi. *oči* « Zie-
 genbock » : sw. *ywaš* « Steinbock ».

8b) geo. *c* : zan. *č* : sv. *č*.

Beispiele : geo. *coli* : zan. *čili* : sw. *čoš* « Ehefrau ».

8c) geo. *c* : zan. *č* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *oci* : zan. *či* « zwanzig »; geo. *car-* « schützen, ver-
 teidigen » : zan. *čv-* ds. und « bewahren »; geo. *cal* « leermachen, räumen »;
 Musse haben » usw. : mi. *čol-* ds. und « beendigen »; geo. *can-* « erkennen,
 wissen » : zan. *čín-* ds. und mi. « benachrichtigen »; geo. *puč-* : zan. *puč-*
 « schwören »; geo. *celva* : las. *čal-* « mähen »; geo. *ceřva* « dreschen » : zan.
čax- (las. « schlagen, quirlen, buttern »; mi. « umrühren »); geo. *curva* :
 mi. *čur-* : las. *čvir-* « schwimmen »; geo. *qoca* « abwischen » : mi. *xušua*
 « ausfegen ».

9a) geo. *c* : zan. *c* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *cer-* : las. *ncor-* : mi. *cir-* « sehen » (Verbum); geo.
paci-puci « Hast, Eile » : mi. *pocua* « Unruhe ».

9b) geo. *c* : sw. *c* : zan. unbekannt.

Beispiele : geo. *qoca* « töten », *mqeci* « wildes Tier » : sw. *qaca* « Ver-
 derben »; geo. *ca* : sw. *dec* « Himmel ».

10a) geo. *ž* : zan. *ž* : sw. *ž*.

Beispiele : geo. *sže* : zan. *-ža, -ža* : sw. *lžže* « Mileh »; geo. *žma, žamia* :

las. *žuma* : mi. *žima* : sw. *žamil*, *žimil* « Bruder »; geo. *žučli* : zan. *žučši* : sw. *žwintel* « alt »; geo. *žaryvi* : mi. *žeryvi* : sw. *žaryw* « Muskel, Ader, Sehne ».

10b) geo. *ž* : zan. *ž* : sw. *ž*.

Beispiele : geo. *žili* « Schlaf »; zan. *žir-* « liegen » u.a. : sw. *už* « Schlaf »; geo. *žayli* : zan. *žoyori* : sw. *žyw* « Hund »; geo. *žareba* « rufen » : zan. *žoro* : sw. *žare* « Name »; geo. *žyw-* : zan. *žyon-* « schieken » : sw. *žow* « führen, vorausgehen »; geo. *siže* : zan. *siža* : sw. *čiže* « Schwiegersohn »; geo. *žag-cba* : mi *žag-* « hassen », las. *žug-* « überdrüssig sein »; sw. *žag-*.

10c) geo. *ž* : zan. *ž* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *žiri* : mi. *žinži*, las. *žiži* « Wurzel »; geo. *žmari* : las. *žumori* « Essig »; vgl. las. *žumu*, mi. *žimu*, sw. (aus mi.) *žim* « Salz ».

10d) geo. *ž* : sw. *ž* : zan. unbekannt.

Beispiele : geo. *žvižli* : sw. *žwiže* « Leber ».

11) geo. *ž* : zan. *ž* : sw. *z*⁸.

Beispiele : geo. *ž-er-s* : zan. *ž-un-* : sw. *-z* in *xā-z* [Wurzel] « liegen »].

12a) geo. *š* : zan. *šk* : sw. *šg*.

Beispiele : geo. *ši-šud-ili* « Erhängen » (ageo.) : zan. *škrid-* « erwürgen, ersticken » : sw. *šgul-* « ertrinken »; geo. *švidi* : zan. *škviti* : sw. *išgwid* « sieben » (Numerale); geo. *šin-cba* : zan. *škur-* « sich fürchten » : sw. *šgur* « Schande ».

12b) geo. *š* : zan. *šk* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *m-šin* « mich hungert » usw. : las. *škar-* : mi. *škir-* « hungrig sein ».

12c) zan. *šk* : sw. *šg* : geo. unbekannt.

Beispiele : zan. *škeri* (geo. *škeri* ist Lw. aus dem Zan.) : sw. *šgori* « Rhododendron »; mi. *škidiri* : sw. *šged-* « sich geziemen ».

13a) geo. *š* : zan. *sk* : sw. *sg*.

Beispiele : geo. *šeni* : zan. *skani* : sw. *išgwi* « dein »; ageo. *m-šwen-s* « mir steht an » : mi. *skrami* : las. *nskva* : sw. *musgwen* « schön ».

13b) geo. *š* : zan. *sk* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *šroba* : zan. *skur-*, *skir-* « trocknen » (las. auch « auslösen »); geo. *šašvi* : mi. *zeskvi* : las. *mzesku* « Drossel »; geo. *šučli* : zan. *škeri* « Reh » (mi. « Hirsch »).

13c) geo. *š* : sw. *sg* : zan. unbekannt.

Beispiele : geo. *šardi* « Harn » : sw. *sgēr-*, *sgar-* « exkretieren »; geo. *šubli* « Stirn » : sw. *sgobin* « vorn » (zan. Entsprechung unklar).

14a) geo. *š* : zan. *šk* : sw. *sg*.

⁸ Vgl. dagegen sw. *žywa* im Gegensatz zu geo. *zpa* « Meer ».

Beispiele : geo. *šua* « Mitte », *še-* « ein- » : zan. *ška* (mi. « Mitte »; las. « Taille, Kreuz ») : sw. *išga* « in »; geo. *vašli* : mi. *uškuri* : las. *oškuri* : sw. *wusgw* « Apfel ».

14b) geo. *š* : zan. *šk*.

Beispiele : geo. *šča* : zan. *diška* « Brennholz ».

15) geo. *šušva* « trocknen, heilen » : sw. *zuskī* « trocken » ohne Parallele.

16) geo. *ž* : zan. **žg* : sw. **žg*.

geo. *ž* : zan. **zg* : sw. **zg* wäre nach dem Parallelismus der Nummern 14 + 15 zu erwarten. Mir ist aber kein einziges Beispiel dieser Art bekannt ⁴.

17a) geo. *č* : zan. *čk* : sw. : *šk*.

Beispiele : ageo. *šinčeli* : las. *dumčku* : sw. *məršk* « Ameise »; geo. *čeda* : zan. *čkad-* : sw. *škad-* « schmieden ».

17b) geo. *č* : zan. *čk* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *čama* : zan. *čkom-* « essen »; geo. *čera* « fangen, ergreifen » : mi. *čkorī* « Sklave »; geo. *mčle* : mi. *čkola* « mager »; geo. *mčadi* : las. *mčkudi*; mi. *čkidi* (sw. *čkał* daraus entlehnt) « Maisbrot ».

18) geo. *č* : zan. *čk* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *bečedi* : las. *mačindi* : mi. *marčindi* (sw. *məskad* ist Lw.) « Siegelring, Stempel ».

19a) geo. *č* : zan. *čk* : sw. *šg*.

Beispiele : geo. *čemi* : zan. *čkimi* (sw. *mi-šgwi*) « mein »; geo. *čveni* : las. *čkuni* : mi. *čkini* : sw. *gwi-šgwi* « unser »; ageo. *ččvili* : las. *čučku* : mi. *čkičku* : sw. *n-šgw-* « weich ».

19b) geo. *č* : zan. *čk* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *mačvi* : zan. *munčkvī* « Dach »; geo. *čveva* : mi. *r-čkvana* « sich gewöhnen »; geo. *rč-ili* « untern » : mi. *rč-ala* « Gehör »; geo. *čan-* : zan. *čkun-* « (er)scheinen »; geo. *laši* : mi. *lečkvī*, las. *leški* « Lippe ».

19c) geo. *č* : sw. *šg* : zan. unbekannt.

Beispiele : geo. *črd-ili* « Schatten » : sw. *la-m-šged* « Norden ».

20) geo. *č* : zan. *čk* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *arčvi* « Gemse » : mi. *erčkmi* « Steinbock » (sw. *jerškün* ist Lw.); geo. *xleč/xlič-* : mi. *xirck-/xorck-*, las. *xrock-/xrosk-* « splintern, spalten, platzen usw. ».

21) geo. *ž* : zan. *žg* : sw. unbekannt.

Beispiele : geo. *žob-neba* « übertreffen » : zan. *žg-iri* « gut » (sw. *žg** ist Lw. aus dem Mi.).

22) geo. *ž* : zan. *žg* : sw. *sg*.

Beispiele : geo. *maržvena* : mi. *maržvani* : sw. *lersgwcu* « rechts »; geo. *žv-* : zan. *žgv-* « Notdurft verrichten » : sw. *la-sg-ar* « zur Toilette gehörig ».

⁴ Vgl. T. Goniašvili, K istorii odnogo zvuka v gruziiskom jazyke : enimkis mouambe II, 1937, 111.

II

Dieses Material hat durch Čikobava⁵ eine von der geo. Sprachwissenschaft anerkannte Erklärung gefunden. Čikobava S. 6 f. geht davon aus, dass einem geo. *s*, *z*, *š*, *č*, *c* usw. im Zanischen *š*, *ž*, *š̄*, *č̄*, *č̄* entspricht, geo. *š*, *š̄*, *č̄*, *č̄* aber lautgesetzlich mit zan. *šk/sk*, *šg*, *čk*, *čk* übereinstimmt. Er führt dann weiter aus: «Die Reihe des Georgischen ist *sisini*, die des Lasisch-Mingrelischen dagegen *šišini*⁶. Dies ist der akustische Eindruck. In Hinblick auf die Artikulation und bei dieser Artikulation besonders in Hinblick auf die Beteiligung der Zunge besteht zwischen diesen beiden Reihen folgender Unterschied: Bei der Hervorbringung von *s*, *z*, *š*, *c*, *c* beteiligt sich die Zungenspitze an der Artikulation des Lautes, bei der Hervorbringung von *š*, *ž*, *š̄*, *č̄*, *č̄* der vordere Zungenrücken. Dies ist der Unterschied zwischen diesen Konsonanten im Georgischen. Aber in Hinblick auf diese Konsonanten unterscheidet sich das Lasisch-Mingrelische nicht vom Georgischen und deshalb können wir erklären: Die Differenzierung bei diesen Konsonanten wurde hervorgerufen durch einen Wandel der Artikulation, indem der vordere Zungenrücken an Stelle der Zungenspitze wirkte. Das Verschieben der Artikulation nach hinten — wenn wir es in Bezug auf die Beteiligung der Zunge beurteilen wollen — ist die Grundlage, welche das *šišini* des Lasisch-Mingrelischen vom *sisini* des Georgischen unterschied». Als Grund für diese Artikulationsverschiebung gibt Čikobava allgemein fremde Spracheinwirkung an. Für die Gleichungen geo. *š* : zan. *sk*, geo. *č* : zan. *ck* usw. geht

⁵ Čikobava = Arn. Čikobava : *žanur-megrul-kartuli šedarebiti leksikoni*, Tiflis 1938; vgl. auch G. Rogava : *kartvelur enata ponefikis istoriul švlarebiti šesavlis žiritadi sakitxebi* in IKJ IV, 1952, 42 f.; etwas modifiziert S. Žyenti : *svanuri enis ponefikis žiritadi sakitxebi*, Tiflis 1949, 134 ff., 163 ff.

⁶ (Vom Verfasser) *s*, *c*, *z* usw. gehören zur *sisini*-Reihe, *š*, *ž*, *š̄* usw. dagegen zur *šišini*-Reihe. Hier werden also lautmalende Bildungen zur Bezeichnung phonotischer Termini verwandt. Das Deutsche vermag den Unterschied zwischen diesen Reihen terminologisch nicht zu fassen, da sein Vorbild in dieser Hinsicht, das Lateinische, nur eine Sibilantenreihe = *s* kannte. Man spricht bei uns von *s*-Sibilanten oder *s*-Spiranten gegenüber *š*-Sibilanten oder *š*-Spiranten, *s*-Affrikaten gegenüber *š*-Affrikaten usw. Der Franzose unterscheidet die Zischlaute als *sifflantes* = « pfeifende » von den *chuintantes* = « zischenden ». Ganz entsprechend sind die russ. *svistjaščije* = « pfeifende » von den *šipjaščije* = « zischende » abgespalten, wobei diese Unterscheidung mit Hilfe zweier expressiver Verben bestimmter Bedeutung sehr an das Französische als Vorbild erinnert. Deshalb scheint mir eine Art Lehnübersetzung aus dem Französischen trotz der von Steinitz, *Russische Lautlehre*, Berlin 1957, S. 69 f. für das Russische gegebenen Erklärung aus der Bedeutung heraus nicht unwahrscheinlich zu sein. Zu den englischen Termini *hushing* und *hissing* und zum Gesamtproblem vgl. Martinet, *Économie des Changements Phonétiques*, Bern 1955, S. 235.

Čikobava von einem kartw. *s* aus, das sich im Georgischen gewandelt haben soll, während ihm im Zanischen sekundäres *k* hinzugefügt wurde. Als Beispiel führt er geo. *šeni* « dein » : zan. *škani* an, dessen altes *s* er noch in zan. sw. *si* « du » finden will. Für Fälle wie geo. *š* : zan. *šk* usw. unterscheidet sich das Zanische nach Čikobava nur durch die Hinzufügung des *k* vom Georgischen.

Zur Stützung dieser These wird von Čikobava (vgl. besonders Čikobava, *čanuris gramatiķuli analizi*, Tiflis 1936, S. 18 f.) und danach besonders von Rogava 50 und Žyenti § 167 auf Fälle verwiesen, bei denen sich im Georgischen ein sekundärer Kehllaut dem Zanischen vergleichbar entwickelt haben soll⁷. Auch Žyenti S. 134 ff., besonders 138 ff. tritt für das sekundäre Aufkommen von Kehllauten hinter Zischlauten, Affrikaten und Dentalen ein. Er meint, dass der Ausgangspunkt dieser Entwicklung in Fällen wie geo. *švili* « Kind » = mi. *skua* zu suchen war, wo hinter dem Zischlaut ursprünglich *w* folgte. Wegen einer Tendenz zur Labiovelarisierung soll dieses *w* einen Kehllaut vor sich entwickelt haben⁸, wodurch die harmonischen Gruppen *šk* usw. entstanden.

Polák, *Notules Kartvéliennes*, Louvain 1955 in *Le Muséon* 68, S. 279-296 nimmt S. 292 f. ausser den normalen Sibilanten und dentalen Affrikaten noch eine besondere Reihe von Sibilanten und Affrikaten an, deren kartw. Reflexe in zan. *šk*, *sk* usw. vorliegen sollen. Diese auf *šk*, *sk* usw. als Realisierung eines Phonems weisenden Laute sollen sich vergleichen den « sibilantes et chuintantes dites longues dans les langues caucasiennes du Nord ».

III

Die von Polák angenommene Priorität der harmonischen Gruppen hat der Ansicht der geo. Schule gegenüber unbedingt den Vorzug. Dabei soll die Frage der nordkaukasischen Parallelen hier nicht berührt werden. Im einzelnen möchte ich das Problem folgendermassen sehen :

1.) Geo. *s* entspricht einem zan. sw. *š* oder einem zan. sw. *s* (vgl.

⁷ Solche Fälle sind : geo. *zečkvi* : zan. *šaçvi* (Čikobava und Rogava) : geo. *čičkina* « klein » : mi. *čiče* : las. *čufa* ; geo. *čkneli* « Rute » (Rogava) : geo. *mečems* usw. : sw. *čed-* « sehen » (Čikobava) und geo. *čhar* usw. : sw. *čupw*, *čep* « Haut » : ageo. *da-št-ebis* : sw. *ot-seč-ni* : zan. *do-skid-u* « bleiben » (Rogava 45, III) : geo. *damčknari* « welk » : ageo. *damčnari* (Rogava). Als Beispiel für sekundäre Entwicklung von *š* aus *s* im Zanischen führt Rogava 43 geo. *šagari* « Borste » : zan. *šagari* und geo. *šen* : zan. *si* an. Zur Kritik dieser Beispiele siehe S. 157 f.

⁸ Den Kehllaut, der zu dem vorangehenden Zischlaut resp. zu der vorangehenden Affrikata passte.

S. 150). Daraus geht aber hervor, dass man für die kartw. Grundsprache *s*-Laute neben *š*-Lauten anzusetzen hat. Diese beiden Sibilantenreihen sind im Georgischen in eine, die *s*-Reihe, zusammengefallen. Das Zanische und Swanische haben dagegen den alten Stand, d.h. die Trennung beider Reihen, aufrecht erhalten. Wenn man mit Čikobava eine Entwicklung von *s* zu *š* im Zanischen und Swanischen annehmen will, so hätte man für die Gleichungen *zan. sw. s* = *geo. š* keine Erklärung. Es wäre nicht einzusehen, warum die klaren Fälle unter 2) (s. S. 150) sich diesem Lautgesetz entzogen haben sollten Umgekehrt liegen keine Fälle vor, bei denen ein *geo. š* lautgesetzlich einem *zan. oder sw. s* entspricht.

2.) Ganz analog zu *geo. s* : *zan. sw. š* neben *geo. š* : *zan. sw. s* sind die Fälle von Nr. 3) und 4) (s. S. 150) zu beurteilen : *geo. z* : *zan. sw. ž* neben *geo. ž* : *zan. sw. z*. Das gleiche Verhältnis liegt bei den Affrikaten vor. Doch sind die Beispiele für *geo. s*-Affrikata : *zan. sw. s*-Affrikata, Nr. 7), 9), 11) relativ spärlich. Trotzdem muss man für die Grundsprache *s*-Affrikaten und *š*-Affrikaten annehmen. Dafür spricht, dass die Beispiele aller Artikulationsartreihen (*c, c, ʒ*) sich gegenseitig stützen. Ausserdem werden sie durch die Parallele der Sibilanten (*geo. s* : *zan. sw. s*) gedeckt (vgl. weiter das gleiche Verhältnis bei *geo. cq* : *zan. sw. ʒq* und den anderen Verbindungen von Affrikaten + Hintervelaren resp. velaren Spiranten, das ich in meiner demnächst erscheinenden Habilitationsschrift « Studien zur Rekonstruktion des Lautstandes der südkaukasischen Grundsprache » behandelt habe).

Es ergibt sich also für die kartw. Grundsprache folgender Bestand an Sibilanten + einfachen dentalen Affrikaten :

s/š z/ž ʒ/č ʒ/š c/č

Dieser Bestand ist im Zanischen und (mit einigen Einschränkungen) im Swanischen erhalten⁹.

3.) Wie bei dem Verhältnis von *s*- und *š*-Lauten zeigen auch bei dem Verhältnis von Konsonantengruppen zu Sibilant oder Affrikata das Zanische und Swanische dem Georgischen gegenüber gemeinsame konservative Züge : Sie bewahren grundsätzlich die Konsonantengruppe.

Es gelten folgende Gleichungen :

a) bei den Sibilanten :

geo. š : *zan. šk* : *sw. šg* (vgl. Nr. 12)

geo. ž : *zan. šk* : *sw. sg* (vgl. Nr. 13)¹⁰.

⁹ Kartw. *č* wurde im Swanischen in der Regel zu *h* (vgl. Nr. 5). Swanisch erhaltenes oder zu *š* ungestaltetes *č* ist selten (vgl. Nr. 6). Bei den beiden Beispielen folgt *κ*, resp. *α*. Sw. *č* hat eine Tendenz zur Desaffrizierung, wie aus Nr. 10b ersichtlich wird.

¹⁰ Bei Nr. 14 *geo. š* : *zan. šk* : *sw. sg* weist das Zan. auf sekundäre Entwicklung von *sw. šg* zu *sg*. Da *sw. šg* in anderen Fällen (Nr. 12) bewahrt ist, kann man nur sagen, dass *sw. šg* eine Tendenz zur Entwicklung zu *sg* gehabt hat, vgl. jedoch cf. 159 f.

Das Fehlen der entsprechenden stimmhaften Verbindungen muss hier besonders vermerkt werden (vgl. Nr. 16).

b) bei den Affrikaten :

geo. \check{c} : zan. $\check{c}k$: sw. $\check{s}k$ (Nr. 17a)

geo. \check{c} : zan. $\check{c}k$: sw. \check{t} (Nr. 17b)

geo. $\check{c}k$: zan. $\check{c}k$: sw. $\check{s}g$ (Nr. 19)

geo. \check{c} : zan. ck : sw. \check{t} (Nr. 20)

geo. \check{z} : zan. $\check{z}g$: sw. \check{t} (Nr. 21)

geo. \check{z} : zan. zg : sw. sg (Nr. 22)

4.) Aus den Gleichungen geo. \check{s} : zan. $\check{s}k$: sw. $\check{s}g$ +

geo. \check{s} : zan. sk : sw. sg

und ihren oben dargelegten analogen Entsprechungen auf dem Gebiete der Affrikaten kann man nicht mit Čikobava auf den sekundären Zuwachs des k schliessen. Wie will Čikobava das Nebeneinander von \check{s} (in $\check{s}k$) und s (in sk) im Zanischen erklären, nachdem er zuvor angenommen hat, dass sich im Zanischen kartw. s zu \check{s} entwickelt? Auch die Annahme von Žyenti, dass hier Labiovelarisierung von * sw usw. vorliegt, ist nicht haltbar. Žyenti kann damit nicht die Fälle erklären, bei denen keine Lautfolge Sibilant resp. Affrikata + w vorliegt, z.B. geo. $\check{c}edva$: zan. $\check{c}kad$; geo. $\check{s}eša$: zan. $d\check{s}ka$ usw. Es ist also vielmehr anzunehmen, dass kartw. $\check{s}k$ und sk im Zanischen und Swanischen (hier nach S. 159 umgestaltet) erhalten sind, während sie im Georgischen in \check{s} zusammenfielen. Der gleiche Vorgang hat analog bei den Affrikaten stattgefunden, wo kartw. $\check{c}k$ + ck im Georgischen in \check{c} zusammenfielen, im Zanischen aber erhalten blieben. Für die Richtung der Lautentwicklung von $\check{s}k$ + sk zu \check{s} usw. kann man noch folgende Argumente anführen :

A) Phonetische Parallelen genetisch nicht verwandter Sprachen : vgl. z.B. lat. *piscis*, irisch *iasc*, got. *fisks* : nhd. *Fisch*, englisch *fish* usw., wo die Entwicklung von sk zu \check{s} stattgefunden hat.

B) Eine kurze phonologische Überlegung, wonach hier eine der berühmten Kettenentwicklungen vorliegt : Nachdem kartw. $\check{s}k$ + sk im Georgischen zu \check{s} entwickelt waren, wich das alte \check{s} aus und wurde weiter zu s , wodurch es mit dem alten s zusammenfiel.

C) Eine phonetisch verschiedene, aber im Prinzip schlagende Parallele bieten die Kartwelsprachen selbst mit der las. atinischen Entwicklung von tq , $\check{c}q$, cq über * $t\check{c}$, * $\check{c}k$, * ck zu t , \check{c} , $ç$, worüber Čikobava, *čanuris gramaṭikuli analizi*, Tiflis 1936, S. 17 f. gehandelt hat. Der bei Čikobava a.a.O. S. 18 angeführte Versuch einiger geo. Gelehrter, das t , \check{c} , $ç$ im Atinischen als ursprünglich zu betrachten, wird den Tatsachen nicht gerecht : Dabei werden die geo. und besonders die sw. Lautkomplexe nicht berücksichtigt, die atin. t , \check{c} , $ç$ als sekundäre Entwicklung ausweisen¹¹.

¹¹ Bemerkenswert ist, dass im Swanischen offenbar eine dem Atinischen vergleich-

5.) Die oben geschilderten nachkartw. Verhältnisse und Entsprechungen beziehen sich nicht auf zwei Lautkategorien :

a) Alle Verbindungen, die als erstes Glied einen Dental haben.

b) Alle Verbindungen, die als zweites Glied einen Hintervelar oder eine velare Spirans haben.

a) Vgl. geo. *tkuen* : zan. *tkva*. Bei geo. *tku-*, *tkv-epa*, *tkv-iri* und Entsprechungen lässt sich durch das Swanische das sekundäre Aufkommen der Gruppe *tk* — vornehmlich durch Synkopierung eines dazwischenstehenden Vokals — nachweisen (darüber wird in der oben angekündigten Arbeit gehandelt).

Das *dg* in geo. *dyma* « stellen » usw. = zan. *dy-* gehört zu einer Wurzel **dçg-*.

b) Die Verbindungen mit Hintervelar oder velarer Spirans als zweitem Bestandteil sollen hier nicht zitiert werden. Ihre ersten Bestandteile verhalten sich in den verschiedenen Sprachen so zueinander, als ob die zweiten Bestandteile nicht vorhanden wären.

Es liegt hier also keine Entwicklung vor, die sich mit der von Sibilant resp. Affrikata + Kehllaut vergleichen liesse. Aber die oben erwähnte Vereinfachung dieser Gruppen in las. Dialekten stellt eine unabhängige Parallele dar zur Vereinfachung der Gruppen mit Kehllaut in Georgischen.

Von den Anmerkung 7 angeführten Beispielen, die für sekundäre Entwicklung der Kehllaute sprechen sollten, ist ein Teil in der Anmerkung 11 behandelt. Zu geo. *çkndli* vermag ich ohne weitere Kenntnis der Wortgeschichte überhaupt nichts zu sagen. Bei dem unklaren Verhältnis von geo. *çk* : zan. *ç* in *zçkvi* : *žaçvi* und *çikina* : *çiče* usw. könnte eine sporadische, späte Entwicklung des *k* vorliegen. Auch bei dem von Rogava angeführten ageo. *damçnari* : geo. *damçknari* spricht die Chronologie für sekundäre Einfügung des *k*. Dass es ein sporadisches Aufkommen von Kehllauten gibt, dafür sprechen die Fälle von sw. *cæ* aus *c* bei Lw. aus dem Georgischen (vgl. Žyenti S. 131) : z.B. lašsisch *sakacæ*, laxamulisch *saküæ*, aus geo. *sakace* « Tragbahre »; laxamulisch *vesküæ* aus geo. *vackaci* = mi *oçokoçi* « märchenhaftes Wesen ». Solche vereinzelt Beispiele haben aber mit lautgesetzlicher Entwicklung nichts zu tun. Sie vermögen nicht den primären Status der oben behandelten harmonischen Konsonantengruppen zu entkräften.

Zu einigen sw. Sonderentwicklungen der Konsonantengruppen :

Auf S. 152 ff. waren u.a. folgende Proportionen behandelt worden :

bare Tendenz zur Tilgung des in der Kehle artikulierten zweiten Bestandteiles einer Konsonantengruppe vorgelegen hat, wofür sich aber bisher nur wenige, etymologisch unsichere Beispiele nachweisen lassen : sw. *tuwu*, *lep* : geo. *tuvi* ; sw. *ot-sed-ni* : ageo. *da-št-ebis* ; zan. *do-skid-u* (zur Bedeutung der sw. Wörter siehe Anmerkung 7).

geo. \check{s} : zan. $\check{s}k$: sw. $\check{s}g$ (Nr. 12)¹²

geo. \check{s} : zan. sk : sw. sg (Nr. 13)

geo. \check{s} : zan. $\check{s}k$: sw. sg (Nr. 14)

geo. \check{c} : zan. $\check{c}k$: sw. $\check{s}g$ (Nr. 19)

geo. $\check{\delta}$: zan. $\check{\delta}g$: sw. sg (Nr. 22)

Hierbei stand eine Konsonantengruppe im Zanischen und Swanischen einem Einzelkonsonanten im Georgischen gegenüber. Von den sich unterscheidenden zan. sw. Gruppen stellen sich die zanischen als die älteren heraus, da sie durch die Parallelität der georgischen Lautentsprechung gedeckt sind. Die swanischen Gruppen haben sich dagegen weiterentwickelt. Dabei kann man für das Swanische zwei Weiterbildungen konstatieren :

1.) Bei Verbindungen mit Affrikaten als erstem Bestandteil tritt Desaffrizierung dieses ersten Konsonanten ein, d.h. Entwicklung zu r und s . Danach folgt immer g .

2.) Bei Verbindungen mit Sibilanten als erstem Bestandteil tritt durch Dissimilation bei den als zweites Glied fungierenden Kehllauten ein Wandel von k zu g ein.

IV

Exkurs 1 : Die These von T. Gamqrelize.

In einer 1959 erschienenen Monographie¹³ hat T. Gamqrelize eine Variation zu der Theorie von Čikobava versucht, indem er davon ausgeht, dass sich die Gruppen $*\check{s}kw$, $\check{\delta}gw$ und $r\check{c}k$ im Zanischen und besonders im Swanischen zu skw , $\check{\delta}gw$, $r\check{c}k$ entwickeln.

Diese Hypothese steht im grossen und ganzen im Einklang mit den unter Nr. 13), 20) und 22) gegebenen Beispielen, da Gamqrelize alle die Fälle, die in seine Theorie nicht passen, durch Annahme von ausgefallenem $-w-$ zu erklären versucht. Ebenso bedürfen umgekehrt die Beispiele von Nr. 12a) einer besonderen Erklärung, da hier der erwartete Wandel nicht eingetreten ist. Weiter wird dabei die der These widersprechende Gleichung von Nr. 13d), geo. $\check{s}ardi$: sw. $sg\check{r}-$, $sgar-$ von Gamqrelize nicht berücksichtigt. Hinzu kommt, dass sich der von G. angenommene Übergang nur bei $*\check{s}kw$ zu $*skw$ und $*\check{\delta}gw$ zu $*\check{\delta}gw$ finden soll. Man würde den Wandel a priori auch bei $*\check{c}kw$ (19) und $\check{c}kw$ (17) erwarten. Das von Gamqrelize nicht ausgewertete Beispiel $bc\check{c}edi =$ las. $mack\check{c}indi$ (18) zeigt nun aber gerade keine Verbindung $*\check{c}kw$.

¹² Vgl. auch sw. $la\check{s}gar$ « Heer » aus geo. $la\check{s}kari$.

¹³ T. Gamqrelize : sibilantta šesatqvisobani da kurtvelur enata uzelesi strukturis zogi saqitxi, Tiflis 1959.

Die Fälle, bei denen einer *zan. chuintante* eine *sw. sifflante* gegenübersteht (14a) mögen eine *sw. Tendenz*, *šg* in *sg* zu wandeln, ausdrücken. (Grundsätzlich hat mich jedoch diese geistreiche These jedoch nicht überzeugen können.

Exkurs 2 : Die These von G. I. Mačavariani.

Einen echten Fortschritt A. Čikobava gegenüber bedeutet der Vortrag, den G. I. Mačavariani auf dem Moskauer Orientalistenkongress 1960 gehalten hat¹⁴.

Mačavariani erkennt die Gleichungen, bei denen einer *geo. sifflante* eine *zan. und sw. sifflante* gegenübersteht (Nr. 2, 4, 7, 9, 11) als alt an. Ferner zieht er die Fälle heran, wo wir es mit der Korrespondenz von *geo. sifflante* = *zan. sw. chuintante* (Nr. 1, 3, 5, 6, 8, 10) und von *geo. chuintante* = *zan. sw. chuintante* + Guttural (12, 14, 17, 19, 21) zu tun haben. Bei den Gleichungen von *geo. chuintante* = *zan. sw. sifflante* + Guttural baut er auf der These von Gamqrelize auf: *škw* > *skw* usw. Für die kartw. Grundsprache setzt er drei Sibilantenreihen an :

1.) Front-series (*s*-sibilants)

kartw. *s, *z, *ç, *c, *ǰ = geo. ds. = zan. sw. ds.

2.) Medial series (*ś*-sibilants)

kartw. *ś, *ź, *č, *ć, *ǰ = geo. s, z, ç, c, ǰ = zan. sw. ś, ź, č, ċ, ǰ.

3.) Back series (*š*-sibilants)

kartw. *š, *ž, *č, *ć, *ǰ = geo. ds. = zan. sw. šk, čk, ċk, ǰg.

Diese auf den ersten Blick bestechend wirkende Theorie hat jedoch verschiedene schwache Punkte. Abgesehen davon, dass sie von der Annahme eines einzelsprachlichen nicht belegten *ś* usw. Phonems ausgeht, ist sie mit der Hypothese von Gamqrelize belastet, die ja zur Erklärung der Gruppen *sifflante* + Guttural vorausgesetzt wird. Der entscheidendste Einwand scheint mir jedoch folgender zu sein :

Man hat berechtigten Grund zu der Annahme, dass sich die kartw. Grundsprache zuerst in einem *swanischen* und einen *zanisch-georgischen* Zweig gespalten hat, während erst danach das Georgische vom Zanischen getrennt wurde. Dafür sprechen gewisse gemeinsame Entwicklungen des Georgischen und Zanischen im Unterschied zum Swanischen. Die wichtigsten lautlichen Parallelen seien hier kurz summarisch aufgezählt :

1) geo. zan. *t* = sw. *šd*

2) geo. zan. *rt* = sw. *šx*

¹⁴ G. I. Mačavariani : Three series of sibilant spirants and affricates in Kartvelian Languages, Moskau 1960, izdatel'stvo vostočnoj literatury.

3) geo. zan. s/\tilde{s} ; c/\tilde{c} = sw. k

4) geo. zan. s = sw. l ¹⁵.

Demgegenüber lassen sich die geo. sw. Gemeinsamkeiten im Vokalismus (e und a erhalten, was zan. zu a und o wird) als Bewahrung des alten Lautstandes erklären, ebenso wie man die im Vorhergehenden behandelte Konservierung des alten Sibilanten- und Affrikatensystems im Zanischen und (sekundär weiterentwickelt) im Swanischen als urkartwelisch ererbt ausdeuten muss. Geht man nun aber von den drei Reihen Mačavarianis — * s , * \tilde{s} , * \tilde{c} — aus, so würde das bedeuten, dass das Zanische und Swanische dem Georgischen gegenüber eine gemeinsame *Neuerung* vollzogen haben, was nicht gut zu den z.T. sehr alten gemeinsamen Entwicklungen des Georgischen und Zanischen passt. Wir müssten dann annehmen, dass die Entwicklung des von Mačavariani als kartwelisch angesetzten Sibilantensystems als sw. zan. Gemeinsamkeit älter ist als die vier oben angeführten geo. zan. Parallelen (geo. zan. t : sw. $\tilde{s}d$ usw.). In diesem Falle würde aber die Gleichung geo. s , c : zan. \tilde{s} , \tilde{c} : sw. k zu einem Widerspruch führen. Als kartw. Ansatz ist hier offenbar mit einem palatalen k (= * \tilde{k}) zu rechnen, das im Swanischen als Guttural erhalten, im Georgisch-Zanischen dagegen zu Sibilanten und Affrikaten geworden ist. Gemessen an Mačavarianis Theorie müsste demnach im Georgischen und Zanischen ein Zusammenfall mit urkartw. * \tilde{s} (geo. s , zan. sw. \tilde{s}) erfolgt sein, d.h. aber, dass vermutlich auch für das Swanische der Übergang von * \tilde{k} zu * \tilde{s} anzusetzen wäre. Das Swanische hat jedoch das k als Verschlusslaut bewahrt. Das lässt m.E. den Schluss zu, dass der zan.-geo. Übergang über \tilde{s} (= zan. erhalten und geo. zu s entwickelt) erfolgt sein muss. Die lautgesetzliche Entwicklung dieses \tilde{s} zu s im Georgischen beweist aber vor allem, dass die Palatalisierung des im Swanischen erhaltenen k zu zan.-vorgeo. \tilde{s} , \tilde{c} älter ist als die Umgestaltung der kartw. Sibilanten und Affrikaten im Georgischen (\tilde{s} , \tilde{c} > s , c usw.).

Die Priorität dieser Palatalisierung im Verhältnis zur Entwicklung der Sibilanten bleibt ebenfalls bestehen, wenn man im Zusammenhang mit Mačavarianis These folgenden Weg annimmt : kartw. * \tilde{k} > geo. zan. \tilde{s} , sw. k ; geo. zan. * \tilde{s} zu zan. \tilde{s} , geo. s (im Zusammengehen mit den Zischlauten). Auch in diesem Falle wäre nicht einzusehen, warum das Zanische nach einer gemeinsamen Entwicklung mit dem Georgischen (vgl. die vier Punkte von S. 160) plötzlich die gleichen neuen Lautumbildungen wie das Swanische bei den Sibilanten und Affrikaten zeigen soll.

Das System der Sibilanten und Affrikaten im Georgischen muss demnach aus dem vorgeo. (= zan. erhaltenem) Bestand der geo. zan. Sprach-einheit unmittelbar abgeleitet werden. Diese Tatsache stellt nun aber einen

¹⁵ Diese Gleichungen sind allgemein bekannt. Beispiele werden in meiner demnächst erscheinenden oben zitierten Untersuchung gegeben.

weiteren Einwand gegen die oben skizzierte Theorie von Gamqrelige dar, denn der von diesem für das Zanische und Swanische angenommene Wandel von *škw* zu *skw* usw. wäre danach offenbar bereits zur Zeit der kartw. Spracheinheit vor sich gegangen und hätte dabei auch das Vorgeorgische ergreifen müssen. In diesem Falle hätten wir aber in den Beispielen, bei denen einem geo. *š* ein zan. sw. *sk* (sw. *sg* < *sk*), einem geo. *š̄* ein zan. sw. *šy* entspricht mit einem geo. Wandel von **šk* über **sk* zu *š*, von *šy* über *šy* zu *š̄* zu rechnen, einer Lautentwicklung, die weder von Gamqrelige noch von Mačavariani überhaupt in Betracht gezogen wird, da beide dem Georgischen derartige Konsonantengruppen in vorhistorischer Zeit überhaupt absprechen. Auch der Versuch, die von Gamqrelige angenommene zan. sw. Umformung von *škw*, *šgy* zu *skw*, *šgw* durch Konvergenz zu erklären, würde dabei das Vorhandensein von Konsonantengruppen für das Vorgeorgische nicht widerlegen können. Die Annahme, dass die Entwicklung der Konsonantengruppen ein dem Zanischen und Swanischen gemeinsamen Archaismus ist, könnte zu einer Modifizierung der Theorie von Mačavariani führen. Diese Annahme würde aber die unmittelbare Priorität der aus ehrintaute + Guttural bestehenden Gruppen für die kartw. Grundsprache nicht erschüttern können.

Auf das System von Mačavariani angewandt, ergäbe sich folgende Lautentwicklung für die kartw. *š*-Reihe :

kartw. **š* > *šk* (zan. sw. erhalten) > *š* (geo.)

kartw. **šw* > *sk* (zan. sw. erhalten) > *š* (geo.).

Für die *š̄*-Reihe wäre anzusetzen :

kartw. **š̄* > *š̄* (zan. sw. erhalten) > *s* (geo.).

Für die *s*-Reihe würden wir erhalten :

kartw. **s* > *s* (zan. sw. geo.).

Voraussetzung für die Richtigkeit dieses Ansatzes ist jedoch die Haltbarkeit der These von Gamqrelige. Nehmen wir an, dass sich diese trotz meiner Bedenken bewährt, so wäre es heute noch zu früh, ein entscheidendes Kriterium für den Ansatz von **s*, **š̄*, **š* zu finden.

Dieses ist erst dann gegeben, wenn 1. die Sprachen der drei grossen kaukasischen Sprachfamilien (NW-kaukasisch, NO-kaukasisch und Kartwelisch) soweit geordnet sind, dass man sie miteinander vergleichen könnte. Dabei müsste sich 2. ergeben, dass eine (bisher unbewiesene) Verwandtschaft der kartw. Grundsprache zum NW- bzw. NO-kaukasischen tatsächlich vorläge. Der auf Wortensprechungen aufgebaute Vergleich mit entsprechenden Sibilanteuphonemen in der einen oder anderen (oder in beiden) nordkaukasischen Sprachgruppen wäre schliesslich 3. das Kriterium, das über den Ansatz von kartw. *s*, *š̄*, *š* entscheiden könnte. Auch über den Wert der durch Polák erfolgten Gleichsetzung dieser (aus Sibilant und Guttural

bestehenden) Konsonantengruppen in den Kartwelsprachen mit den « sibilantes et chuintantes longues dans les langues caucasiennes du Nord » könnte dann erst kritisch geurteilt werden.

Münster/Westf.
Dahlweg 36

Karl Horst SCHMIDT.

UN PORTRAIT INCONNU DE CHOThA ROUSTHVÉLI

Au mois d'octobre de l'année dernière, une mission spéciale partit de Géorgie pour Jérusalem, afin d'étudier au monastère géorgien de la Croix les documents relatifs à Rousthvéli.

Les membres de l'expédition, les savants Akaki Chanidzé, Ghiorgli Tseretheli et le poète Irakly Abachidzé, après de nombreux efforts, mirent au jour un portrait de Rousthvéli complètement recouvert de peinture blanche comme tous les tableaux se trouvant sur les murs du monastère (les portraits du premier roi chrétien de Géorgie, Mirian, de Vakhtang Gorgasal, de Bagrat Curopalate, de moines géorgiens etc...).

On sait que les occupants actuels du monastère s'acharment à effacer les nombreuses traces laissées par leurs prédécesseurs; fresques, précieux manuscrits, inscriptions etc... Les savants purent néanmoins, à l'aide de procédés chimiques nouveaux, enlever la couche superficielle sans altérer l'original et restituer ainsi une œuvre qui se révéla d'une remarquable valeur artistique. Il fut alors possible de déchiffrer une inscription, en abrégé et en caractères géorgiens anciens : « ამის დამხატვეს შოთა შენს ღ-ს, ა-ს », (« Que le Seigneur absolve l'auteur de ce portrait, Chotha. Amen. ») et, plus bas, de part et d'autre de la tête — « რუ-სთველი » (Rou-sthvéli).

Le poète accuse un type géorgien très prononcé, au nez fin aquilin et porte une barbe blanchissante. Il est coiffé d'une toque géorgienne de fourrure blanche, à parement noir, couvrant en partie un front haut (autrefois, les Géorgiens ne se découvraient pas à l'église).

Vêtu d'un long manteau rouge sombre, à grand col d'hermine, le poète, à genoux, les mains jointes vers le ciel, s'adresse à Jean Danuscène.

Comme les membres de l'expédition, tous les rousthvélologues géorgiens soulignent l'exceptionnelle importance de cette découverte. N. Tchoubinachvili, en 1896, alors que ce portrait n'était pas dissimulé, en avait fait un croquis pour qu'un peintre le reconstitue, et le Pr. Tsagaréli, en 1885 avait déjà fait de même. Mais ces reconstitutions n'avaient guère de rapports avec l'original découvert récemment.

« On peut maintenant dire avec certitude, écrit Akaki Chanidzé (*Tbilissi du Soir* du 22 novembre 1960), qu'il a été découvert un portrait inconnu jusqu'à ce jour, représentant authentiquement sans erreur possible Rousthvéli, apparaissant non en moine, mais en personnage civil de la Cour. »



Portrait de Roushavéli récemment découvert à Jérusalem

L'académicien Chalva Noutsouhidzé écrit dans le même journal : « On constate maintenant que tous les renseignements existant jusqu'à ce jour étaient incomplets. Ceci concerne plus particulièrement l'inscription sur la colonne de Rousthvéli. L'emplacement de l'inscription du mot 'Rousthvéli' de chaque côté du portrait, revêt une grande importance. Il s'agit là sans aucun doute de la première et unique mention du nom 'Rousthvéli' faite par le poète lui même. »

Le professeur A. Baramidzé de son côté déclare : « Nous avons maintenant à notre disposition l'exacte copie du portrait de Rousthvéli, et l'inscription nous est révélée avec une aussi rigoureuse exactitude. Cette inscription, connue jusqu'à présent par la seule copie du professeur Tsagaréli, n'apportait pas suffisamment de précision quant à la disposition des mots, ce qui rendait son sens difficilement explicable. Le portrait avait été copié de façon primitive et sérieusement déformé. Il semble à présent que la récente découverte confirme l'opinion, selon laquelle l'argentier (ministre du Trésor) *Chotha* mentionné dans les anciens documents géorgiens serait *Chotha Rousthvéli*. » (*Tbilissi du Soir*, 22-XI-1960).

De l'avis du professeur Sarguis Kakabadzé la découverte de ce portrait au monastère de la Croix est d'une très grande importance pour l'histoire de la culture géorgienne. « Il n'existait pas jusqu'à présent de données précises sur la vie de Rousthvéli, dit Kakabadzé. Maintenant que nous sommes en possession d'un document photographique irréfutable du portrait de Chotha et des inscriptions, la situation est totalement changée. » (*Gazette Littéraire*, 1 janvier 1961).

M. Kakabadzé pense que le portrait de Rousthvéli a été exécuté par le poète lui même. « D'après le schéma que nous avons indiqué, écrit-il, schéma dont la véracité s'appuie sur des preuves formelles, il est hors de doute que l'inscription figurant sur le portrait de Rousthvéli ne peut en aucune façon avoir été faite après le premier tiers du XIII^e siècle » (*Gazette Littéraire*, 1-I-1961, Tbilissi).

VI. Kondratzki écrit d'autre part (*Gaz. Lit.*, 16-XII-1960) : « La contemplation de la fresque récemment découverte nous reportera sans aucun doute au Moyen-Âge et remémorera les fresques des monastères de Vardzia, Saphara, Zarzma. Ces fresques présentent des similitudes par la disposition des personnages, les poses, les contours, le dessin particulier des mains levées vers le ciel pour la prière, la disposition des inscriptions, tous éléments que l'on retrouve dans le portrait de Rousthvéli. Nous pouvons dire avec certitude qu'il existe une grande analogie entre les peintures de la Croix et les fresques de Vardzia, Saphara et Zarzma, peintes au XII^e

siècle; cette certitude devient un fait lorsque l'on examine les couleurs des différentes peintures », et Kondratzki conclut : « La fresque de Rousthvéli présente une parenté certaine avec les fresques exécutées au VII^e siècle. Cette opinion pourra être confirmée non seulement par la comparaison des fresques de la Sainte-Croix et celles de Vardzia, Saphara et Zarzma, mais aussi par l'analyse chimique, spectrographique et isotopique; voilà qui permettra d'écrire de nouvelles pages de la rousthvélogie ».

Les vêtements de Rousthvéli appellent une attention toute particulière, notamment le riche manteau rouge. D'après Kakabadzé, nous devons en chercher l'explication dans les règles de la cour de Byzance, selon lesquelles les hauts dignitaires, fonctionnaires, magistrats et patrikios, en un mot tous ceux qui occupaient de hautes fonctions se présentaient le dimanche au palais vêtus non seulement du « *skaramang* » qu'il était coutume de porter en Géorgie, mais encore du manteau rouge.

Chotha Rousthvéli porte un « *skaramang* », avec une ceinture d'or et le manteau rouge jeté sur les épaules. Le portrait de Jérusalem le représente donc en « *Vaziri* » ou haut fonctionnaire de la Cour de Géorgie.

Il est intéressant de citer ici les extraits de l'article de Papandopoulos, paru dans *Nova Sion*, 1905 en grec, et reproduit dans notre précédent numéro, qui confirme l'opinion des savants géorgiens que nous venons de résumer : « ... de 1189 à 1212 régna en Géorgie... la célèbre impératrice Thamar à la cour de laquelle vécut le poète Chota Rousthvéli qui en 1192 entreprit un voyage au Mont Athos et à Jérusalem. »

« Envoyé par Thamar au couvent de la Croix, Rousthvéli avait l'ordre, non seulement d'y soutenir le mouvement spirituel, mais encore de restaurer le couvent et son église en y réparant les dégâts causés par les Croisés. Avant lui l'église possédait de belles icônes, mais c'est par lui, semble-t-il, qu'elle a été à nouveau ornée de peintures murales et de fresques. De même qu'il existait au monastère des Ibères du Mont Athos des icônes de sages de la Grèce, comme Socrate, Platon, Aristote, Chilon, Thucydide, Plutarque, à côté de celles des saints, ainsi ces mêmes représentations furent peintes dans l'église de notre couvent. L'image du poète Rousthvéli lui-même qui avait été peinte sur le deuxième pilier à droite de l'entrée entre les hymnographes Maxime et Jean Damascène fut remise à neuf au XVII^e siècle au moment de la restauration des fresques... »

L'ORFÈVRENERIE GÉORGIENNE

(VIII^e-XVIII^e siècles).

par G. TCHOUENACHVILI

Vol. I, Textes, XXXV + 690 pages. Vol. II, Illustrations, 602 planches
(Académie des Sciences, Institut d'Histoire de l'art géorgien, Tbilissi, 1959).

Dans l'introduction l'auteur donne quelques indications concernant les circonstances dans lesquelles, au cours du XIX^e siècle, l'Orfèvrerie géorgienne, art autrefois florissant, sortit de l'oubli où l'avait plongé le destin du peuple géorgien et devint un objet d'intérêt et d'étude pour les savants, historiens et historiens d'art.

Ce renouveau d'intérêt pour l'art géorgien s'est accompagné, hélas, d'un pillage éhonté de nombreuses icônes et d'autres trésors d'art, par des « zélateurs » sans scrupules, qui ont ainsi soustrait du patrimoine artistique de la Géorgie des œuvres et monuments de valeur inestimable.

Les objets connus et inventoriés sont maintenant réunis dans les musées d'état ou des musées régionaux et font l'objet d'études et de recherches systématiques.

La remarquable étude de l'auteur, en deux volumes, reproduisant un ensemble intéressant l'orfèvrerie géorgienne de plus de dix siècles, trace le développement ininterrompu de cet art et essaie d'en dégager les lignes principales.

Le point de départ de l'étude est le haut moyen âge géorgien, c'est-à-dire la période à la limite des VIII^e et IX^e siècles. Il semble, en effet qu'aucun objet correspondant à la période antérieure ne soit connu à ce jour, tandis que de nombreuses œuvres d'orfèvres géorgiens du VIII^e-IX^e siècles se sont conservées et sont parvenues jusqu'à nous. L'orfèvrerie géorgienne de l'époque féodale commence à se développer au moment où l'art de ce pays marque un tournant. A l'architecture classique, harmonieuse et équilibrée, succède un art tout à la recherche de formes nouvelles, encore inachevé et n'ayant pas encore acquis l'unité intérieure.

Dans le domaine de la sculpture, à la place des compositions de contenu religieux et d'inspiration étrangère, se font jour d'autres compositions conventionnelles et plus ou moins éloignées de la reproduction de la réalité : le sujet, l'idée sont exprimés par un graphisme quasi « hiéroglyphique » au lieu de l'expression plastique (ne serait-ce que partielle) de rigueur

jusqu'à là. En appréciant ce fait, en liaison avec le développement conséquent de l'art géorgien médiéval, il faut souligner son importance cruciale. Il a déblayé le terrain, rendant par là possible le développement organique de la sculpture, c'est-à-dire la prise de conscience graduelle du problème de l'expression sculpturale du monde, de la recherche de la solution de la plastique véritable et de sa mise au point ultérieure.

Ainsi, l'art sculptural géorgien des V^e-VI^e siècles qui imitait formellement les modèles étrangers sans les assimiler, et en les adaptant aux principes de la décoration géorgienne, fait place au développement indépendant, naturel et graduel des conceptions de la sculpture en tant que recherche de la vérité artistique.

Il est à noter que l'abandon de la reproduction imitative plastique des compositions à sujet et le passage à l'expression graphique plate (comme, par exemple, le relief d'Achot Kouropalat de la première moitié du IX^e siècle, d'Opiza, la stèle d'Oussanethi, une autre de Kataouli, le tympanon de Borjomi, etc...) se sont accompagnés d'un traitement décoratif des lignes et parfois d'une solution décorative monumentale de l'ensemble. Il s'ensuit naturellement que pour souligner, en fonction de leur contenu idéologique, le caractère expressif, certaines parties du corps sont exagérées (grossissement des têtes, mouvement des mains) tandis que le reste du sujet est de proportions réduites et traité schématiquement.

Sont parvenues jusqu'à nous certaines œuvres d'orfèvrerie de cette période primitive, dont la composition fait ressortir cet abandon d'expression plastique et la simplification du traitement du sujet par retour au mode d'expression du stade antérieur. Tel est par exemple le très vieil éventail sacerdotal de Mestia, aux bras ajourés, portant sur les deux faces les images des séraphins à six ailes. Ces sujets sont dénués de tout élément de réalisme et sont réduits à une expression toute conventionnelle d'un ensemble de traits et de points, formant comme une simple allusion au sujet. En même temps, la disposition générale de l'éventail, la distribution des éléments qui le composent, correspondent à une conception décorative monumentale, serait-on tenté de dire, de l'ensemble, si ce n'était la dimension réduite de l'objet.

De même caractère sont les quatre images (nativité, purification, etc...) exécutées au niellé après gravure au verso de l'encolpium des VIII^e-IX^e siècles, provenant du couvent de Martvili. Toutefois, on trouve en déployant les deux volets d'encolpium aux émaux cloisonnés, sur leurs faces intérieures et de part et d'autre de la composition centrale du « deisis », deux images inclinées d'anges aux bras tendus, exécutées en relief sur un fond doré. Ce sont des reproductions de beaux modèles byzantins primitifs.

Nous trouvons donc dans ce monument primitif l'expression des deux

tendances de l'époque : d'une part la reproduction soignée et détaillée d'un modèle de provenance étrangère et, d'autre part, la manifestation d'une tendance nouvelle (représentée par les scènes niellées du verso) évoluée, somme-nous en droit de dire, par la nouveauté d'expression au moyen de graphisme simplifié, conventionnel, ainsi que par la construction décorative de l'ensemble autour de la composition centrale de « déisis » aux émaux cloisonnés. Tout cela permet de dater l'encolpium des VIII^e-IX^e siècles ; les facteurs ci-dessus mentionnés permettront peut-être de situer de façon plus précise la date.

Un autre encolpium du même monastère de Martvili remontant à la limite des IX^e et X^e siècles (portant au verso une inscription mentionnant David, Bagrat et Khosravanoueh) porte sur sa face une Crucifixion, en lignes niellées, sur fond niellé également mais uni, et appartient visiblement au même stade de développement. L'image n'est pas plastique mais simplement dessinée, esquissée sans recherche de l'expression en volumes, mais soulignant l'aspect émotionnel, expressif du visage du Crucifié.

Sur le fond de ces œuvres de faibles dimensions d'orfèvrerie des VIII^e-IX^e siècles, se détache puissamment un grand monument (très exactement daté de l'an 866 par une inscription), quoique malheureusement parvenu à nos jours en très mauvais état de conservation. Il s'agit d'une icône de la Transfiguration, du monastère de Zarzma, conservée au cours des derniers siècles au monastère de Chémokmédi en Gourie ; une œuvre de grand intérêt artistique et historique. Sa composition est monumentale et décorative, tout en gardant un caractère très expressif. Bien que faite de plaques d'argent, l'icône présente les visages peints, réplique de l'icône initiale « miraculeuse » qui selon la légende aurait désigné le lieu où devait être fondé le monastère de Zarzma. Seules quelques parties de l'orfèvrerie présentent un léger relief, le fond de la composition d'ensemble étant fondée sur un graphisme dépouillé, accompagné d'un traitement décoratif des lignes et des détails. Les parties conservées des mains et des pieds servent à exprimer et à souligner l'ascétisme, fondamental, permettant de suivre l'évolution de la plastique dans l'art médiéval géorgien, en particulier dans l'orfèvrerie.

Sur cette base, débarrassée, à la demande de l'Église chrétienne, de l'imitation et des influences étrangères dans la sculpture, se dessine dans la Géorgie du X^e siècle le processus de la recherche de solutions vraiment sculpturales. Un premier exemple, très précisément daté de l'an 973, est la grande croix processionnelle d'Ichkhani, de composition très décorative et portant sur sa face une Crucifixion. Cette figure est donnée par l'indication générale des volumes et en soulignant l'élément émotif. Un autre monument

remarquable du même type, dans lequel sont réunies l'expression plastique accentuée de l'ensemble de la figure et l'intensité de l'émotion du visage et du mouvement (soulignées par les dimensions de l'œuvre) est la petite croix processionnelle, exécutée par l'orfèvre Assat vers la fin du X^e siècle pour David, Seigneur de Tao.

L'étape suivante, nettement marquée dans le développement sculptural de l'orfèvrerie géorgienne est caractérisée par l'accentuation du volume des figures de l'ensemble. Le maître ne se sert plus du moyen d'exagérer telle ou telle partie du corps pour en accentuer l'expression émotionnelle, mais il recherche maintenant à souligner au possible la plastique des figures, en bloc, en indique les volumes fondamentaux. Un assez grand nombre d'œuvres en relief de ce genre, se sont conservées : parmi les plus caractéristiques, appartenant à la période à la limite du X^e et du XI^e siècles sont : deux saints guerriers (cavaliers) de Kherkhoniss, deux guerriers (Georges et Théodore) de Mravaldzali, un St. Georges équestre de Sakao, les tablettes de croix de Sakdar, le calice de Bédia, les tablettes de Sagolachéni, de Chorapani et de Motsametha.

Graduellement se précise ensuite la recherche de la traduction plus exacte de la corrélation entre les éléments du corps humain, ce qui donne plus de vie et d'expression au corps et au visage. Cette phase de développement de la conception sculpturale du monde et de sa fixation artistique, correspondant aux environs de la première décennie du XI^e siècle, est représentée par des œuvres telles que : la croix de Bréti, la Vierge de Tsagneri et de Tékali, Ste-Barbe de Iéli, la Vierge de Labétéhina, de Tchoukouli et de Sakdari, St. Georges de Khidis-Thavi, les plaques de Chémokmédi etc.

Cette conception et ces solutions des problèmes sculpturaux se précisent et s'affirment dans la période suivante. La deuxième décennie du même siècle (et les années immédiatement suivantes) est représentée par des œuvres remarquables, de composition variée telles que : la Vierge des Laklakidzé, St. Georges de Djoumati, St. Siméon-le-Stylite, œuvre de Philippe exécutée pour Antoine de Tsaguéri-Ichkhani, Jean dictant à Prochor exécuté sur commande de Saba de Dranda, l'icône de Cyriaque etc.

Vers le milieu du XI^e siècle, les orfèvres atteignent une maîtrise dans la représentation de la plasticité du corps, dans ses détails, de l'élasticité des formes, du mouvement. Les proportions du corps sont conformes à la réalité, l'expression du visage calme et équilibrée. Comme un exemple caractéristique, on peut citer la Crucifixion de la Croix processionnelle de Martvili. Bien entendu, on trouve des œuvres de transition d'un groupe à l'autre. Certains éléments ou partie des œuvres représentent des solutions correspondant au progrès dans l'évolution, alors que d'autres marquent le retard

ou même quelquefois le recul. Mais, dans l'ensemble, l'on ne peut que souligner la continuité du processus dans la recherche créatrice.

Le problème de la plastique a été dans l'orfèvrerie aux X^e-XI^e siècles de même que dans l'ornementation en pierre sculptée des façades des cathédrales ou dans la sculpture sur bois des portes des églises — l'élément fondamental, déterminant, de l'évolution. Les icônes, les croix processionnelles ornées des figures du Christ en croix, les grandes croix placées devant l'autel et enrichies d'images des saints ou des scènes évangéliques, les calices et autres objets du culte devaient poser à l'artiste des problèmes de compositions à sujets, comportant des nombreux thèmes et personnages bibliques, avec, quelquefois, adjonction de la représentation des portraits de donateurs et d'objets de la vie quotidienne. La portée et la valeur artistique de l'œuvre étaient, naturellement, déterminées par la solution plastique trouvée par l'orfèvre et non simplement par le métier dans l'exécution.

Toutefois, en attribuant toute la signification voulue à cet élément déterminant de l'essor de l'orfèvrerie géorgienne du moyen âge qui l'a amenée au sommet de son développement, il ne faut pas sous-estimer l'importance du sens de l'ensemble décoratif dont faisaient preuve les maîtres de cet art, ni la valeur de la riche ornementation des détails.

En effet, déjà l'icône de la Transfiguration de Zarzma, qui comme on l'a vu, date d'une époque précédant la conception plastique dans l'orfèvrerie, montre que la structure et l'exécution des divers éléments de la composition sont subordonnées au principe décoratif de l'ensemble, ou plus exactement au principe décoratif monumental. Nous ignorons la solution artistique primitive de l'ensemble de cette composition, l'icône nous étant parvenue dans un très mauvais état (même malgré sa restauration ultérieure), mais considérant l'ensemble des petites œuvres d'orfèvrerie, avec leurs ornementation et en particulier la décoration somptueuse de la croix processionnelle d'Ichkhani (de la même période initiale) on est en droit de présumer que la Transfiguration de Zarzma, en plus de la présentation du sujet de sa composition, comportait, également un cadre orné. D'autres œuvres du X^e siècle ou du début du XI^e (croix processionnelles, éventails sacerdotaux, plaques de Sagolacheni, de Chémokmédi etc..., les calices, les icônes, bien entendu) avaient, toutes, des cadres avec ornementation : motifs du monde végétal, arcatures, bords des icônes de plus en plus travaillés, soit de solutions différentes, soit de solutions uniformes mais avec une large gamme de variantes. Le profil des bords évolue, des bandes étroites simples situées sur le même plan que le corps aux cadres en reliefs (même à plusieurs plans et avec les espaces intermédiaires également recouverts d'ornements). Durant le XI^e siècle, il s'est formé un ensemble de motifs d'ornementation, végétaux et géométriques. Des médaillons avec des images complétant le sujet de l'icône viennent s'incruster dans les bords.

A part ces deux principaux éléments structuraux, on trouve parfois dans l'orfèvrerie médiévale de Géorgie des éléments complémentaires : de coloration et de couleur.

En règle générale les objets d'orfèvrerie en argent sont entièrement dorés, mais certaines œuvres n'ont que des dorures partielles : par exemple, l'ensemble du corps, ou au contraire des parties de vêtements et autres accessoires (crucifixion sur la croix d'Ichkhan); sur quelques icônes de St. Georges équestre où les vêtements sont dorés ou bien l'harnachement, parfois les sabots, la crinière, alors que le cheval n'est pas recouvert d'or (St. Georges de Labéchtina, St. Mamai sur le lion).

A part la dorure de certaines parties du sujet, un deuxième élément de coloration est constitué par le procédé du niellé.

Dans la période dite « plastique » de l'orfèvrerie le niellé ne sert plus de fond général autour des figures (comme dans le cas de l'encolpium de Martvili déjà mentionné). Le niellé est appliqué à cette époque sur les encadrements ornementaux, sert d'abord de fond aux dessins dorés, puis, au contraire, de très nets dessins niellés recouvrent la surface dorée des bords ou des nimbes.

Un troisième procédé d'ornementation des objets d'orfèvrerie en argent doré est celui des émaux cloisonnés, pierres précieuses et perles. Selon toute apparence l'exécution d'œuvres à émaux cloisonnés, telles que l'encolpium de Martvili des VIII^e-IX^e siècles, passe au second plan dans la période d'essor plastique de l'art géorgien de la deuxième moitié du X^e siècle et au cours du XI^e, avant d'être tout-à-fait abandonnée. Des émaux cloisonnés étaient à cette époque un procédé d'accentuation colorée : nimbes entièrement ornentés ou dans les médaillons ornentés sur le cadre de l'icône et, principalement, médaillons de bustes de personnages sur l'encadrement ornemental des icônes (en remplacement des mêmes médaillons en métal bosselé — icônes de la Vierge de Khobi et à la mémoire du roi Léon, icône du Sauveur, de Tsalendjikha, petites images de la Vierge de Martvili, etc...).

Les ouvrages en métal bosselé sont rarement ornés de plaques d'émail ou de pierres précieuses ou de perles; la plupart des icônes, croix et autres objets admirables par leur plasticité se passent de ces ornements supplémentaires. Font exception sous ce rapport, la croix d'Ichkhan, l'icône de Khobi à la mémoire du Roi Léon, l'icône de la Vierge de Martvili ornée de nombreux émaux, qui datent du X^e siècle. Par contre, les ouvrages sculptés du IX^e siècle, icônes, croix processionnelles, ciboires, calices etc... sont sans ornements accessoires. En ce qui concerne les émaux cloisonnés, ce décor complémentaire est de nouveau utilisé dans les siècles suivants. En effet, du fait de l'opposition de l'Église orthodoxe à l'application et

au développement de la sculpture arrondie et en grandeur nature, les recherches plastiques se trouvèrent dans une impasse et les maîtres renoncèrent aux procédés plastiques. On retrouve les procédés de décor complémentaire dans des œuvres brillantes de la nouvelle conception comme le triptyque de Khakhoulî, l'icône de la Vierge d'Aluverdi, etc...

Enfin, la même tendance à la coloration, comme procédé pour animer les icônes et en souligner le contenu, se manifeste dans un grand nombre d'icônes ciselées, où les visages sont peints. On peut présumer qu'une partie de ces œuvres est due au processus inverse chronologiquement, c'est-à-dire, que dans ces cas il y eût d'abord une grande icône peinte qui en raison de sa grande renommée fut ensuite enrichie et recouverte d'ornements bosselés précieux qui n'en laissèrent visible que le visage. Tel fut le cas de l'icône de Transfiguration de Zarzma, dont la première version « miraculeuse » entièrement peinte fut dès l'an 886 habillée d'argent doré. Quand, par la suite, la plauche peinte fut remplacée par un autre fond, selon toute apparence, seuls les visages furent peints. Certaines icônes furent exécutées dès le début selon la même conception : habillage en argent bosselé avec seul le visage peint. On peut citer la Vierge de Khobi, le Sauveur de Tsagueri, de Tsalendjikha, de Katskhi, de Mgvimevi, de Gelathi, le « deïsis » de Mgvimevi et d'autres du XI^e siècle. Une autre catégorie est constituée par des icônes peintes dont les cadres ont d'admirables bosselures en argent et ornements dorés (telles que, par exemple, l'icône de la Vierge de Jibiani, l'icône de la Crucifixion et celle de l'Archange de Lagourka) ou parfois aussi un fond bosselé autour de la tête et des épaules (l'icône de St. Georges de Khobi, une autre icône de Vierge de Jibiani et le Crucifix de Mgvimevi, par exemple).

Comme il a été indiqué plus haut, les ornements accessoires, qui avaient été presque entièrement abandonnés lors de la brève période de la prédominance de la pure solution plastique, reprennent de nouveau avec le passage à l'arrière plan des conceptions plastiques une grande importance dès le XII^e siècle. Ainsi, les émaux cloisonnés acquièrent encore une valeur indépendante et donnent même à certaines œuvres une physionomie toute particulière : ainsi sont à souligner le décor émaillé du triptyque de Khakhoulî (début du XII^e), les icônes de la Vierge de Vardzia, de Doli, à Betcho (Haute-Svanétie) la petite « Pieta » du trésor du Musée, l'encolpium de Chémokmedi. L'emploi de pierres précieuses est repris comme accessoire d'ornement des œuvres d'orfèvrerie et ne fera désormais que croître. Les turquoises sont d'un emploi courant (surtout plus tard, à partir du XVI^e siècle, à mesure du développement de leur extraction).

L'évolution de l'expression plastique du monde, ainsi que des sujets tirés de la tradition chrétienne dans l'œuvre des orfèvres, est illustrée

éminemment dans l'ensemble des icônes qui présentent surtout des œuvres à relief limité, n'atteignant jamais le caractère de la sculpture en ronde-bosse. Ainsi, le corps de Jésus n'est jamais traité comme une figure détachée de la croix, mais bosselé dans un volume commun avec la croix, le corps ne représentant que la moitié ou les trois-quarts, au mieux, du volume global. Les parties en relief des œuvres ciselées en argent ou en or n'atteignent jamais des dimensions comparables à la grandeur nature du corps humain (sur les icônes géorgiennes du moyen-âge les plus largement dimensionnées, les sujets ne dépassent pas 50 ou 75 cm. au maximum), ce qui ne favorise pas la recherche par le sculpteur de la représentation plus parfaite des détails du corps, son modèle.

Ces circonstances semblent limiter l'élan créateur de l'artiste, freinant et entravant ainsi le développement plus large de la sculpture dans la Géorgie médiévale. Une influence extérieure agissait dans le même sens — celle de l'Église; l'orthodoxie luttant alors contre la représentation plastique dans l'art sacré et préconisant le procédé graphique, pictural. L'autorité de St. Luc, apôtre — présenté comme peintre par la grâce divine — servait à appuyer cette préférence de l'Église.

En raison de cet ensemble de faits, peut-être même par suite des prescriptions et règles appliquées à la décoration à l'intérieur des églises, on observe une certaine régression dans l'art d'orfèvrerie géorgienne du XII^e siècle, au lieu de passer graduellement à la sculpture en ronde-bosse (ne serait-ce que dans les compositions représentant la crucifixion) et à la représentation, en grandeur nature et en proportions normales, du corps humain. L'expression plastique semble être freinée, l'orfèvrerie se trouve comme arrêtée dans son essor. Les procédés des maîtres du milieu du XI^e siècle sont encore répétés ou imités, mais l'élan est brisé et des nouvelles recherches pour l'avancement de l'art font défaut.

L'évolution ayant précédé cette phase en déclin s'était faite pendant un laps de temps assez court — un peu plus d'un siècle, cet essor impétueux ayant intéressé trois générations. Pendant cette période, le progrès était graduel, des nouvelles conceptions étant le fait des générations successives, les vieux maîtres continuant toutefois à œuvrer suivant leur manière, et leur production pouvait ainsi être classée quelquefois comme « en retard » par rapport à leur époque (par exemple, la Croix processionnelle de Lapskald et celle de Marivalt Tsirkvaleli, de Guélatli).

Parallèlement avec ces œuvres « tardives » (dans lesquelles se manifestent quelques traits plutôt extérieurs d'expression plus évoluée), sont parvenus à nous des objets d'orfèvrerie qui, appartenant à l'époque de la conception sculpturale évoluée, se rapportent par leur caractère et leur exécution à la période pré-plastique. Telle est, par exemple, l'icône des

Saints Cyriaque et Julitta au Monastère de Lagourka, en Haute-Svanethie (notamment les figures centrales et les images au bord inférieur de l'icône). Parmi des monuments d'orfèvrerie d'époques diverses qui se sont conservés nombreux par suite d'un concours heureux de circonstances, en Svanethie, un certain nombre d'objets exécutés sans doute localement, reflètent cette survivance à une époque plus avancée de la conception pré-sculpturale. Deux œuvres méritent plus particulièrement l'attention : la croix de Tsaïchi (à présent au Musée de Zougdid) portant l'inscription de Bagrat III Kouropalat de Karthli et roi d'Abkhazie (975-1014) et celle de Guélathi dont l'inscription nommant le « Roi David le Constructeur (1089-1125) comme conquérant du royaume des Hers et des Kakhs » la fait remonter à la fin du règne de ce Roi. Ces deux croix portent la représentation de petites figurines peu gracieuses, toute conventionnelles, dont l'exécution ne montre ni grande maîtrise ni la recherche de solutions sculpturales. Il est assez significatif que malgré les indications incontestables des inscriptions, le Professeur E. Takaïchvili se soit refusé à les considérer comme des œuvres sorties des ateliers du temps de Bagrat III et de David le Constructeur, respectivement.

La Croix de Tsaïchi, montée sur un manche allongé (neuf f) a la forme typique des nombreuses croix processionnelles, assez répandue dans la période des X^e-XI^e siècles, c'est-à-dire, porte des grands médaillons ronds à chaque bras, dont les extrémités sont arrondies. Tous les personnages sont représentés comme des « hiéroglyphes » conventionnels : les yeux du Sauveur (aussi bien sur la Croix que sur le trône), ceux de la Vierge, de l'Enfant et des deux anges ne sont figurés que par des ovales tracés, de même les détails des visages ou du corps sont soit des traits, soit des courbes. Par contre, le lineul enveloppant le corps, les vêtements des quatre figurines et d'autres objets sont enrichis d'ornementation linéaire; on remarque surtout la disposition symétrique des plis drapés du suaire, ainsi que le traitement du torse et le triangle dessinant le comp du Crucifié. Ces « difformités » se rangent naturellement dans la même catégorie de particularités qui caractérisent l'icône (huitième dans l'ordre) des Saints Cyriaque et Julitta, les plaquettes représentant les cavaliers de Khirkhonissi, les fragments de Sagholaeheni et d'autres œuvres à caractère moins prononcé. L'ornementation du revers de la Croix au moyen de pierres précieuses peut être mis en parallèle étroit avec une plaque fixée sur la Croix d'autel de Lapskald. Sur la transversale de la Croix de Tsaïchi, sur les deux faces et en bas figurent de courtes inscriptions, poinçonnées, dont celle du recto mentionne « Bagrat roi d'Abkhazie et Kouropalat ». La configuration des caractères de ces textes est en tout point conforme à celle de l'époque de Bagrat III, tandis que les titres mentionnés font rapporter l'exécution de cette croix aux environs des années 80 du X^e siècle.

La Croix de Guélathi (portant à la partie inférieure une inscription, avec prière adressée à Dieu par David : « Roi des Abkhazes et des Kartvels, des Hers et des Kakhs, soleil de la Chrétienté, couronné par Toi ») a une forme toute singulière. Selon la légende cette croix aurait accompagné le roi David dans toutes ses campagnes. Sur chaque branche, sur les plaques dorées, des images en relief forment, en tout, six médaillons avec des sujets en buste, avec les figures en pied de Sainte-Barbe (sous une arcature ornementale) et de deux anges. Chaque image (sauf celles des anges) est accompagnée d'inscriptions, dont l'exécution est typique de la période transitoire des X^e-XI^e siècles (partiellement des IX^e-X^e s.). Les sujets figurés dans les détails (le visage de Sainte-Barbe, la couronne) sont traités de la même manière, — en graphisme conventionnel — que ceux de la Croix de Tsāichi; les plis des vêtements expriment le même rythme par les lignes courbes; le corps de Ste Barbe a le même ornement linéaire que le suaire du Crucifié de la Croix de Tsāichi. Cette manière de traiter conventionnellement les figures, correspondant à une période antérieure, fait penser que David a fait orner de son inscription une croix ancienne, déjà auréolée de la gloire des victoires remportées par lui (lors desquelles, comme le veut la légende, cette croix l'aurait accompagné). En d'autres termes, nous considérons que la croix elle-même aurait été exécutée déjà sous Bagrat III (époque également riche en guerres victorieuses), ou peut-être même encore au IX^e s. (cf. l'élément décoratif de l'icône de la Transfiguration de Zarzma de l'an 886, dont il a été question plus haut).

Le XII^e siècle qui représente dans l'histoire de la Géorgie l'apogée de sa puissance politique, a été préparé par l'essor de la culture géorgienne au XI^e siècle et par des remarquables réalisations, en particulier en ce qui concerne les arts plastiques.

Dans l'orfèvrerie, l'importance décisive appartient, jusqu'au milieu du XI^e siècle, d'une part, à la solution plastique du problème du relief, d'autre part, à l'ordonnance et au traitement décoratif et ornemental de la composition. Le XII^e siècle (et, autant que l'on peut en juger par quelques œuvres parvenues jusqu'à nous, la fin du XI^e déjà) ne présente pas la continuation du développement de cet art sous ses deux aspects mais marque un tournant brusque dans cette évolution. La conception plastique, parvenue à une impasse, perd sa valeur artistique indépendante; quant à la recherche décorative de l'ensemble, celle-ci perd son caractère primesautier, sa liberté de construction et manifeste une tendance vers les compositions fondées sur des précisions mathématiques et surechargées.

Au XI^e siècle, ni dans les plus grandes icônes, œuvre des orfèvres, ni dans les reliefs taillés dans la pierre des monuments d'architecture, on ne dépasse guère l'échelle de la demi-grandeur nature pour la représentation du corps humain dans l'art plastique.

Dans la peinture murale seulement, qui s'est développée parallèlement sur la base de la même vision sculpturale du monde, trouve-t-on quelques tentatives de se rapprocher des proportions naturelles, mais avec la transposition du volume en une expression bi-dimensionnelle, assez proche d'ailleurs des résultats déjà obtenus avec des œuvres plastiques à relief peu prononcé.

Un tel état de choses, comme on peut en conclure après considération de phénomènes analogues dans l'histoire de l'art d'autres peuples (dans la Grèce antique, et particulièrement en Allemagne et en France en période féodale), freinait inévitablement l'évolution de la sculpture. Un autre moment défavorable est constitué par le fait qu'en Géorgie la sculpture en ronde-bosse ne s'est jamais affirmée. Même les portraits en relief des donateurs et les images des archanges dans les niches de la cathédrale de Koumourdo, et d'autres images et personnages en saillie par rapport au plan de la façade de Nikortsinda ou de la cathédrale Svéti-Tskhoveli à Mtskhéta, ont leur avant-face aplatie, la tête seule étant exprimée à plein volume. Quelques exemples de la représentation en relief de têtes d'hommes ou d'animaux (par exemple à la cathédrale de Bagrat à Koutais) ne constituent qu'une exception et ne démentent pas l'observation générale ci-dessus.

A ces deux moments internes entravant le développement en Géorgie de la conception sculpturale, est venu s'ajouter un facteur extérieur — notamment dans la seconde moitié du XI^e — constitué par l'attitude de l'Église orthodoxe interdisant la représentation plastique des personnages et des sujets bibliques, l'expression picturale étant seule préconisée.

Cette préférence donnée à l'expression picturale influença aussi fortement la manière d'expression dans l'orfèvrerie. Ainsi, la plupart des icônes du XII^e étaient exécutées avec les visages peints, mais même celles entièrement en plaques d'argent bosselé ont un relief traité de manière peu conforme aux procédés d'expression sculpturale. La manière conventionnelle de représenter les diverses parties du corps fait que les orfèvres cessent bientôt de tenir compte des proportions réelles (cf. par exemple la position des pieds de la Vierge et de St. J.-Baptiste sur l'encadrement de l'icône Antchis-Khati) et les subordonnent à la conception décorative de l'ensemble (un exemple frappant est la reliure de l'Évangile de Tskarosthavi).

Si la solution plastique marque une période de déclin, il n'en est pas de même en ce qui concerne l'expression décorative, maintenant au premier plan des préoccupations de l'artiste. L'ingéniosité de celui-ci se manifeste dans la variété des traitements des modèles ornementaux, dans la création de nouveaux motifs, dans la recherche de nouvelles solutions de l'aménagement du décor. Les procédés accessoires (provisoirement abandonnés au moment de la primauté de la solution plastique) tels que l'emploi des élé-

La Croix de Guélathi (portant à la partie inférieure une inscription, avec prière adressée à Dieu par David : « Roi des Abkhazes et des Kartvels, des Hers et des Kakhs, soleil de la Chrétienté, couronné par Toi ») a une forme toute singulière. Selon la légende cette croix aurait accompagné le roi David dans toutes ses campagnes. Sur chaque branche, sur les plaques dorées, des images en relief forment, en tout, six médaillons avec des sujets en buste, avec les figures en pied de Sainte-Barbe (sous une arcature ornementale) et de deux anges. Chaque image (sauf celles des anges) est accompagnée d'inscriptions, dont l'exécution est typique de la période transitoire des X^e-XI^e siècles (partiellement des IX^e-X^e s.). Les sujets figurés dans les détails (le visage de Sainte-Barbe, la couronne) sont traités de la même manière, — en graphisme conventionnel — que ceux de la Croix de Tsaïchi; les plis des vêtements expriment le même rythme par les lignes courbes; le corps de Ste Barbe a le même ornement linéaire que le suaire du Crucifié de la Croix de Tsaïchi. Cette manière de traiter conventionnellement les figures, correspondant à une période antérieure, fait penser que David a fait orner de son inscription une croix ancienne, déjà auréolée de la gloire des victoires remportées par lui (lors desquelles, comme le veut la légende, cette croix l'aurait accompagné). En d'autres termes, nous considérons que la croix elle-même aurait été exécutée déjà sous Bagrat III (époque également riche en guerres victorieuses), ou peut-être même encore au IX^e s. (cf. l'élément décoratif de l'icône de la Transfiguration de Zarzuma de l'an 886, dont il a été question plus haut).

Le XII^e siècle qui représente dans l'histoire de la Géorgie l'apogée de sa puissance politique, a été préparé par l'essor de la culture géorgienne au XI^e siècle et par des remarquables réalisations, en particulier en ce qui concerne les arts plastiques.

Dans l'orfèvrerie, l'importance décisive appartient, jusqu'au milieu du XI^e siècle, d'une part, à la solution plastique du problème du relief, d'autre part, à l'ordonnance et au traitement décoratif et ornemental de la composition. Le XII^e siècle (et, autant que l'on peut en juger par quelques œuvres parvenues jusqu'à nous, la fin du XI^e déjà) ne présente pas la continuation du développement de cet art sous ses deux aspects mais marque un tournant brusque dans cette évolution. La conception plastique, parvenue à une impasse, perd sa valeur artistique indépendante; quant à la recherche décorative de l'ensemble, celle-ci perd son caractère primesantier, sa liberté de construction et manifeste une tendance vers les compositions fondées sur des précisions mathématiques et surchargées.

Au XI^e siècle, ni dans les plus grandes icônes, œuvre des orfèvres, ni dans les reliefs taillés dans la pierre des monuments d'architecture, on ne dépasse guère l'échelle de la demi-grandeur nature pour la représentation du corps humain dans l'art plastique.

Dans la peinture murale seulement, qui s'est développée parallèlement sur la base de la même vision sculpturale du monde, trouve-t-on quelques tentatives de se rapprocher des proportions naturelles, mais avec la transposition du volume en une expression bi-dimensionnelle, assez proche d'ailleurs des résultats déjà obtenus avec des œuvres plastiques à relief peu prononcé.

Un tel état de choses, comme on peut en conclure après considération de phénomènes analogues dans l'histoire de l'art d'autres peuples (dans la Grèce antique, et particulièrement en Allemagne et en France en période féodale), freinait inévitablement l'évolution de la sculpture. Un autre moment défavorable est constitué par le fait qu'en Géorgie la sculpture en ronde-bosse ne s'est jamais affirmée. Même les portraits en relief des donateurs et les images des archanges dans les niches de la cathédrale de Koumourdo, et d'autres images et personnages en saillie par rapport au plan de la façade de Nikortsinda ou de la cathédrale Svéti-Tskhoveli à Mtskhéta, ont leur avant-face aplatie, la tête seule étant exprimée à plein volume. Quelques exemples de la représentation en relief de têtes d'hommes ou d'animaux (par exemple à la cathédrale de Bagrat à Koutaï) ne constituent qu'une exception et ne démentent pas l'observation générale ci-dessus.

A ces deux moments internes entravant le développement en Géorgie de la conception sculpturale, est venu s'ajouter un facteur extérieur — notamment dans la seconde moitié du XI^e — constitué par l'attitude de l'Église orthodoxe interdisant la représentation plastique des personnages et des sujets bibliques, l'expression picturale étant seule préconisée.

Cette préférence donnée à l'expression picturale influença aussi fortement la manière d'expression dans l'orfèvrerie. Ainsi, la plupart des icônes du XII^e étaient exécutées avec les visages peints, mais même celles entièrement en plaques d'argent bosselé ont un relief traité de manière peu conforme aux procédés d'expression sculpturale. La manière conventionnelle de représenter les diverses parties du corps fait que les orfèvres cessent bientôt de tenir compte des proportions réelles (cf. par exemple la position des pieds de la Vierge et de St. J.-Baptiste sur l'encadrement de l'icône Antchis-Khati) et les subordonnent à la conception décorative de l'ensemble (un exemple frappant est la reliure de l'Évangile de Tskarosthavi).

Si la solution plastique marque une période de déclin, il n'en est pas de même en ce qui concerne l'expression décorative, maintenant au premier plan des préoccupations de l'artiste. L'ingéniosité de celui-ci se manifeste dans la variété des traitements des modèles ornementaux, dans la création de nouveaux motifs, dans la recherche de nouvelles solutions de l'aménagement du décor. Les procédés accessoires (provisoirement abandonnés au moment de la primauté de la solution plastique) tels que l'emploi des élé-

ments de coloration, du niellé, de la plaque émaillée, des pierres précieuses, sont de nouveau largement utilisés. Une nouvelle manière de traiter les bords des cadres par l'accentuation du volume de tel ou tel élément du décor semble donner une issue à la propension naturelle vers la solution plastique bridée, comme indiqué plus haut, par les contingences.

Le souci de la construction ornementale qui s'était manifesté dans les œuvres d'orfèvrerie du XI^e continue à guider les maîtres du XII^e. Ainsi, dans le cadre eisélé entourant (sur l'ordre du Roi David le Constructeur) le plateau rond ayant, selon la légende, servi à la « Sainte Cène », remarque-t-on la même structure ornementale, et son dessin continue à représenter les ornements géométriques établis un siècle auparavant. Cette œuvre met en évidence l'instinct plastique inextinguible de l'artiste qui cherche une issue dans le traitement du bord et du nimbe, où chaque feuille est bosselée, avec l'opposition, non fondée sur la réalité, du volume du fond, au corps.

Cette tradition dans le traitement de l'ornementation est continuée dans l'œuvre de deux maîtres d'Opiza : de Bechken Opizari, l'aîné, et de Beka, le jeune. Les deux Évangéliaires reliés à un certain nombre d'années de distance, par les deux « Opizari » (celui de Bertha eisélé par Bechken et faisant partie du trésor du monastère de Guélathi, celui de Tskarosthavi, par Beka, conservé au même monastère) repètent le même procédé et portent, en outre, des inscriptions en relief et sont rehaussés de pierres précieuses, de la même manière. Les personnages, d'une exécution très soignée, des deux compositions suivant un même schéma général (Le Crucifiement et le Sauveur sur le trône), semblent dénués de sentiment et être traités sans aucune recherche de réalisme (la pose tout artificielle du corps du Crucifié). Ces caractéristiques, visibles dans les œuvres de jeunesse de Beka, se confirment également dans son œuvre exécutée à un âge plus avancé : le cadre de l'icône « Antchis-Khati » (qui porte l'inscription : « exécutée de la main de Beka »). Les motifs d'ornementation se rapprochent de ceux du XI^e siècle, notamment de ceux des icônes de Mgvimévi, mais leur conception avec la précision mathématique de chaque élément (avec triple entrelacement concentrique par des grandes feuilles) reste malgré l'entrelacement et le mouvement des tiges, figée, différant en cela de leur modèle à ornementation si dynamique.

Un autre monument remarquable de la même époque est l'icône de Khakhoulï exécutée, dans la deuxième décennie du XII^e siècle et, selon la tradition, sur l'ordre du même David le Constructeur. Ce triptyque a été revêtu de riches et précieuses décorations, mais ce revêtement a disparu au milieu du siècle dernier, lors du pillage des œuvres d'art dont il a été question plus haut et qui a, entre autres, fortement spolié le trésor du monastère de Guélathi. Le triptyque restant est rehaussé de pierres pré-

cieuses et d'émaux. A l'exception de quelques pierres qui semblent ne pas faire partie du plan de composition originale, la plupart des insertions s'y intègrent certainement. Leur disposition symétrique, sur la partie centrale, ou sur les volets, aux emplacements prévus de manière évidente par les lignes d'ornementation de l'ensemble, le démontre pleinement. L'idée générale de cet ensemble exécuté certainement par plusieurs maîtres-orfèvres, semble être de donner plus de relief aux volets, l'ornement de caractère végétal de la partie centrale étant plus plat. On met en relief et on souligne la structure de l'ensemble et de son cadre par la disposition de séries d'émaux d'un même type. On utilise le niellé, soit comme moyen de coloration, soit comme procédé décoratif indépendant.

Encore un trait caractérisant la production de cette époque semble être le changement dans les procédés de traitement des différentes parties des œuvres d'orfèvrerie : si au XI^e siècle nous trouvons de magnifiques œuvres d'inspiration sculpturale, dont les cadres surtout étaient traités au repoussé à partir des matrices, au XII^e siècle, au contraire, les personnages centraux exécutés au repoussé sont souvent placés dans des cadres à ornement bosselé. Ainsi, par exemple, chaque élément ornemental de la bannière de Tehaneti est une variation originale d'un motif de haut relief, composé de tiges minces et de menues feuilles de formes variées; l'ornement de chaque languette est également exécuté à la main et se distingue des autres. Par contre, les images au centre sont la répétition de modèles tout prêts.

Dans d'autres cas, les personnages sont exécutés selon des modèles anciens, — souvent un excellent travail sculptural — (mais ces matrices s'usent par suite de leur emploi répété), tandis que l'ornementation du cadre bosselé met en évidence l'enthousiasme et l'inspiration avec lesquels était exécuté ce travail.

De l'ensemble de l'œuvre de la même époque, il faut nommer encore une icône remarquable — celle de la Vierge avec l'enfant de la cathédrale d'Alaverdi, (donation d'un certain Mourvan Sananoïdzé et de sa famille). Toute en or, cette icône de dimensions assez importantes (60 × 45 cm.) avait le visage, les bras et les pieds de l'enfant peints. Le dessin des diverses parties de l'ornement des bords est constitué sur le principe d'un élément dominant au centre, entouré d'autres plus petits, les motifs du bord supérieur différant des motifs latéraux. Une inscription au bord inférieur précisait l'identité du donateur qui avec sa famille a fait « entièrement recouvrir d'or » cette icône renommée qui devait, par conséquent, être peinte auparavant. Le cadre de l'icône est orné de rosaces, alternativement lisses, avec une petite pierre au centre et d'autres avec ornements sur le fond niellé. Les nimbes étaient lisses, sans ornements mais sertis de pierres précieuses, alternant avec des rangées de trois petites

perles. Ce brillant monument de l'époque était exécuté avec beaucoup de finesse et avec un grand art de décoration.

Au XIII^e siècle, avec l'affaiblissement intérieur de l'État — l'invasion des hordes mongoles ne peut être repoussé et à partir de la deuxième ou de la troisième décennie, l'histoire politique géorgienne subit des fluctuations oscillant entre les alternatives de détresse et de dévastation et celles où, par un ressaut de courage et par une bonne organisation, la vie redevenait plus normale et presque prospère. L'évolution de l'art en était particulièrement influencée, surtout en ce qui concerne l'art de l'orfèvrerie, à cause même de la matière première qu'il travaille et qui est étroitement liée au degré de prospérité du pays. Dans ces conditions il ne pouvait pas être question de grandes conceptions artistiques. L'orfèvrerie ne pouvait que continuer sur les traces des prédécesseurs du XII^e siècle en tant que procédés, usages, et même modèles, c'est-à-dire avec l'attention surtout fixée sur le décor et l'ornementation.

Parfois même, cette tendance conduit à des œuvres où décor est surchargé, donnant l'impression de monotonie : par exemple, l'icône de Guélathi, portant une inscription se rapportant à David Narine (1247-1293), fils de la Reine Roussoudan, ornée sur toute sa surface (pourtant très étendue, puisque l'icône mesure 137 × 65 cm.) de décorations à éléments végétaux, sur le fond, avec le nimbe et les bords décorés et un certain nombre de médaillons dans l'intervalle.

Cette exagération dans l'ornementation et cette surcharge ont provoqué parfois une réaction, conduisant à ne munir des icônes que de bords tout-à-fait sans ornements, lisses ou, à la rigueur, décorés de quelques ornements espacés. Ce procédé de décoration se trouve, par exemple, dans les icônes de la Vierge de Vardzia et de Khobi (celle-ci au visage exécuté en peinture). Cette dernière icône, comme d'ailleurs un certain nombre d'autres de la même époque, porte au dos, une longue inscription en caractères « initiales » accompagnée d'une grande croix, le tout mis en relief par un petit cadre. D'autres icônes encore (par exemple celle de Khobi, dite du roi Léon) ont ce décor au verso exécuté à titre d'une donation nouvelle, ou portent une inscription mentionnant que la face même de l'icône a été enrichie, comme un don nouveau, de pierres précieuses. Ceci constitue donc des nouveaux procédés de décoration et de présentation.

Ce procédé d'ornementation complémentaire d'icônes déjà existantes, — une inscription mentionnant ce fait — se retrouve également au cours du XV^e siècle, semblant souligner l'esprit de pénitence, de piété, accompagné de la recrudescence du culte des sanctuaires vénérés, — à la suite certainement des événements graves et des épreuves qui s'étaient abattus sur le pays.

Ainsi, l'icône « Antehis-Khati » embellie par les orfèvres sous le règne de la Reine Tamar, reçoit dans la première moitié du XVI^e siècle, et sur l'ordre du Seigneur de la province de Santsklé, de nouveaux ornements, par adjonction de volets avec des scènes différentes, au nombre de trois par fenillet, exécutés en bosselé. Ces compositions à personnages multiples et à proportions très variées reproduisent en les adaptant au champ disponible les conceptions iconographiques répandues à cette époque. Les motifs ornementaux des cadres et des fonds sont la continuation de structures et de motifs brillamment développés dès le XI^e siècle (cf. l'icône de Mgvimevi) et repris dans maints monuments des XII^e et XIII^e siècles. L'exécution de l'ornementation est minutieuse, soignée et relativement vivante.

De nouvelles icônes suivent le type iconographique établi, en ce qui concerne du moins la pose et les vêtements, tandis que le visage est traité de manière schématisée. C'est le cas, par exemple, de l'icône de St. Georges de Khoni, dont le modèle du visage n'est pas conforme aux traditions précédemment établies, mais est tout simplifié : la bouche, les lèvres, à peine indiquées. Les éléments d'ornementation se rapprochent tantôt des modèles du XII^e (l'ornementation du nimbe, disposition des inscriptions sur le fond) tantôt rappellent ceux des monuments du XI^e et du XIII^e (dessins d'ornementation du manteau, du cadre, etc...).

La Géorgie du XV^e siècle, après l'invasion dévastatrice de Timour, avec la ruine économique du pays par suite du système imposé par l'envahisseur, se rétablit progressivement grâce à une politique opiniâtre. L'art d'orfèvrerie renaît également. A côté d'œuvres présentant des signes de décadence, il y en a d'autres démontrant les possibilités de l'orfèvrerie géorgienne du XV^e siècle.

Une petite icône de la Vierge, avec visages peints, exécutée sur l'ordre du roi Vakhtang (1443-1446) fils d'Alexandre I^{er}, c'est-à-dire remontant au milieu du siècle, présente des traits la différenciant des œuvres de conception traditionnelle. Les draperies sont indiquées par des lignes plus dures, anguleuses, quelquefois dédoublées, au lieu de formes régulièrement arrondies, décoratives. Le cadre, en une seule plaque mais dont la largeur des parties horizontales n'est que la moitié de celles des montants, porte un décor expressif, tout en conservant le dessin géométrique des parties horizontales à motif végétal. Une nouveauté hardie, rompant avec tous les principes traditionnels qui consistaient à séparer nettement la composition du sujet de l'encadrement : ici l'orfèvre place le nimbe dans le champ du cadre, cachant une partie de l'ornement. Ce nimbe, lisse, est rehaussé de petits rubis disposés de part et d'autre d'une grosse turquoise.

Un autre grand monument, du milieu du siècle également, reflétant encore le caractère pieux de l'époque, c'est la Croix stationale de Sadguéri,

œuvre de l'orfèvre Mamné, entièrement recouverte d'images ciselées figurant les douze fêtes de l'Église, les scènes de la vie de St. Georges etc... Devant la poussée de l'Islam du sud, et pour la préserver du danger de tomber entre les mains des infidèles, cette croix a été transportée d'un endroit à l'autre vers le cœur de la Géorgie et séjourna successivement à Koranta, Atotsi, Tbilissi, avant de trouver refuge à Tchkari, en Iméréthie où elle a été vue, au XVII^e siècle par des ambassadeurs des tsars russes. Elle se trouve actuellement au Musée de Tbilissi. L'auteur de cette croix a signé d'autres œuvres, d'exécution très soignée. Les sujets de ces compositions n'ont pas d'ornementations comme fond, ni pour encadrement. Cependant, sur la Croix de Barakoni, des bandes horizontales séparant les différentes scènes, portent des ornementations qui sont bien la preuve de ce que leur auteur savait bien exécuter des ornements fort expressifs et distribués avec art. Les motifs mêmes de cette ornementation sont variés et originaux. Bien que ne cherchant pas l'expression plastique des personnages, il s'efforce d'exprimer la nature du sujet en mouvement et l'exécution des scènes iconographiquement établies est faite attentivement.

Nous signalerons ici qu'à partir du XV^e siècle les icônes bosselées sont exécutées pour la plupart, sinon toujours, entièrement dans le métal, ne comportant plus de parties peintes (visage, bras, ou autres parties du corps). Elles sont maintenant au même rang que les icônes peintes, sans cadre bosselé ou avec des bords ciselés étroits. L'interdiction de l'expression plastique ne semble plus être observée, mais cela ne fait pas naître la plastique dans ces œuvres bosselées qui ne présentent qu'un faible relief.

L'essor donné par Mamné, ainsi que par d'autres maîtres, restés anonymes — caractérisé par l'attention approfondie portée au contenu choisi de la composition et à sa réalisation par la recherche et l'élaboration des procédés d'expression, et non seulement par l'application de la maîtrise apprise et imitée du métier, — a eu un large développement au cours du XVI^e siècle. Non seulement, distingue-t-on parmi de nombreuses œuvres qui nous sont parvenues des tendances artistiques différentes, mais encore peut-on noter des procédés tout nouveaux d'exécution.

Ainsi, dans l'icône offerte au monastère Sokhaster à Guélathi, par l'argentier du roi, Sarguis Mkhetsidzé (décédé en 1531), des figurines le représentent lui-même, en vêtements d'apparat et coiffé d'un couvre-chef impressionnant, ainsi que son épouse. Cette œuvre met en évidence les nouvelles tendances de la recherche du réalisme d'expression, de la part de l'artiste, et la gloriole caractéristique des seigneurs de cette époque féodale avancée qui commandent des objets d'orfèvrerie.

Par contre, une autre œuvre de l'époque — une icône de la Vierge à l'enfant, exécutée dans un type iconographique nouveau, présente un carac-

tère particulier de stylisation, grâce au dessin du visage aux grands yeux, avec un nez long et fin et une toute petite bouche. Les nimbes recouverts d'une masse vitreuse de couleur grenat font ressortir une ornementation d'un dessin délicat, aux éléments végétaux ordonnés d'une façon nouvelle. L'ornementation des bordures qui compose des éléments végétaux en combinaisons géométriques et formes fantastiques, se présente comme la continuation du genre déjà rencontré au XV^e siècle, notamment dans l'exécution de l'icône de Vakhtang, fils d'Alexandre 1^{er}. Ce procédé d'accentuation au moyen de la couleur — pierres précieuses, perles, émaux antiques, de même que l'habitude de faire figurer dans la composition les portraits des donateurs, prennent une extension considérable.

Un procédé d'ornementation tout différent, avec autre traitement des motifs végétaux est appliqué dans un grand nombre d'icônes, dont non seulement les bords, mais le fond même autour des personnages est entièrement couvert de décors variés. Ainsi, par exemple, dans la composition de la Croix dite « Goris-Djvari » tous les fonds sont entièrement remplis de décors figurant comme de petits éléments de tapisserie à fleurs ou à branchages et feuilles. Cette croix avait été commandée par le roi Alexandre de Kakhétie (1574-1604), mari de Thinathin, fille de Bardzim Amilakhvari, grand seigneur féodal, dans le fief duquel se trouvait Goris-Djvari. Des fonds de même nature se retrouvent dans la composition du grand triptyque commandé par le prieur Philippe, aumônier du roi, pour orner l'église du village de Kvaréli. Ultérieurement, ce triptyque aurait été offert (comme l'indique une inscription au verso) par le roi Alexandre d'Iméréthie au roi Alexei Mikhailovitch de Moscou. En 1685, le triptyque, racheté par Nicolas Amilakhvari, évêque de Samthavissi, fut placé dans cette cathédrale (actuellement au musée de Tbilissi).

Outre nombre de groupe d'œuvres du XVI^e, dont les procédés d'exécution s'apparentent, techniquement parlant, aux procédés du même type, développés au cours des siècles, il faut en noter d'autres, utilisant des procédés différents : les ornements feuilles, fleurs, tiges, semblent découpés en relief dans la feuille (« toreutique » au sens strict du terme, pourrait-on dire).

Ce groupe d'œuvres a été réparti en différents sous-groupes, présentant, dans la deuxième moitié du XVI^e, les étapes de transition depuis le procédé sous sa forme primitive et jusqu'à la variante se présentant comme une espèce de tapisserie et rappelant un dessin gravé. En plus d'éléments communs constitués, par exemple, par le motif de fleurs à cinq pétales, ce groupe est également caractérisé par le large emploi de perles et de gemmes de couleur (rubis et turquoises surtout) : les icônes de Levan d'Alaverdi et de Thinathin de Chouamta, ainsi que le vase de Tchkhoro-Tskou,

intègrent dans leur composition comme un des principaux éléments distinctifs ces taches colorées de grandeurs diverses.

Bien que le niveau général des œuvres d'orfèvrerie de ce siècle semble baisser au point de vue de la recherche et du « métier » (ainsi, par exemple, dans l'exécution des inscriptions en caractères d'écriture « mkhedrouli », plus rapide au lieu de « mthavrouli » initiales monumental et décoratif), on peut mettre à l'actif de cette période certains procédés nouveau d'ornementation, et une étude plus approfondie de nouveaux objectifs de la thématique théologique des icônes, à composition plus complexe.

Un groupe d'icônes du XVII^e à l'ornementation couvrant tout le fond et les bords également, se distingue par le procédé original d'exécution, l'ornementation lisse et dorée paraissent saillir en relief sur le fond en pointillé. L'icône de Kortskheli, offerte par Levan II (1611-1659) et Nestan Daredjan est un spécimen caractéristique de ce groupe, avec l'ornementation indiquée et en outre, sur le bord, de petites bandes ornées entre des images gravées, de plus grandes dimensions. Pour la maîtrise d'exécution des personnages et de l'ornementation, il faut citer particulièrement l'icône de la cathédrale des Archanges à Martvili, don de « Levan II Dadiani, fils du seigneur Manoutchar ». D'autres dons du même donateur sont connus; il semblerait qu'il a occupé pour cela de nombreux orfèvres; toutefois toutes ces œuvres ne sont pas de la même qualité.

L'utilisation des vieilles matrices pour l'exécution au repoussé des figurines et des motifs d'ornementation, est largement développée au XVII^e comme elle l'a été d'ailleurs au XVI^e, employant les matrices qui remontent jusqu'au XI^e siècle. On répète plusieurs fois le motif d'une même matrice ou on mélange les motifs, sans respecter la symétrie. Il est impossible de ce fait de distinguer les œuvres provenant des divers ateliers d'orfèvres — car on trouve dans l'exécution d'une seule des procédés, des motifs différents. On peut même présumer que certaines œuvres sont inspirées par des modèles anciens.

L'orfèvrerie de la fin du XVII^e commence à subir les influences étrangères (européennes), d'abord en ce qui concerne les procédés techniques, puis sous le rapport iconographique et ornemental. Si l'on peut dire que l'orfèvrerie géorgienne du XVIII^e est influencée plus fortement par l'art occidental dans l'ornementation et dans la manière de traiter les personnages de la thématique iconographique, cette influence n'atteint presque jamais le degré où elle supplanterait les traits spécifiquement nationaux de l'art géorgien.

Parallèlement subsistent et continuent à se développer les conceptions et les procédés de l'art d'orfèvrerie des siècles précédents. Ainsi, par exemple, une grande icône de St. Georges d'Alaverdi, d'abord peinte aux ateliers

d'icônes de la Lavra « Troitski » à Moscou, sur commande de l'évêque d'Alaverdi Nicolas Tcholokachvili, a été en 1721 entièrement enchâssée par les orfèvres en Géorgie, seul le visage du saint et la signature de l'atelier (« Troïtsa) restant visibles. Dans l'ornementation du vêtement du saint et du fond de l'icône on retrouve les éléments caractérisant la production des maîtres kakhétiens du XVI^e siècle. Par contre, les bords étroits du cadre sont ornés d'une manière toute nouvelle et semblent inspirés par l'art européen.

Dans la première moitié du XIX^e siècle les traditions nationales se manifestent assez fortement dans l'œuvre de l'éminent orfèvre Pépou Meounarguia de Tsaïchi, bien que l'on trouve également chez lui des œuvres se rapprochant des modèles russes (cf. la grande icône de Martvili de 1839), ou introduisant des éléments nouveaux d'inspiration russe dans les procédés traditionnels.

Bien que les procédés techniques du métier subsistent jusqu'à la fin du XIX^e siècle et que l'on continue même au delà de ce moment l'exécution de grandes icônes et de petites appelées « chani », au repoussé, on peut arrêter au début du XIX^e l'histoire de l'orfèvrerie géorgienne, de l'époque moyenâgeuse.

Dans l'aperçu de l'évolution millénaire de l'orfèvrerie géorgienne, l'auteur en a situé le début, caractérisé par la conception naïve et primitive du monde, aux confins des VIII^e et IX^e siècles. Ce départ correspond en réalité à un tournant décisif dans la voie d'expression artistique dans tous les arts plastiques, à leur véritable libération des entraves et de la sujétion où ils étaient tenus auparavant.

En effet, la période précédente, commencée à l'époque de la conversion du pays au christianisme, au début du IV^e siècle, a imposé à l'art géorgien dans toutes ses formes une adaptation brusquée aux objectifs nouveaux et aux nouvelles exigences de la production à sujets et sur les thèmes chrétiens.

L'art géorgien à la période pré-chrétienne, était déjà au niveau de développement assez élevé, comme le prouvent les résultats des fouilles récentes des sépultures anciennes à Mtskhetha etc... La plupart des objets trouvés, lors de ces fouilles, dénotent un art développé, à ornementation variée. Dans l'art d'orfèvrerie, en particulier, on trouve des dessins très variés dans l'exécution des décorations. Outre les dessins d'animaux on a trouvé également des figurines en or et en bronze, en pierre de taille, dont le style peut être mis au même rang que celui d'objets, trouvés également, d'origine romaine, parthique ou sassanide. Le grand art ornemental et décoratif, autochtone et développé s'engage graduellement dans la voie d'expression sculpturale.

Les nouvelles exigences formulées par l'Église, imposées, entre autres, aux orfèvres, ont conduit tout d'abord à l'initiation plus ou moins exacte

des modèles étrangers tout prêts (l'habileté et le « métier » des orfèvres leur a rendu la tâche moins lourde).

Dans la sculpture, nous trouvons des éléments en relief sur les façades des cathédrales du VI^e et du VII^e siècles — qui sont des copies habilement exécutées. Bientôt, toutefois, grâce à l'habileté des maîtres et à leur talent, certaines compositions (en commençant d'abord par celles de caractère moins strictement religieux) acquièrent dans leur exécution un caractère plus nationalement défini (cf. la composition de « l'Ascension » figurant sur le tympan de l'entrée sud de l'Église de Djvari à Mtkshéthà [deuxième décade du VI^e s.]).

De cette façon, les reproductions d'après modèles tout fait des compositions de conception romano-helléniques surtout, sur les sujets des thèmes chrétiens, tendent à perdre au cours de cette période et surtout vers la fin du VII^e siècle leurs formes sculpturales.

Le VIII^e et le IX^e siècles finissent de libérer l'art géorgien de cette obligation d'imiter, et ce refus de copier mène à traiter les sujets de plus en plus de manière conventionnelle, en dépoignant les corps de leur volume. Cela conduit à l'expression « hiéroglyphique », proche par certaines de ses formes des dessins d'enfants.

C'est sur cette base épurée que devient dorénavant possible le développement graduel de la construction sculpturale, à partir de la conception naïve caractérisant l'œuvre du VIII^e-IX^e siècles, comme indiqué plus haut.

Il faut souligner que ce processus semble très voisin de ce qui s'est passé, dans des conditions analogues de conversion brusque au christianisme, dans la première période féodale en France et en Allemagne, ainsi que dans d'autres pays d'Europe. Toutefois, il diffère substantiellement du développement de l'art à Byzance. Bien que issu de l'art grec et nourri à ses sources, il rejeta, plus tard, à l'époque romaine néo-attique, les aspects fondamentaux et vitaux de l'art de la sculpture. L'iconoclastie arrêta l'évolution de l'expression picturale également et détruisit de nombreuses œuvres. Par contre, les icônes sauvées de la destruction furent l'objet de culte plus fervent et, partant, objet d'imitation fréquente. Il en résultat une stagnation dans ces formes de l'art.

Le stade naïf et primitif de l'évolution culturelle atteint en Géorgie vers la même époque, fut le départ d'un développement considérable de la sculpture et de l'esprit créatif. Les scènes traitant les thèmes chrétiens sont d'une grande profondeur émotionnelle et morale, d'une puissance d'expression remarquable. Le profond sens de la décoration propre au peuple géorgien se reflète dans l'œuvre des orfèvres : dès le IX^e siècle sont créées des œuvres de grande beauté, au décor plein de recherche et d'idées originales. La phase suivante a été la conception plastique du sujet traité d'un

seul bloc. Cet état a été atteint en Géorgie dès la deuxième moitié du X^e siècle. En Europe occidentale, la même évolution ne se manifestera qu'un siècle plus tard, notamment dans la seconde moitié du XI^e siècle.

En un siècle environ, en trois générations d'orfèvres, l'art d'orfèvrerie franchit, en Géorgie, de nombreuses étapes de développement jusqu'à l'assimilation complète du mécanisme de l'articulation, jusqu'au modelage des volumes des éléments du corps, les uns après les autres, jusqu'à une expression vivante, structurale, de l'image. Le relief des objets d'orfèvrerie, ainsi que celui de la sculpture, sur pierre, sur bois ou ivoire, présente ces caractéristiques. Toutefois, les maîtres qui ont créé ces œuvres n'ont pas connu, ni n'ont su créer les conditions du développement de la sculpture en ronde-bosse. Tout autre était la voie suivie par le développement de la sculpture en Europe occidentale de l'époque féodale. Ayant traversé les étapes initiales de façon semblable à celles observées en Géorgie, la sculpture européenne ne s'est pas arrêtée au stade du relief et des proportions réduites, mais a bientôt commencé à grandir la masse du corps et à passer à l'expression en ronde-bosse. Déjà au XII^e siècle la sculpture en grandeur normale du corps humain prépare le stade de l'expression achevée, atteint vers le XIII^e siècle.

Les mêmes progrès ont pu être atteints par la suite dans la peinture figurative réaliste, contrairement à ce qui s'est passé pour l'art byzantin ou celui de la Géorgie qui n'a pas progressé vers la sculpture monumentale (en partie à cause de l'obstacle élevé par l'opposition de l'Église à l'expression plastique dans l'art sacré).

Ce frein appliqué à une manière d'expression a favorisé le développement du caractère décoratif et ornemental des œuvres d'orfèvrerie, et a provoqué l'essor constaté dans ce sens au cours des XII^e et XIII^e siècles. Toutefois le fil fut rompu et l'orfèvrerie géorgien n'a pu atteindre dans son développement ultérieur, souvent gêné d'ailleurs par les conditions dans lesquelles se trouva le pays au cours des siècles suivants, le niveau supérieur de la sculpture parachevée.

CHANT SACRÉ SVANE « BARBAL DOLASCHI » *

par V. V. BARDAVÉLIDZÉ

L'auteur connaît cinq variantes du chant sacré « Barbal Dolaschi » (trois tirées de la littérature, deux des manuscrits). Toutes sont en style coupé, en partie altérées, ce qui rend souvent fort difficile de saisir le sens de certaines phrases en particulier et parfois du chant en entier.

L'analyse de ce chant sacré, basée sur l'emploi très large des matériaux comparatifs des croyances des peuplades géorgiennes, a donné à l'auteur la possibilité de le restaurer dans son sens primitif. « Barbal Dolaschi » est une glorification de la déesse du soleil de l'antique Géorgie — Barbalé, nommée en svane Barbal || Barbol, et narre des faits qui honorent son nom.

De la comparaison du sens des fragments des variantes I⁷⁻¹⁰, II⁹⁻¹⁰, IV⁴⁻⁵, V⁷⁻⁸ avec les croyances conformes des Psehavs et des Khevsours se dégage l'image de Barbalé comme d'une déesse qui choisit elle-même les serviteurs de son culte. Il faut croire que cette élection se présentait en réalité dans des formes pareilles à celles des Psehavs et des Khevsours : a) dans la maladie de l'élu, attribuée à la divinité (le malade se rétablissait après avoir fait vœu de servir ladite divinité et avoir offert le sacrifice selon les exigences de la cérémonie religieuse) ; b) dans l'apparition de la divinité en rêve à ceux qu'elle avait marqués soi-disant pour son service ; c) dans l'incarnation immédiate de la divinité en son élu, par lequel elle exprimait son désir ; d) dans l'expression de son désir à l'aide d'un devin, et enfin, e) dans le choix par la divinité, à l'aide de son sacrificateur suprême, de l'une ou l'autre personne, ou de plusieurs, pour la servir pendant la fête. L'auteur suppose que, dans le chant sacré, il faut entendre la dernière de ces formes.

Les fragments des phrases dans les variantes I¹⁰⁻¹¹, II⁴⁻⁵, III⁷⁻⁸, IV³, V⁵⁻⁶ du chant sacré révèlent la nature martiale de la déesse du soleil. Ainsi que les Lacharis-djvari, Goudanis-djvari et autres « khati » (ou « djvari ») psehavs et khevsours, Barbalé est à la tête des troupes, contre les peuples voisins. Sous la conduite et la souveraine protection des « Khati » khevsours et psehavs s'organisaient des invasions, et le produit du pillage fournissait une revenu momentanée, ou bien les ennemis vaincus se soumettaient pour longtemps et un tribut leur était imposé. Le contenu de « Barbal Dolaschi »

* Résumé de l'étude de Professeur Dr V. Bardavélidzé, publiée dans la revue de l'Institut de Langue et d'Histoire de l'Académie des Sciences de RSS de Géorgie, No V-VI, 1940, Tbilissi.

ne permet pas de fixer exactement les formes de lutte avec les ennemis (invasions ou campagnes d'asservissement) dont se servait la déesse du soleil.

Parallèlement avec la déesse Barbalé, l'auteur désigne une autre divinité de nature féminine, douée d'un caractère martial. C'est la déesse svane Lamaria, qu'on reproduisait en bois, ornée d'une latte, d'un casque, d'un arc et d'une flèche.

La plus grande partie du chant sacré est consacrée à la question du voyage de Barbal dans différents endroits de la Svanétie. Ayant fixé les points géographiques du voyage de la déesse, l'auteur croit que Barbalé visitait dans les endroits désignés les lieux consacrés au culte, qui jadis devaient avoir été de caractère païen. L'auteur était cette opinion en indiquant que, dans les endroits où avait passé Barbalé, on trouve jusqu'à présent des édifices du culte, y compris les oratoires en son honneur; bien qu'ils soient de caractère chrétien, il est avéré par les témoignages de source historique que les églises chrétiennes s'élevaient, dans l'ancienne Géorgie, sur les emplacements des temples anciens. En outre l'auteur allègue les matériaux comparatifs sur les voyages des autres divinités géorgiennes, justement vers les temples païens.

Le chant n'a conservé que des connaissances trop fragmentaires et exigües du caractère de la procession de la divinité. On n'en peut tirer qu'une indication générale des réunions du peuple, ayant évidemment un rapport avec la fête et son cérémonial (la procession). Cependant, l'allégation des matériaux comparatifs, dont abondent les croyances des peuples géorgiennes, donne à l'auteur la possibilité de reproduire le caractère de la procession, liée au nom de la déesse du soleil.

L'auteur déchiffre au point de vue diachronique les légendes khevsoures des voyages des dieux et les processions, dont témoigne la réalité khevsoure et pschave, et il constate deux sortes de processions des dieux. La plus ancienne d'entre elles est le voyage de la divinité, sous la forme d'un pigeon ou d'un être humain, escortés par le sacrificateur et d'autres serviteurs du culte. De telles processions sont attestées dans les traditions khevsoures à propos du tout-puissant Goudanis-djvari, qui a voyagé du sommet du mont Guerguéli (en Khévi) et s'est fixé dans le village khevsour Goudani, d'où il fait annuellement des processions dans la contrée des Galgas (გაღგა) chez leur divinité (en khevsour Iarda, en tschetscheningousch Airda ou Erda), qui habitait l'aoul ou dans les environs de l'aoul Targamé (= Targuime). Il existe de même des légendes qui racontent son voyage à l'intérieur de la Khevsourétie à l'Arkhotis-djvari (sanctuaire dans la vallée d'Arkhoti, au village Akhiéli). Outre Goudanis-djvari (sous forme d'un pigeon, accompagné du sacrificateur) c'est aussi Khakh-

matis-djvari qui accomplit sa marche en différents endroits, entre autres en Psehavie.

La seconde forme, relativement plus récente, du voyage des dieux consiste en processions de fête, à la tête desquelles on portait les reliques de la divinité, remplaçant la divinité même, escortées par les serviteurs du culte et par le peuple, exécutant un chant sacré en l'honneur de ladite divinité. Dans nombre de semblables processions l'auteur s'arrête sur la description des processions des dieux psehavs, khevsours et de ceux de la basse-Svanétie : svanes — « Tarindzel » et « Djgərag », psehaves — Thamar-dédoupli et Kopalé, khevsoures — Kopala, Khakhmatis-djvari, Goudanis-djvari, Arkhotis-djvari, Mtischeschagui, Iakhsris-djvari.

Comme pendant le voyage des dieux sous forme de pigeon ou d'être humain, de même pendant le cérémonial de fête, les processions recevaient des habitants des offrandes ou prélevaient des tributs — boisson sacrée (« zédaschi », « kouloukhi »), bêtes sacrificatoires, pains rituels etc.

La comparaison du renseignement du chant sacré « Barbal Dolaschi » concernant le voyage de la déesse du soleil avec les formes précitées des voyages des dieux svanes, psehavs et khevsours permet à l'auteur de conclure que le voyage de Barbal représente une procession de fête en l'honneur de ladite divinité et que de semblables processions avaient lieu pendant la fête populaire svane du printemps, « Likvreschi ».

Dans le chant sacré « Barbal Dolaschi », l'auteur déchiffre plus loin le texte extrêmement embrouillé et fragmentaire touchant les préparatifs et la rencontre de la déesse svane de l'étoile du matin (Vénus) Lamaria avec la procession de la déesse du soleil. On fixe l'endroit de cette rencontre (Matzvbash, dans la société d'Ouschgoul, où se trouve le principal sanctuaire de Lamaria) et les éléments du rituel, rattaché à cette rencontre. Parmi ces éléments l'auteur accorde une attention particulière au rétablissement (à l'aide de comparaison avec l'élément essentiel correspondant du rite de la fête svane Ouplichière) du rituel antique des combats des bœufs sacrificatoires, qu'on organisait sur la place sacrée avant l'immolation de ces bêtes.

Analogiquement au moment du choix par la déesse de ses serviteurs et au temps de l'organisation de la procession, ce rituel, concernant la rencontre de deux déesses, était adapté à la fête, connue sous le nom de « Likvreschi », en l'honneur de la déesse Barbalé.

Enfin, s'arrêtant sur la question de l'ancienneté des motifs du chant sacré « Barbal Dolaschi » et des survivances religieuses correspondantes des peuplades géorgiennes, l'auteur cite les parallèles de l'Asie antérieure des processions des dieux (par ex., les processions des dieux de Borsippe — Nabou, de Sippar — Schamasch, de Kouf — Nergal, organisées pendant la

fête du nouvel an Zagmouk vers le temple de Mardouk en ancienne Babylonie et d'autres processions de dieux, représentées dans l'art hittite — relief des images de dieux et de déesses sur le rocher lazilikäina) de même le parallèle des boissons rituelles et des vases d'argile, rattachés aux noms des dieux de l'ancienne Géorgie (vases en terre glaise, trouvés en grand nombre dans les entrepôts du I temple près de Büyükkalé).

Ainsi, ayant établi les fonctions de la déesse Barbalé, inconnues jusqu'à présent, et certaines formes du culte, qu'on lui rendait, l'auteur a démontré, par exemple concret de l'étude des matériaux ethnographiques à l'aide de la méthode philologique, que cette méthode permet d'obtenir des résultats positifs des matériaux étudiés de cette façon; d'autre part devient évidente la nécessité de se guider grâce aux données ethnographiques, dans les recherches philologiques.

PUBLICATIONS RÉCENTES :

- J. Molitor — Das Adysh-Tetraevangelium. Neu übersetzt und mit altgeorgischen Paralleltexen verglichen.
- J. Molitor — Chammetifragmente. Ein Beitrag zur Textgeschichte der altgeorgischen Bibelübersetzung.
- J. Molitor — Bedi Karthlisa (Besprechung) *Oriens Christianus*, Band 44. 1960. Otto Harrassowitz, Wiesbaden.
- Jaromir Jedlička — Das Prager Fragment der altgeorgischen Jakobusliturgie in *Archiv Orientalni* 29, 1961, p. 183-196, Praha.
- Kita Tschenkéli — Georgisch-Deutsches Wörterbuch. Das Werk wird in 10 bis 12 Lieferungen zu je 96 Seiten erscheinen. 2 Faszikel sind schon publiziert. Amirani-Verlag, Zürich, Theaterstr. 4.
- G. Charachidzé — Travail et mort dans la montagne géorgienne, *Société d'Ethnographie de Paris*, 95, Bd St Michel, Paris 5e.
- W. Z. Djobadzé — The Sculptures on the Eastern Façade of the Holy Cross of Mtkheta. *Oriens Christianus*, Band 44. 1960, p. 112-135.
- I. V. Megrelidzé — La Vie et les œuvres épigraphiques de E. Takačhvili, *Epigraphika Vostoka*, XIII, 1960.
- M. Mouskhely publie *Revue des Revues, l'U.R.S.S. et les Pays de l'Est*, avec le concours du C.N.R.S. Institut de Droit et d'économie comparés de l'Université de Strasbourg. Centre de Recherche sur l'U.R.S.S. et les Pays de l'Est.
- W. E. D. Allen — *The Poet and the Spac-Wife*. An attempt to reconstruct Al-Ghazal's Embassy to the Vikings. Allen Figgis and Co LTD., Dublin 1960, in association with Viking Society for Northern Research. London.
- G. Guazava — *Art et Crime*, Nouvelles Éditions Latines. 1, rue Palatine, Paris 6e.

TARIF DES ABONNEMENTS AU BULLETIN SIGNALÉTIQUE

Année 1961

FASCICULES	MENSUELS	PRIX	
		France	Étranger
1. MATHÉMATIQUES		30 NF	35 NF
2. ASTRONOMIE, ASTROPHYSIQUE, PHYSIQUE DU GLOBE		40 -	45 -
3. PHYSIQUE I. Généralités. Physique mathématique. Mécanique. Acoustique. Optique. Chaleur. Thermodynamique		50 -	55 -
4. PHYSIQUE II. Électricité		40 -	45 -
5. PHYSIQUE NUCLÉAIRE. Noyaux. Particules. Énergie atomique		40 -	45 -
6. STRUCTURE DE LA MATIÈRE. Cristallographie. Solides. Fluides. Atomes. Ions. Molécules		40 -	45 -
7. CHIMIE I. Chimie générale. Chimie physique. Chimie minérale. Chimie analytique. Chimie organique		100 -	105 -
8. CHIMIE II. Chimie appliquée. Métallurgie		80 -	85 -
9. SCIENCES DE L'INGÉNIEUR		60 -	65 -
10. SCIENCES DE LA TERRE I. Minéralogie. Géochimie. Pétrographie		25 -	30 -
11. SCIENCES DE LA TERRE II. Physique du Globe. Géologie. Paléontologie		40 -	45 -
12. BIOPHYSIQUE. BIOCHIMIE. Chimie analytique biologique		40 -	45 -
13. SCIENCES PHARMACOLOGIQUES. TOXICOLOGIE		40 -	45 -
14. MICROBIOLOGIE. VIRUS. BACTÉRIOPHAGES. IMMUNOLOGIE. GÉNÉTIQUE		40 -	45 -
15. PATHOLOGIE GÉNÉRALE ET EXPÉRIMENTALE		60 -	65 -
16. BIOLOGIE ET PHYSIOLOGIE ANIMALES		100 -	105 -
17. BIOLOGIE ET PHYSIOLOGIE VÉGÉTALES		50 -	55 -
18. SCIENCES AGRICOLES. ZOOTECHNIE. PHYTIATRIE ET PHYTOPHARMACIE. ALIMENTS ET INDUSTRIES ALIMENTAIRES		60 -	65 -

TRIMESTRIELS

19. PHILOSOPHIE, SCIENCES HUMAINES. Philosophie. Sciences religieuses. Archéologie et Histoire de l'Art. Psychologie. Pédagogie. Sociologie. Sciences du Langage. Histoire des Sciences et des Techniques		80 -	85 -
20. PSYCHOLOGIE, PÉDAGOGIE ¹		30 -	35 -
21. SOCIOLOGIE ET SCIENCES DU LANGAGE ¹		30 -	35 -
22. HISTOIRE DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES ¹		20 -	25 -
Abonnement pour les fascicules groupés 1 à 11		250 -	290 -
Abonnement pour les fascicules groupés 12 à 18		250 -	290 -

¹ Les fascicules spécialisés, numérotés 20-21-22 sont regroupés dans le fascicule 19.

- ★ Dans ces prix sont compris les index « auteurs » et « matières » correspondant à chacune des rubriques.
- ★ Une réduction de 25 % sera accordée sur le montant des abonnements à 2 fascicules et plus.
- ★ La même remise sera consentie aux abonnés qui désirent plusieurs exemplaires d'un même fascicule.
- ★ Une remise de 50 % sur le tarif des abonnements est accordée aux personnels du C.N.R.S. et des Établissements universitaires français. Pour en bénéficier, les abonnés doivent adresser leur commande directement à nos bureaux. Cependant cette réduction ne peut être cumulée avec la remise de 25 % indiquée ci-dessus.
- ★ Lorsqu'il s'agit d'un abonnement réglé par un Laboratoire ou un Institut, la commande doit être accompagnée d'un bon de commande de l'établissement.

Publications de l'Institut de Recherches et d'Histoire des Textes :

M. RICHARD. — Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs	22 NF
G. VAJDA. — Répertoire des catalogues et inventaires de manuscrits arabes	4,50 NF
M. RICHARD. — Inventaire des manuscrits grecs du British Museum	9 NF
G. VAJDA. — Index général des manuscrits arabes musulmans de la Bibliothèque Nationale de Paris	24 NF
Elisabeth PELLEGRIN. — La bibliothèque des Visconti-Sforza au XV ^e siècle	24 NF
G. VAJDA. — Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris	6 NF
C. SAMARAN et R. MARICHAL. — Catalogue des manuscrits en écriture latine : T. I — Musée Condé et Bibliothèque parisiennes	90 NF

Études linguistiques philologiques et littéraires (derniers volumes parus) :

NAUTON. — Atlas linguistique du Massif Central :	
Volume I. — La nature	85 NF
Volume II. — Le paysan	100 NF
J. SEGUY. — Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne :	
Volume I. — Animaux sauvages, plantes, folklore (220 cartes)	70 NF
Volume II. — Champs, labours, céréales, outillage agricole, foin, vin, véhicules, élevage (300 cartes)	60 NF
Volume III. — L'homme. Age. Vêtements, alimentation, maison, mobilier, topographie. Phénomènes atmosphériques	80 NF
E. LAROCHE. — Les Hiéroglyphes hittites	90 NF
Manuscrits chinois du Fonds Pelliot : Le Pen Tsi King	116 NF

LES CAHIERS DE PAUL VALÉRY (écrits de 1894 à 1945)

Paul Valéry était tout à la fois poète, littérateur, penseur, épris des Sciences et artiste. Les Cahiers écrits tout au long de sa vie permettent de le mieux connaître sous ces divers aspects. Ils sont le complément indispensable des œuvres de Paul Valéry publiées jusqu'à ce jour et intéresseront tous ceux qui les possèdent.

Ces Cahiers comportent vingt-neuf volumes d'environ 1.000 pages, du format 21 x 27, contenant la reproduction photographique du manuscrit et d'environ 80 aquarelles de l'auteur.

Volumes reliés	1600 NF
Volumes sous étuis	1740 NF

NICOLAS POUSSIN (deux volumes reliés soie)

130 NF